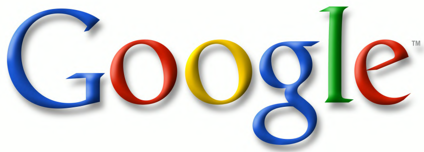





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Frontispice.



LE

SOPHA,

CONTE MORAL.

NOUVELLE EDITION.

PREMIERE PARTIE.

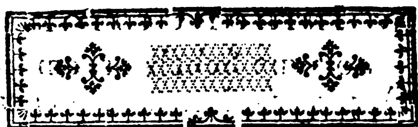


A PEKIN,

Chez l'Imprimeur de l'Empereur.

1749.





INTRODUCTION.



L y a déja quelques siécles qu'un Prince nommé Schah-Baham régnoit sur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit ; & qui, entr'autres choses, se plaisoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des Contes : celui-là même, qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle sçavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses femmes ne couchassent point avec leurs Négres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en sçût rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schach-Riar, que les vertus & son goût pour les Contes. On assure même, que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que son auguste Grand-Pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'esprit, & quelque agréables, ou quelque sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise,

il est dangereux de ne lire que des Livres de cette espece. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés, & qui connoissent le vuide des Sciences, qui sçachent combien ces sortes d'ouvrages sont utiles à la société ; & combien l'on doit d'estime, & même de vénération aux gens qui ont assez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, & les idées riantes dont ils sont toujours

remplis, ne prennent point sur le vulgaire de qui l'on ne peut acquérir l'estime, qu'en lui donnant des choses qu'il n'entende jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il sçût l'origine de la féerie, aussi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que personne ne connût plus particuliérement le célébre Pays du Ginnistan, ne fût plus instruit sur les fameuses Dynasties des premiers Rois de Perse, & qu'il fût sans contredit l'homme de son siécle, qui possédât le mieux l'Histoire de tous les événemens qui ne sont jamais arri-

vés, on le faisoit passer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de graces, (chose d'autant plus désagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu : sur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des Courtisans : personnes qui, communément aussi délicates que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne sont frappées de la grandeur & de la justesse des idées. C'est sans doute, d'aprés ce que l'on pensoit de Schah-Baham dans sa propre Cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Feraïki, Auteur

Contemporain de ce Prince, nous l'a dépeint dans ſa grande Hiſtoire des Indes tel qu'on va le voir ci-deſſous ; c'eſt à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un Prince ignorant & d'une molleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'eſprit ; &, (ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui reſſemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun, & ne comprenoit jamais bien que les choſes abſurdes & hors de toute vraiſemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une ſeule fois de penſer ; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de

ſe taire une minute. Il diſoit pourtant de lui modeſtement, qu'à l'égard de la vivacité d'eſprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir ſon pareil.

Aucun des plaiſirs qui ſont dépendans de l'eſprit, ne touchoit le Sultan: tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaiſoit; & cependant il n'étoit pas déſœuvré. Il avoit des oiſeaux, qui ne laiſſoient pas de l'amuſer beaucoup; des Perroquets qui, graces aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes, ſans compter des Singes auxquels il donnoit une aſſez grande partie de ſon tems; & ſes femmes, qui après tous les animaux de ſa

Ménagerie, lui paroissoient fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations, & des plaisirs aussi variés, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusques à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie, de faire la critique ; qui à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder, & faire des découpures : arts pour lesquels il avoit

une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, & ausquels il voulut enfin que tous ses Courtisans s'appliquassent.

Il récompensoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoissoit aucune autre espece de mérite; ou du moins, ne doutoit pas qu'un homme, qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Ministre. Pour prouver

à quel point il en étoit persuadé ; il avoit élevé à la place de premier Vizir un de ces Courtisans désœuvrés, de ceux qui ne sçachant à quoi employer leur tems, le passent à ennuyer les Rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, se trouva heureusement pour lui un des premiers Découpeurs du Royaume, lorsqu'il plut à Schah-Baham de révérer la découpure ; & sans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la supériorité de ses talens l'honneur éclatant de découper auprès de son Maître, & la premiere place de l'Empire.

Entre toutes les femmes du Sultan, on distinguoit la Sultane

Reine, qui par ſon eſprit, faiſoit les délices de ceux qui, dans une Cour auſſi frivole, avoient encore le courage de penſer & de s'inſtruire. Elle ſeule y connoiſſoit & y ſoutenoit le mérite, & le Sultan lui-même oſoit rarement n'être pas de ſon avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ſes goûts, ni ſes plaiſirs : il ſe contentoit, lorſqu'elle le railloit ſur ſes Singes & ſur ſes autres occupations, de lui dire qu'elle étoit cauſtique, défaut que les ſots ne manquent jamais de trouver aux gens d'eſprit.

Un jour Scah-Baham étant avec toute ſa Cour dans l'appartement de ſes femmes, où il regardoit découper avec une at-

tention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors; nous ne disons mot. Oh! je voudrois de la conversation, moi!

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la Sultane? Que sçai-je, reprit-il? suis-je fait pour deviner cela? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît? Sçavez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'esprit que vous vous en croyez; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots; que les

trois quarts du tems je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile ? Pensez-vous, par exemple, que si la Sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même, & sans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose ! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne sçache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux, Sire, dit le

Visir ; & je puis assurer Votre Majesté, que non-seulement j'en sçais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puisse surpasser.

Vizir, Vizir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire! ma grand-mere étoit une personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain ? Et cependant quoi de plus absurde ? Qu'est-ce qu'un Ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom ?) Qu'est-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraisemblance est toujours

violée, & où les idées reçues ſont perpétuellement renverſées; qui s'appuyant ſur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute-puiſſance de la Féerie; ne bouleverſe l'ordre de la nature & celui des élémens, que pour créer des objets ridicules, ſinguliérement imaginés, mais qui ſouvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création ? Trop heureux encore, ſi ces miſérables fables ne gâtoient que l'eſprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui bleſſent la pudeur, porter juſques au cœur des impreſſions dangereuſes ?

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots

qui ne signifient rien : ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau ; il saisit, il faut l'avouer ; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que.... au fond, il ne s'agit ici que de sçavoir si vous avez raison ; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas: car ce n'est pas pour faire le bel esprit, assurément; mais puisqu'un conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un Conte ne soit pas une chose frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'est-à-dire par parenthése, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends,

par-là une de ces choses.... que je dirois bien, si c'étoit de cela qu'il fût question.... mais parlons de bonne-foi; que nous importe, après tout ? Je soutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au surplus je ne les trouve plaisans que quand ils sont, ce qu'on appelle entre gens sensés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité... si vive! au reste, j'entends, je comprends bien; c'est comme si vous me disiez que vous sçavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des histoires, quand je dis des histoires, je

m'entends bien! Je veux des événemens singuliers, des Fées, des Talismans: car ne vous y trompez pas, au moins! il n'y a que cela de vrai. Eh bien! nous convenons donc tous de faire des Contes? Mahomet veuille m'assister! mais je ne doute pas que même sans son secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit; & la raison de cela, c'est que je sors d'une maison où l'on n'ignore pas que l'on en sçait faire, & sans vanité d'assez bons.

Au reste, comme je suis sans partialité quelconque, je déclare que l'on parlera chacun à son tour; que ce sera le sort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entens que tout le monde ait la liberté de me faire

des Contes, & chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, ſelon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au ſort toute ſa Cour: malgré les vœux du Vizir, il tomba ſur un jeune Courtiſan qui, après en avoir reçu la permiſſion du Sultan, commença ainſi.





LE SOPHA CONTE MORAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.



SIRE, votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même Loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le sçaurois, dit le Sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte ? Au reste, ce sont vos affaires : tant pis pour vous si vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois, que vous fussiez Mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce soit pour faire le Docteur ; car, au fond, cela ne m'importe guéres. Après.

Nous autres sectateurs de Brama, nous croyons la métempsicôse, continua Amanzéi, (c'est le nom du conteur) c'est-à-dire, pour ne point embarasser mal-à-propos votre Majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps notre Ame passe dans un autre & ainsi successivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame soit devenue assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le Dogme de la métempsicôse soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur Ame. Il arrive ordinairement qu'au sortir du corps où une Ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit acquises, soit des choses ausquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carrière avec une Ame aussi neuve, & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira, pour la première fois, de cet immense tourbillon de feu, dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils ayent raison. Nos ames destinées pendant une longue suite de siécles, à passer de corps en corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misére rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils, ne soutiendroit pas, sans désespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté de Brama l'a mis. A considérer

cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'Ame d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée du grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, ré-

pondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires, qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi ; il me reste cependant à dire à votre Majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, surtout quand il nous a infligé quelque peine singuliére ; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha ! s'écria le Sultan, allons, cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour un Autruche, de me faire de ces contes-là ? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire &

affirmativement de pareilles balivernes.

Votre clémente Majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane : il est dans son auguste caractère de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pû être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-vous, répliqua le Sultan, terrassé par l'objection ? Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pusse . . . . Mais, parbleu, j'ai raison. Je ne sçaurois en conscience croire ce que dit Amanzéi : est-ce donc pour rien que je suis Musulman ?

A merveille, répondit la Sultane : hé bien ? écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui ! reprit le Sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croye pas,

mais, parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence, Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible avanture ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon Ame entra, étoit couleur de rose, brodé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ses déréglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du

corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit minaudier, coquet, tracassier, médisant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, sçavoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours crû que les femmes avoient de singuliéres idées. Je ne sçais si je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzéi, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que lorsque j'étois femme, je me moquois beau-

coup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fausse; on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre; j'étois sensible, l'on imaginoit que j'étois indifférente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui je dissimulois le moins, à qui même emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachés de ma vie, ou les sentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient

le plus, ou qui me saisissoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le sçavois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé; mais laissons là cette matiére, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois sçavoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me souviens le plus, c'est que

j'étois galante dans ma jeunesse, que je ne sçavois ni haïr, ni aimer; que née sans caractère, j'étois tour à tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espece. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carriére, que quand deux personnes se donneroient mutuellement & sur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimatias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela ? demanda la Sultane. Pourquoi pas ? reprit-il, j'aime assez les choses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au Prophête ! il ne le sera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vû, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie, une variété qui

devoit me la rendre moins ennuyeuse; d'ailleurs, mon Ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une femme, & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, & d'être entiers dans les choses que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon Arrêt, il transporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité qui passoit pour être extrêmement sage; mais s'il est vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voyent de près, je puis dire aussi, qu'il y a pour leur Sopha bien peu de femmes vertueuses.



CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son Palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs, & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché; tout y sembloit au premier coup d'œil, plus noble que galant, mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hy-

pocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choſes enfin que l'auſtérité n'invente pas, & dont elle n'eſt pas accoutumée à ſe ſervir. Il me ſembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaye pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma Maîtreſſe entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais ſans me louer trop, & d'un air froid & diſtrait, elle renvoya l'Ouvrier. Auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule, cette phiſionomie ſombre & ſévere s'ouvrit; je vis un autre maintien, & d'autres yeux, elle m'eſſaya avec un ſoin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de ſimple parade. Cet eſſai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue ſans témoins, ne m'ôtoient rien de la

la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je sçavois que ces ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de sensualité, & qu'enfin elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je conclus de cela, que Fatmé étoit paresseuse, & je me serois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La premiere chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secretement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalés; elle y prit aussi un livre quel-

le jetta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, étoit-elle jolie, votre femme raisonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi; elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroissoit. On sentoit même qu'avec moins de modestie, ces airs évaporés qui inspirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les désirs; elle auroit pû ne le céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, sans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une phisionomie vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle se

tenoit mal ; & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas jusques à cette négligence, qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes : ses habits étoient simples, de couleurs obscures ; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix : elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille, & sous l'attirail de l'austérité il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un Bramine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles

qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrette, & qui étoit un Roman dont les situations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & sçavoir jusques à quel point son ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour per-

dre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du Bramine ; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa phisionomie, & la richesse de ses vêtemens, je le pris d'abord pour un des Esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta longtems, & avec aigreur, les instantes prieres qu'il lui fit de le laisser au-

près d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendît si docile; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des désirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, feroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respec-

tueusement de répondre à son ardeur, elle s'en défendit long-temps de mauvaise grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qu'il auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle soupira; & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sçai quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, soit que la reconnoissance la rendît plus douce, soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions, des propos assez tendres, quoique graves & mesurés, succederent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit

armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur, ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas ! Quelle débauche ! Quelle diſſipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que malgré toute ſa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé ſe fâcha de ſon départ, le trouble de ſes yeux, moins obſcur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par ſon abſence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots aſſez ſinguliers qu'elle prononça, quand elle ſe vit ſeule, m'euſſent abſolument mis au fait de ce qu'elle penſoit là-deſſus.

Que

Que cette femme ! l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré de gens, s'ils avoient pû comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du Cabinet !

Oüi dà, dit le Sultan, est-ce que c'étoit une femme, qui dans le fond. . . . . comme il y en a qui font semblant. . . . . C'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont sa Majesté s'explique, reprit Amanzéi, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle désire, & sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oüi, dit le Sultan, en riant, eh bien voyons un peu, qu'est-ce que je pensois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'est cela, ou je meure, interrompit le Sultan, continuez, vous avez réellement bien de l'esprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaisirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de sûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été longtems la honte & le mépris de leur siécle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'au-

dace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes, la nécessité de se déguiser, & le désir de se faire estimer, (désir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit senti de bonne heure qu'il est impossible de se dérober aux plaisirs, sans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, sans s'exposer à une honte, & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit moins songé à corriger les penchans vicieux de son cœur, qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austere vertu. Son ame, naturellement.... Dirai-je voluptueuse! Non, ce n'étoit pas le caractére de Fatmé: son ame étoit portée aux plaisirs: peu

délicate, mais sensuelle, elle se livroit au vice, & ne connoissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien sur elle; une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiroient peut-être des désirs; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects engagés par leur genre de vie à taire leurs plaisirs, ou entre ceux que la bassesse de leur état dérobe aux soupçons du public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mystères de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à

ſon caractère, il n'y en avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait ſervir avec ſuccès à ſa réputation. Haute, impérieuſe, dure, cruelle, ſans égards, ſans foi, ſans amitié, le zele pour Brama, le chagrin que lui cauſoient le déréglement des autres, le déſir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ces vices. C'étoit toujours à ſi bonne fin, qu'elle nuiſoit! Elle étoit ſi ſaintement vindicative! Son ame étoit ſi pure! Quel moyen de ſoupçonner un cœur ſi droit, ſi ſincere, d'être conduit dans ſes haines, par quelque motif qui lui pût être perſonnel?



CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraisemblables.

APrès le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux Bramine, suivi de deux vieilles femmes, dont il se disoit consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il me faisoit de lui-même ; il paroissoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne

pas rire en moi-même de la ſotte vanité de ce ridicule perſonnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perſonnes d'un ſi rare mérite, la converſation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'eſt point que les gens qui vivent dans la diſſipation, ne médiſent ſouvent; mais plus occupés des ridicules que des vices, la médiſance n'eſt pour eux qu'un amuſement, & ils ne ſont point aſſez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuiſent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légereté & le goût des plaiſirs ne leur permettent, ni de la conſerver long-tems, ni de ſonger à la mettre à profit. Cette façon aigre & peſante de parler mal des autres, & qu'on trouve ſi néceſſaire pour les corriger, qui ſans cette vue même, paroîtroit ſi condamnable, leur eſt inconnue; ils.... Aurez-vous bientôt fait, interrompit le Sultan en co-

lete ? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis ? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi, je prétens, répliqua le Sultan, que cela n'est pas vrai ; & quand cela seroit... En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entens qu'on les fasse à ma fantaisie. Divertissez-moi, & tréve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure foi de Sultan, que je tuerai le premier qui osera me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

En me préservant des réflexions, répondit Amanzéi, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté. Fort bien cela, dit le Sultan, allez.

Jamais on n'eſt ſenſible au plaiſir de dire mal des autres, qu'on ne le ſoit auſſi à celui de parler bien de ſoi-même. Fatmé & les perſonnes qui étoient chez elle, avoient trop de raiſon de s'eſtimer beaucoup, pour ne pas mépriſer tous ceux qui ne leur reſſembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit néceſſaire pour jouer, elles commencerent une converſation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux Bramine cependant, dit du bien d'une femme que Fatmé connoiſſoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choſes contre leſquelles elle ſe déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroiſſoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus eſtimables, rien ne pouvoit la ſauver de la haine de Fatmé ; mais qu'elle eût les vices les plus deshonorans & les plus odieux, & qu'on

pût ne pas nommer ſon amant, c'étoit pour elle une perſonne reſpectable, & dont on ne pouvoit aſſez révérer la vertu.

La femme que le Bramine loüoit étoit malheureuſement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges ? Le Bramine ſe défendit ſur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs ſi condamnables, & Fatmé l'inſtruiſit charitablement des raiſons qui la lui faiſoient mépriſer.

Je ne doute pas Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuſe, & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne ſoyez infiniment ſenſible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons enſemble tant déploré la perte, Nahami laſſée de ſes erreurs,

vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas ! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincere ! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractère sont facilement trompées ; je le sens par moi-même, quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne sçaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré sincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que les vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour imposer au mon-

de ſur des déréglemens auſquels on eſt encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham, en bâillant, cette converſation m'eſt mortelle; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conſcience, cela ne vous ennuye-t-il pas vous-même ? En grace, faites qu'il s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzéï. Après avoir pouſſé ſur Nahami la converſation auſſi loin qu'elle put aller, on revint aux médiſances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les avantures d'Agra. Enſuite on ſe loüa, on ſe mit triſtement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice poſſible, & l'on ſortit.

J'étois ſur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger conſidérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces

gens-là ? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je sçai recompenser les services qu'on me rend, je vous fais Emir ; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous sortirez bien de votre conte, enfin..... Tout cela me fait plaisir ; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Emir, après avoir rendu graces au Sultan, poursuivit ainsi : Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la visite de ces trois personnes avoit fait sur elle le même effet que sur Votre Majesté, & que si elle en eût été la maîtresse, elle auroit employé sa journée à d'autres amusemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Aussi-tôt qu'elles furent sorties, Fatmé se mit à rêver profondément, mais sans tristesse : ses yeux s'attendrirent, ils errerent languissamment

dans le cabinet, il sembloit qu'elle désirât vivement quelque chose qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A sa voix, un jeune esclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, se presenta. Fatmé le fixant avec des yeux où regnoit l'amour & le désir, parut cependant irrésoluë & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous sommes seuls, tu peux sans danger te souvenir que je t'aime, & me prouver ta tendresse.

Dahis à cet ordre, quittant l'air respectueux d'un Esclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de désirs, ne connoissant point l'art de les satisfaire par dégrés, ignorant la galanterie, ne sentant point de certaines choses, ne détaillant rien,

mais s'occupant essentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossiérement ; mais le peu de finesse de ses éloges, ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvû qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des désirs, croyoit toujours être loüée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidéle aux sévéres loix de la décence, ses yeux brillerent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes caresses ; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le for-

çoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit pas désirées.

Dahis cependant paroissoit peu touché; ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé leur présentoit, c'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui, son ame grossiére ne sentoit rien, le plaisir ne pénétroit même pas jusqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis, & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raisons, pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes, pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux transports d'un Petit-Maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux désirs de Dahis, annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse

que

que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'ame, & la politesse des maniéres rend supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis sortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses, qui ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleures à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bientôt, je me trompois: c'étoit sur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux

réflexions dont Dahis lui avoit fourni si ample matiére, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude; aussi étoit-il le Bramine d'Agra, le plus recherché, le plus consolant, & le plus employé. Il parloit si bien, disoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il insinuoit dans les ames le goût de la vertu; le moyen sans lui de ne pas s'égarer! Voilà ce qu'en public on disoit de lui; on verra bientôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux

qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'un air doucereux & empesé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modéles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Etres heureux destinés au service du Brama. Vous élevez mon ame à un extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton, & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que

j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoi qu'elle en dît, n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la premiere à s'ennuyer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaisoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt aussi, & cette conversation si fade, si doucereuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine, qui pour le caractere & la figure, ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent

donné à leur tendreſſe ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent enſemble du plaiſir qu'il y a à tromper les autres, & ſe firent mutuellement des leçons d'hypocriſie. Ces deux odieuſes perſonnes ſe ſéparerent enfin, & Fatmé alla déſeſperer ſon mari, & faire parade de ſes mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuſer ſes loiſirs, que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguſte Majeſté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que ſeule avec ſon Bramine, elle ſe livroit à ſes tranſports, ſon mari que le hazard conduiſit à la porte du cabinet, entendit des ſoupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laiſſoient ſi peu imaginer

ſes amuſemens particuliers, que je doute que ſon mari devinât d'abord de qui partoient les ſoupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ſes oreilles.

Soit enfin qu'il crût reconnoître la voix de Fatmé, ſoit que la curioſité ſeule lui fît déſirer de s'éclaircir de cette avanture, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureuſement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un ſeul coup.

Le ſpectacle qui frappa ſes yeux, le ſurprit au point que ſa fureur demeurant ſuſpendue, il ſembla pendant quelques inſtans, douter de ce qu'il voyoit, & ne ſçavoit à quoi ſe déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices, & à votre hypocriſie.

A ces mots, ſans écouter ni Fatmé ni le Bramine, qui s'étoient

précipités à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils pussent être plaints, & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si longtems regardées comme des modéles de vertu.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n'eût pas prévûes.

APrès la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un Palais voisin, où tout me parut à-peu-près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le

fond pourtant, on y pensoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie, comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui sembloit regner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit ni une peine, ni un mérite de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse; sa vertu étoit douce & paisible, elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter,

menter, ni de méprifer les autres, & elle étoit fur cet article beaucoup plus refervée que ne le font ces femmes qui ayant tout à fe reprocher, ne trouvent cependant perfonne exempt de reproche. Son efprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas fans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'eft jamais plus refpectable que lorfqu'on eft fort ennuyeux. Elle ne médifoit point & n'en fçavoit pas moins amufer. Perfuadée qu'elle avoit autant de foibleffes que les autres, elle fçavoit pardonner à celles qu'elle leur découvroit. Rien ne lui paroiffoit vicieux ou criminel que ce qui l'eft effectivement. Elle ne fe défendoit pas les chofes permifes, pour ne fe permettre, comme Fatmé, que celles qui font défenduës. Sa maifon étoit fans fafte, mais tenuë noblement

Tous les honnêtes gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère, tous la respectoient, & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette Dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choses, & je confondis au premier coup d'œil, la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Esclave, ou un Bramine, sans croire qu'on me mettroit de la conversation, & je fus long-tems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oisiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison, m'ennuya enfin, & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiére à observations,

je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuſes, mais déſirant aſſez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les ſpectacles que ſon état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas en quittant ce Palais, rentrer dans un autre, & s'abbatit dans une vilaine maiſon, obſcure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triſte, meublée au-deſſous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus aſſez heureux pour rencontrer un ſopha, qui, terni, délabré, témoignoit aſſez que c'étoit à ſes dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je ſçuſſe chez qui j'étois, la premiére idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet ſervoit de retraite à une fille aſſez jolie, & qui par ſa naiſſance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaiſe compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, compoſent la bonne. C'étoit une jeune danſeuſe, qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputation n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement preſque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ſes bontés, & qu'ils l'aſſuraſſent de leur protection. Je doute même, quelque choſe qu'ils lui promiſſent, que ſans un Intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, ſa fortune eût ſi-tôt changé de face.

Abdalathif, c'eſt le nom de cet Intendant, par ſa naiſſance & par ſon mérite perſonnel, ne faiſoit pas

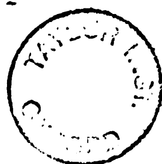
une conquête brillante. Il étoit naturellement ruſtre & brutal, & depuis ſa fortune, il avoit joint l'inſolence à ſes autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulût être poli; mais perſuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politeſſe froide & ſéche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif, étoit le comble de la ſotiſe, & de l'impertinence. Né dans l'obſcurité la plus profonde, non-ſeulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour ſe donner une origine illuſtre; il couronnoit ſes travers en jouant perpétuellement le Seigneur; vain & inſolent, ſa familiarité outrageoit autant que ſa hauteur; ignoble, & ſans goût dans ſa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec

peu d'eſprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crût ſe connoître, & dont il ne voulût décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il ſçavoit obliger: Les plus grands d'Agra étoient aſſidûment ſes complaiſants, & ſes flateurs, & leurs femmes même étoient ſur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouſſoit à l'excès, ou de ne rien refuſer à ſes déſirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il étoit quelquefois bien aiſe de ſe délaſſer des trop grands empreſſemens des femmes de qualité, & de chercher des plaiſirs, qui, pour être moins brillants, n'en étoient pas moins vifs, & (ſelon ce qu'il avoit l'inſolence de dire,) ſouvent guére plus dangereux.

Ce fut un ſoir en ſortant de chez l'Empereur devant qui Amine avoit

I P P 35





dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & distraits, puis en daignant à peine lever les yeux sur elle; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces paroles, il s'assit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de désirs, elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vû haute & capricieuse avec les Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect,

& n'osoit même le regarder que quand il paroissoit désirer qu'elle le fît. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens, des mœurs, une conduite reglée; sans tout cela, nous ne serions pas long-tems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi: vous n'êtes point meublée, de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous, j'y vais pourvoir, Bonjour.

En achevant ces mots, il sortit, Amine le reconduisit respectueusement, & revint sur moi, se livrer à toute la joie que lui causoit sa bonne fortune, & compter avec sa Mere, les diamants & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette Mere, qui quoique femme d'honneur, étoit la plus com-

plaisante des Meres, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient, à celui dans lequel elles alloient se trouver, faisoit mille réfléxions sur la providence des Dieux qui n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile! Mon enfant, lui disoit-elle; aussi, c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui est un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois, à Dieu ne plaise! mais il ne faut pas tellement se sa-

crifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut se livrer quelquefois à l'amour, & malheureusement vous avez donné là-dessus matiére à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espere que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer, des complaisances gratuites. Quand on sçait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Roxane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Brama a beni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches! profitez bien de leur exemple,

ce ſont des filles bien raiſonnables!

Hé oui! ma Mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y ſongerai; mais me conſeilleriez-vous pourtant de n'être qu'au monſtre que j'ai actuellement! cela eſt impoſſible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la Mere, à l'égard de ſon cœur, on n'en eſt pas la maîtreſſe; je dis ſimplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyiez *incognito*, & qu'ils n'ayent pour vous de meilleures façons, qu'ils n'en ont euës juſques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Maſſoud que vous aimez, c'eſt un bon choix, il n'eſt connu de perſonne, il ſe prête à tout, vous le faites paſſer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monſieur qui vous veut du bien s'y trompera comme

les autres, en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, &.... Croyez-vous, ma Mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamants? Ah! Oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutoit-elle, que j'aye de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on est bien aise d'être comme tout le monde. Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient désespérées, & des diamants & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flatoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre, & mon Ame curieuse de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa Mere, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrême-

ment orné. Jamais je n'ai vû personne dans une aussi sote admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un Ecrin rempli de diamants, des Esclaves bien vêtus, qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ses ordres, tout la transportoit & augmentoit son yvresse.

Quand elle en fut un peu revenuë, elle songea au rolle qu'elle devoit jouer devant tant de Spectateurs. Elle parla à ses Esclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fût prêt pour le lendemain au plûtard, se remit à sa toilette, y resta longtems,

& en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un deshabillé superbe qui avoit été fait pour une Princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalatif. Vers le soir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci ? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui jusques alors avois été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu de sotises, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à paſſer qu'à lire.

AVant que de s'engager dans une plus longue converſation, Abdalathif tira de ſa poche une longue bourſe pleine d'or, qu'il jetta ſur une table d'un air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de beſoin. Je me charge de toute la dépenſe de votre maiſon, & de celle de votre perſonne. Je vous ai envoyé un Cuiſinier, c'eſt après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte ſouper ſouvent ici. Nous n'y ſerons pas toujours ſeuls; des Seigneurs de mes amis, avec quelques beaux eſprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos Compagnes,

des plus jolies, s'entend; cela fera des soupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la Mere d'Amine, cette femme respectable, qui jusques-là avoit été présente à la conversation, se retira, & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majesté; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant que les femmes réservées dans leurs discours, lui déplaisoient & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, Votre Majesté imagine sans peine, qu'il se tint des propos qu'il seroit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons ? Voyons un peu ? Voyez, dit la Sultane en se levant, mais comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela ! s'écria le Sultan, la belle modestie ! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmes à présent, & je me souviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoissoit aussi-bien que moi, ou à peu près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu, & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par conséquent, si vous sortez, ce n'est pas que vous ayez envie de sortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à pré-

ſent. Cela ſera précisément que je n'y perdrai rien, n'eſt-il pas vrai? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raiſon, & après avoir exagéré la prudence de ſa conduite, il continua ainſi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'Amine, qui fut plus long qu'intéreſſant, on ſervit. Comme je n'étois pas dans la ſale à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils euſſent ſoupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus ſobres. Après quelques fort mauvais diſcours, Abdalatif s'endormit ſur le ſein de ſa Dame.

Amine, toute complaiſante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de ſi grandes libertés. Sa vanité ſouffroit auſſi du peu de cas qu'il paroiſſoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit

donnés sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient enorgueillie, & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif ouvrant pésamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton brusque, l'heure qu'il étoit. Il se leva sans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il, en la caressant brutalement, je vous ferai dire demain si je puis souper ici. A ces mots il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir, quoiqu'elle poussât la fausseté jusqu'à pleurer de son départ, il fut inéxorable, & se débarrassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais

qu'il ne prétendoit pas être géné.

D'abord qu'il fut forti, elle fonna, en l'honorant à demi-bas de toutes les épithétes qu'il méritoit. Pendant qu'on la deshabilloit, fa Mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter fes Efclaves, enfin elle ordonna qu'on la laifsât feule. Peu de moments après que fa Mere & fes Efclaves fe furent retirés, la premiére rentra. Elle menoit un Négre mal-fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embraffer avec emportement.

Amanzéi, dit le Sultan, fi vous ôtiez ce Négre-là de votre hiftoire, je penfe qu'elle n'en feroit pas plus mauvaife. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, repliqua le Sultan, puifque vous n'avez pas l'efprit de le voir. La premiére

femme de mon grand-Pere Schah-Riar couchoit avec tous les Négres de ſon Palais. Ç'a été, graces à Dieu, une choſe aſſez notoire. En conſéquence de ce, mon ſuſdit grand-Pere, non-ſeulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, juſques à ma grand-Mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu reſpectueux que l'on vienne, après ce qui eſt arrivé dans ma famille, me parler de Négres, commi ſi je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous paſſe celui-ci, puiſqu'il eſt venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi après avoir demandé pardon au Sultan de ſon étourderie, continua ainſi. Ah! Maſſoud, dit Amine à ſon Amant, que j'ai ſouffert d'être deux jours ſans te voir! Que je hais le monſtre qui m'obſede! Qu'on eſt malheureuſe de ſe ſacrifier à ſa fortune!

Maſſoud, à tout cela, répondoit aſſez peu de choſes. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicateſſe poſſible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathiſ eût pour elle des attentions. Il l'exhorta enſuite à faire tout ce qui ſeroit convenable pour le ruiner, & ſe livrant après à toute la fureur des careſſes d'Amine, ils commencérent une ſorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de ſortir dû cabinet, elle paya fort généreuſement Maſſoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle paſſa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorſqu'elle vit paroître le jour, & la Mere d'Amine, qui par une porte de ſon appartement qui donnoit dans celui de ſa fille, l'avoit introduit, le fit ſortir par la même voye.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusques à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies Compagnes d'Amine, de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux esprits de plus renommés d'Agra. Ils s'empressérent à l'envie de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la sûreté de ses lumiéres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance ou leurs talents, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la *bassesse*, & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine, mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que su-

balterne, & que ſans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle auſſi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun ſe diſperſa dans le ſalon avec qui il lui plut. La converſation étoit ſelon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit aſſez peu les Dames qui devoient ſouper chez Amine, & qu'elles ne s'en offenſoient guéres.

On deſcendit enfin pour ſouper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon Ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les diſcours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précédérent le ſouper, & ceux qui le ſuivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enyvré des éloges que le mérite qu'on avoit

avoit découvert à son Cuisinier avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laissât bientôt Amine en état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'Etat, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au Peuple, qu'il le convainquit, qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'Etat ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine, & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire

que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne sçaurois croire qu'une Ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt) l'introduisit discrétement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'après qu'il lui eut donné parole positive, de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement, pour m'être déterminée à ce

que je fais ! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidéle. J'ai tort, je le sens bien, mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractere. Je vous en sçais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allois plus loin je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens-tu folle ? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers ? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément, mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé, répondit-elle, si vous avez attendu de moi quelqu'autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidéle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidéle. Hé! dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupules, & vous en avez en général, beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine

de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? tien, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole; il y a là dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les voeux que tu as pu faire. Conviens-en du moins. Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse, vous me connoissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous.... Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remercimens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi: aussi bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-

t-elle servi à rien. Je te paye même aussi cher que si j'étois en premier, & tu sçais bien que cela n'est pas dans les régles. Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, & ... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finissons, quoique tu ayes de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne se rendit à ses désirs, que quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître, la Mere d'Amine revint, &

dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il se retirât : il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses priéres, il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la désirer, pourvû cependant qu'ils fussent assez riches, pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il

eſt vrai que comme elle avoit des principes & des ſcrupules, il en coûtoit plus aux Etrangers, à ceux ſur-tout qu'elle regardoit comme des infidéles, qu'à ſes compatriotes & à ceux qui ſuivoient la même loi qu'elle. Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ſes répugnances, & après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ſes remords. Elle s'étoit même fait là-deſſus des arrangemens ſinguliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me ſouviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guébre, pour obtenir d'elle des complaiſances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas, à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop perſuadé de ſon mérite, pour croire qu'Amine pût être infidéle, ſoit qu'auſſi ridiculement, il comptât ſur les ſermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-

tems avec elle dans la plus parfaite fécurité, & fans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas fans exemple, il eft apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidéle. Non, Sire, répondit Amanzéi. Ah ! Oui, reprit le Sultan, je vois à préfent que c'étoit toute autre chofe, cela fe devine : lui-même il la furprit. Point du tout, Sire, repartit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à fi bon marché. Je ne fçai donc plus ce que c'étoit, dit Schah-Baham : au fond ce ne font pas mes affaires, & je n'ai pas befoin de me tourner la tête, pour deviner quelque chofe qui ne m'intéreffe pas.



CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amusant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamants, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe, & Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'el-

ſe pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus aſſez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agitée, cauſoient ſeuls le chagrin qu'elle paroiſſoit avoir.

Quoique la connoiſſance que j'avois de ſon caractère, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cauſe de ſon inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé ſur tout ce que j'avois imaginé.

Amine, l'air embarraſſé, penſif, ſombre, étoit un matin à ſa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à ſa vuë, elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette viſite inopinée lui déplut. Confuſe & timide, à peine oſa-t-elle lever les yeux ſur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit ſur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuſe.

à laquelle, vraiſemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, ſans doute, ſçavoit ce que c'étoit, car elle n'oſa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le ſilence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidéle! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu! On ſçaura vous apprendre à être ſage, & vous mettre en lieu où vous ſerez forcée de l'être, du moins quelque tems.

Quel eſt donc ce diſcours, Monſieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur, eſt-ce à une perſonne comme moi, qu'il peut jamais s'adreſſer? Meſurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'inſolence d'Amine, dans la ſituation préſente, parut ſi ſinguliére à Abdalathif que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le deſſus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il

croyoit lui devoir, Amine voulut alors entrer en juſtification, mais Abdalathif qui ſans doute avoit des témoins convaincants de ce dont il l'accuſoit, lui ordonna bruſquement de ſe taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raiſon de ſe plaindre ; mais il lui paroiſſoit ſi peu poſſible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même, devoir à ſon tour l'accabler de reproches ſur ſes infidélités, lui faire même des remontrances ſur les mauvais choix qu'il faiſoit ; toutes choſes qu'elle ne lui diſoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle oſoit prendre à ce qui le regardoit.

Une imprudence ſi ſoutenue impatienta enfin Abdalathif au point qu'il penſa s'échapper tout-à-fait. Amine voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de ſa hauteur ni de ſes reproches,

& craignant à la fureur où elle le voyoit, que cette ſcéne ne finît pour elle, de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la ſoumiſſion. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vû d'homme ſi fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant leſquels il auroit, ſans doute, tout briſé dans la maiſon, ſi tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette ſage conſidération le retenoit ſur un fracas indécent qui l'auroit peut-être ſoulagé, & la violence qu'il ſe faiſoit pour ſe retenir ſur cela, augmentoit ſa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût oſé manquer d'une façon ſi cruelle, à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela ſeul lui paroiſſoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en consoloit, en jettant de tems en tems les yeux sur les diamants & les autres choses qu'elle croyoit qui lui resteroient; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mere alors entra, se jetta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Hélas! ajoutoit tristement la Mere d'Amine, nous

ſommes bien punies de nous être fiées à un infidéle. Ma fille ſçait ce que j'en penſois & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalatif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, ſe faiſoit tout reſtituer par ordre. Lorſque cela fut fait ; à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laiſſe ; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayez été plus heureuſe. Cette mortification-ci vous rendra ſans doute plus prudente, je le déſire ſincérement ; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus beſoin de vous ici. Rendez graces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ſes eſclaves de les faire ſortir, n'étant pas plus ému des injures

jures atroces qu'alors elles vomiſſoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curioſité de voir l'uſage qu'Amine feroit de ſon humiliation, me fit réſoudre, malgré le dégoût que ſes mœurs me cauſoient, à la ſuivre dans ce réduit obſcur d'où Abdalathif l'avoit tirée, & où elle retourna cacher ſa honte, & la douleur de n'avoir pas ſçu le ruiner.

Ce fut dans ce triſte lieu que je fus témoin de ſes regrets, & des imprécations de la vertueuſe Mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore conſidérables, les conſolerent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien ! ma fille, diſoit un jour la mere d'Amine, eſt-ce donc un ſi grand malheur que ce qui vous eſt arrivé ? Je conviens que ce monſtre que vous aviez, étoit la libé-



ralité même, mais il eſt donc le ſeul à qui vous puiſſiez plaire ? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un auſſi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuſe ? Non, ma fille, où l'eſpéce manque, il faut ſe dédommager par le nombre. Si quatre ne ſuffiſent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être, que cela eſt ſujet à des accidents, cela eſt vrai ; mais quand on ne ſe met au-deſſus de rien, que l'on craint tout, on reſte dans l'infortune, & dans l'obſcurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces ſages conſeils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en ſervir auſſitôt qu'elle l'auroit voulu. Son avanture avec Abdalatif, lui avoit ſi bien donné dans Agra la réputation d'une perſonne peu ſûre dans le commerce, que, hors le fidéle

Massoud, de qui la tendresse étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir, plutôt sans doute pour jouir de son malheur, que pour l'en consoler.

Le tems qui efface tout, effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le tems de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidéle. Les Amânts revinrent. Un Seigneur Persan, qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en sçavoit que médiocrement les Anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeants, qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en sçavoir

d'autant plus de gré, que ce seroit la premiere foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible, le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un Palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sçai si Amine usa sagement de sa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la sienne, alla chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être aussi méprisables; mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plaisois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possibles, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maîtresse de ce Palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon Ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son Sopha sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Poursuivie par son Amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle

sembloit se le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déja obtenu la permission de lui parler de son amour; mais quoiqu'il fût aimable & pressant, que même il eût déja persuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'est ainsi qu'elle s'appelloit,) renonçoit avec peine à sa vertu, & Zulma trop respectueux pour être entreprenant, attendoit du tems & des soins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en ressentoit pour elle. Mieux informé que lui des dispositions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître aussi peu son bonheur. Phénime à la vérité ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ses yeux le lui disoient toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente? sans qu'elle le voulût, même sans qu'elle s'en apperçût, sa voix s'attendrissoit, ses expressions devenoient plus vi-

ves. Plus elle s'imposoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de son Amant ne lui paroissoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposoit silence, & l'oubliant à l'instant même elle continuoit la conversation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il la trouvoit seule (& sans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occasions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée, s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiser la main ou de se jetter à ses genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne se fâchoit pas; c'étoit même si tendrement qu'elle se plaignoit de ses entreprises!

Et cependant, interrompit le Sul-

tan, il ne les continuoit pas? Non assurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il étoit amoureux.... Plus il étoit bête, dit le Sultan, je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand... Oui, timide, interrompit encore le Sultan, voilà un beau conte! Est-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'est pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu; mais Phénime qui réellement désiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à son Amant de sa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les scrupules de Phénime, plus il s'assuroit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'est l'amour qui le donne, il semble que

moins

moins on le saisit, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant oui dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aimoient point qu'on ne le devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime pensoit différemment & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus respectueux qu'elle-même ne l'avoit encore désiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois si grossiérement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime ; il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit que de lui ; elle avoit commencé par le désirer vivement, & son imagination s'échauffant par dégrés, elle s'abandonna voluptueusement à son désordre ; il étoit au plus haut point

lorſque Zulma ſe préſenta à ſes yeux ; ſon trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant ; ah ! s'il eût deviné ce qui faiſoit alors rougir Phénime ! S'il eût oſé même la preſſer ; mais il ſe croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes, que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne ſe ſeroit offenſée de rien.

Ah ! le butor, s'écria le Sultan ; il n'eſt pas croyable qu'on ſoit ſi bête ! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi ; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vû manquer plus de momens que je n'en ai vû ſaiſir. Les femmes accoutumées à nous cacher ſans ceſſe ce qu'elles penſent, mettent ſur-tout leur attention à nous diſſimuler les mouvemens qui les portent à la tendreſſe, & telle a peut-être à ſe vanter de n'avoir ja-

mais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a sçu donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à sa laideur un caractère d'esprit dur & sévére, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fût hazardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sçai quel hazard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul

auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit assez froidement pour ne devoir pas en être crû, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens ; il lui baisa la main, elle en tressaillit ; son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de sûrs garands du désordre qui s'élevoit dans son Ame. Il lui répéta, en la serrant dans ses bras, avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne sçai, (pendant qu'elle continuoit à s'en étonner,) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai, mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offroit, en la convaincant, elle acheva de

la ſubjuguer. Soit que des objets ſi nouveaux pour elle lui impoſaſſent, ſoit qu'én ce moment, elle ſe ſentît fatiguée du poids de ſa vertu, à peine ſe ſouvint-elle que la bienſéance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle ſe rendit plus promptement que les femmes même accoûtumées à réſiſter le moins. Cet exemple, & quelques autres de même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuſes qu'on ne puiſſe attaquer ſans ſuccès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux Amants dont je faiſois l'hiſtoire à Votre Majeſté.



CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN ſoir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir ; quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence, elle ne ſçavoit pas s'en paſſer, ainſi après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui, avoit penſé avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour perſonne que pour Zulma. Il lui ſembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de

ſon amour, plus par mille choſes qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé ; & l'on eſt ſi clairvoyant dans le monde ! elle entendoit ſi bien Zulma ! La méchanceté des ſpectateurs ne pouvoit-elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour ? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient ſeuls, puiſque alors il ſçavoit être reſpectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas aſſez prudent : donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il ſeroit poſſible.

D'ailleurs il étoit ſi triſte quand il ne pouvoit pas lui parler ! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaiſir que juſques alors elle avoit trouvé ſi peu de riſque à lui accorder.

Toutes ces raiſons avoient déter-

miné Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, ſoit ſur les uſages, ſoit ſur des choſes qui lui paroiſſoient auſſi ſenſées, ce que l'amour ſeul lui faiſoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire ſon bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut ſe dire une femme qui veut ſe vaincre elle-même, ſur ce qu'elle oppoſe à ſon amour; elle s'étoit exagéré la conſtance & les ſoins de Zulma, ce déſir toujours ſi preſſant qu'il avoit de lui plaire: elle ſe ſouvenoit même avec plaiſir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidéle. Zulma d'ailleurs étoit jeune, ſpirituel, bien fait, toutes choſes ſur leſquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc? de-

manda le Sultan ; cette femme-là m'excéde. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une seule foiblesse alloit lui enlever tout le mérite ; en effet, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est pour une femme qui pense, plus considérable que Votre Majesté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amuse pas, mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder, toujours contente d'elle-même, peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance, l'estime qu'elle a pour elle est toujours justifiée par celle des autres, & les plaisirs qu'elle sacrifie ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous que, si j'avois été femme, j'eusse été vertueuse ? En

vérité, Sire, répondit Amanzéi, stupéfait de la question, je n'en sçai rien. Pourquoi n'en sçavez-vous rien, demanda le Sultan ? Mais, est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions, dit la Sultane ? Ce n'est pas vous que j'interroge, repliqua-t-il ; Je veux seulement qu'Amanzéi me dise si j'aurois été vertueuse. Sire, je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reste, ajouta-t-il en s'adressant à la Sultane, ce n'est pas pour vous dégoûter d'être vertueuse, vous ; ce que je pense là-dessus n'est que pour moi, & peut-être bien que si j'étois femme je changerois d'avis : sur ces sortes de choses chacun pense comme il veut, & je ne contrains personne. Votre Maître s'embarrasse, dit en souriant la Sultane à Amanzéi, & je vous réponds

qu'il vous sera fort obligé, si vous poursuivez votre conte. Ce que j'entends n'est pas mauvais, repliqua le Sultan, ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps ?

Zulma entra, reprit Amanzéi ; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureuse, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trouviez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet instant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire ; elle voulut s'excuser, & ne sçut que répondre. Zulma soûrit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vû soûrire. Il se jetta à ses genoux, & lui baisa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les

choſes les plus tendres, elle ne lui répondoit pas; mais elle l'écoutoit avec une attention, & une avidité qu'elle ſe ſeroit ſûrement reprochée, ſi elle avoit pû démêler ſes mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ſes yeux, & voulut rapprocher ſa robe. Ah ! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation ſuffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laiſſer jouir Zulma de la légére faveur qu'elle lui accordoit, ſans qu'il pût rien en conclure contr'elle, elle feignit d'avoir quelque choſe à raccommoder à ſa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent ſans s'enflammer, s'attacher long-tems ſur l'objet que Phénime lui avoit abandonné. Elle ſe livra d'abord au plaiſir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ſes yeux ſe troublerent, elle regarda Zulma languiſſamment, & pa-

rut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le Sultan ; mais il ne voyoit pas cela lui ! Ah ! la cruelle bête !

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'apperçut de celui de son Amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres désirs, & de ceux de son Amant, plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Ils se regarderent quelque tems en gardant le silence. Phénime enfin, lui dit qu'elle vouloit joüer. Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma, il ne sçavoit pas résister aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité, que si c'eût été lui qui eût désiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime, ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle se sentit émue, plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu, mais il lui inspira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé

contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui, causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi, elle pressa son Amant d'en prendre un autre, il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce désordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient par la violence qu'elle se faisoit, s'accroître & prendre plus d'empire sur son Ame. Abîmée dans la rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit; les profonds soupirs qu'il poussoit, ses larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, ache-

vérent d'attendrir Phénime. Toute entière aux tendres mouvemens qu'il lui inſpiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder ; ſoit qu'enfin elle fût confuſe de l'état où elle ſe trouvoit, ſoit qu'elle ne pût plus ſoutenir les regards de Zulma, elle appuya ſa tête ſur ſa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla ſe jetter à ſes pieds ; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foibleſſe pour lui baiſer la main qu'elle avoit libre, & il la baiſa avec plus de tranſports qu'un Amant ordinaire n'en éprouve, en jouiſſant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient enſemble, il n'oſoit pas encore eſpérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime, quel devoit être

ſon deſtin. Elle avoit toujours la tête appuyée ſur ſa main, il s'en empara doucement, & Phénime en ſe découvrant le viſage, le laiſſa voir couvert de ſes larmes. Ce ſpectacle émut Zulma au point d'en verſer lui-même. Ah Phénime ! s'écria-t-il, en pouſſant un profond ſoupir. Ah Zulma ! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles il ſe regarderent, mais avec cette tendreſſe, ce feu, çette volupté, cet égarement que l'amour ſeul, & l'amour le plus vrai peut faire ſentir.

Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les ſoupirs, reprit la parole : Phénime, dit-il avec tranſport, Ah ! S'il eſt vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laiſſez du moins à ces yeux charmants, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zul-

ma, répondit-elle, je vous aime ; & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime, Zulma ; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit..... Zulma ! mon cher Zulma ! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces, & si peu attendues, Zulma pensa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine jusqu'à ce moment il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle l'emportant sur ses désirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son sort.

Phénime connoiſſoit trop Zulma, pour ſe méprendre au motif qui ſuſpendoit ſes empreſſemens ; elle le regarda encore avec une extrême tendreſſe, & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle ſe précipita ſur lui, avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité ! que de ſentiment dans leurs tranſports ! non ! jamais ſpectacle plus attendriſſant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enyvrés, ſembloient avoir perdu tout uſage de leurs ſens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le déſir, c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés, & ſi rarement ſentis. O Dieux ! Dieux ! diſoit de tems en tems Zulma, ſans pouvoir en dire davantage. Phénime de ſon côté abandonnée à tout

ſon trouble, ſeroit tendrement Zulma dans ſes bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui diſoit-elle avec tranſport, ah Zulma ! que j'ai connu tard le bonheur !

Ces paroles étoient ſuivies de ce ſilence délicieux auquel l'ame ſe plaît à ſe livrer, lorſque les expreſſions manquent au ſentiment qui la pénétre.

Zulma cependant avoit bien des choſes encore à déſirer ; & Phénime à qui ſon ardeur les rendoit en ce moment preſqu'auſſi néceſſaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien oppoſer à ſes déſirs, s'y livra aveuglément. Il ſembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faiſoit pour lui ; plus elle s'étoit défendue contre ſon amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien ſa réſiſtance lui avoit coûté & lui faire une ſorte de ſatisfaction ſur

les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver si long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui, si souvent gêne & corrompt les plaisirs, & qui paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu du bonheur même, un bonheur encore plus doux à désirer. La tendre, la sincére Phénime se seroit cruë coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit; elle vôloit avec empressement au-devant de ses caresses, & comme quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports, Phénime, lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettez

trop de vérité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aye pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez ; pourquoi avez-vous retardé si long-tems cet aveu ?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long-tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentois capable de la passion la plus sincére, plus je craignois de m'engager ; sans avoir aimé, je sentois que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer ; vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincuë. Vous l'avouerai-je, Zulma ? cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans désespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la

douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma ! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends odieux tous les momens que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse ! Qui moi ! Zulma, j'ai pû te résister ! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui ! pardonne-le-moi, j'étois plus malheureuse que toi-même ! Oui Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pû croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes voeux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, & je pouvois songer à l'estime des autres ! Ah, puis-je encore mériter la tienne ?

Votre Majesté devine sans doute, continua Amanzéi, quelle fut la suite d'une pareille conversation; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rap-

peller les discours de deux Amans qui, enyvrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne se donnoient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le désordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparerent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au désir de sçavoir si Zulma & Phé-

nime

nime s'aimeroient long-tems, & cette curiofité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

CHAPITRE VIII.

En sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans

trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curiosité me conduisirent, rien qui m'amusât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on se rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrois assez souvent ce mouvement vif & passager que l'on honore du nom de goût, mais je ne retrouvois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait si long-tems mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli est cependant ce que l'on éprouve le moins, je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à désirer vivement de trouver cette oc-

caſion qui devoit terminer le ſupplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs ! m'écriois-je quelquefois ; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une eſpérance vaine ; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaiſirs qui règne dans Agra, & ce mépris des principes qui y eſt ſi généralement répandu, je puſſe jamais trouver deux perſonnes, telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me tranſportai dans une maiſon où tout avoit l'air paiſible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit ſeule. Quoiqu'elle fût encore aſſez bien pour pouvoir ſans ridicule ſe livrer à l'amour, elle étoit ſage, fuyoit les plaiſirs bruyants, voyoit peu de monde, & ſembloit même avoir moins cherché à ſe faire une ſociété agréable, qu'à vivre avec des gens

qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle, celui qu'elle paroissoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déja d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fût Chef d'un Collége de Bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaise humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes plus farouches que vertueuses, inéxorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices ausquels elles se livrent en secret;

je le pris enfin pour un faux dévot. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Moclès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & sa vertu sincere. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fût réelle, & que, quelque durs que fussent ses principes, il ne les eût toujours suivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'est le nom de la fille chez qui j'étois) des idées aussi favorables. L'étroite liaison qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des soupçons qui leur fussent désavantageux, & quelle que soit sur les liaisons intimes, la méchanceté du Public, il n'y

avoit perſonne qui ne reſpectât la leur, & qui ne la crût fondée ſur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les ſoirs chez Almaïde, &, ſoit qu'ils fuſſent en compagnie, ſoit qu'ils fuſſent ſeuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs diſcours ſages & meſurés. Communément ils agitoient quelques points de Morale; Moclès dans ces diſcuſſions, faiſoit toujours briller ſes lumieres & ſa droiture. Une choſe ſeule me déplaiſoit; c'étoit que deux perſonnes ſi ſupérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs paſſions dans des bornes ſi reſſerrées, n'euſſent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles ſe propoſaſſent pour exemple. Souvent même ne s'en repoſant pas ſur l'eſtime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun deux entreprenoit ſon panégyrique, & ſe louoit avec une complaiſance, une chaleur,

une vanité dont assurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maison si triste m'ennuyât beaucoup, je résolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'espérasse de m'y amuser un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'osois attendre d'eux une foiblesse ; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fût seulement ce qui me la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment ! s'écria le Sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez

prise ; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitére les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler ; sans doute vous iriez loin ; mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'est moins salutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient doüés, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la Morale des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes ; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne sçauroit trop éloigner son imagination, si l'on veut échapper au trouble qu'el-

les portent ordinairement dans les ſens.

Almaïde & Moclès qui n'y ſentoient pas de danger, ou s'y croyoient ſupérieurs, ne craignoient point aſſez de diſſerter ſur la volupté : il eſt bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exageroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne ſe trouve que dans le ſein de la vertu, mais ils en convenoient ſéchement, & comme d'une vérité trop généralement reçonnue, pour avoir beſoin d'être diſcutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faiſoient l'examen du plaiſir ; ils s'étendoient ſur une matiére ſi intéreſſante, & s'appéſantiſſoient ſur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'oſai eſpérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que

tous les ſoirs ils s'amuſoient de ces peintures vives que je croyois ſi peu faites pour eux ; & quelque ſujet qu'ils traitaſſent d'abord, ils retomboient toujours ſur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui inſenſiblement ces diſcours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde, plutôt qu'à ſon ordinaire, s'y amuſoit davantage, & en ſortoit plus tard. Almaïde de ſon côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaiſir, l'écoutoit avec moins de diſtraction. Quand Moclès arrivoit chez elle & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarraſſé, & elle-même ne paroiſſoit pas être plus contente. Enfin les laiſſoit-on ſeuls, je remarquois ſur leur viſage cette joie que reſſentent deux Amants, qui, long-tems troublés par une viſite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir ſe livrer à leur

tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empressement, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à peu-près la même façon de se parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaïde sur sa vertu; pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aye été sage: dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espéce de sotise à vous de n'être pas galants, en nous c'est un vice de l'être. Vous

avez dû, vous, par exemple qui me louez, en ne penſant que comme moi, mériter pourtant plus d'eſtime. A ne pas examiner les choſes avec cette exactitude de raiſonnement qui les montre telles qu'elles ſont, répondit-il gravement, on imagineroit que je ſuis en effet plus eſtimable que vous, & l'on ſe tromperoit. Il eſt aiſé à un homme de réſiſter à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'eſt pas la tendreſſe qui les y porte, ce ſont les ſens. Au défaut de ces deux mouvemens qui cauſent tous les jours tant de déſordres, elles ont la vanité qui, pour être la ſource de leurs foibleſſes que l'on doit excuſer le moins, n'en eſt peut-être pas la moins ordinaire ; & ce qui, ajouta-t-il en ſoupirant & en levant les yeux au Ciel, eſt encore plus terrible pour elles, c'eſt le déſœuvrement perpétuel dans lequel elles

languiſſent. Cette nonchalance fatale livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes ; l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend : la paſſion déja née, en prend plus d'empire ſur le cœur ; ou s'il eſt encore exempt de trouble, ces phantômes de volupté que l'on ſe plaît à ſe préſenter, le diſpoſent à la foibleſſe. Quand, ſeule & abandonnée à toute la vivacité de ſon imagination, une femme pourſuit une chimére que ſon déſœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouiſſance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illuſions qu'elle ſe forme ; moins l'objet qui la ſéduit eſt réel, plus elle croit inutile de lui réſiſter ; c'eſt dans le ſilence, c'eſt vis-à-vis elle-même qu'elle eſt foible, qu'a-t-elle à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendreſſe,

ces ſens qu'elle plie à l'habitude de la volupté ſe contenteront-ils toujours d'illuſions ? Suppoſé même qu'elle ne cherche pas ce qui bleſſe plus réellement la vertu, peut-elle ſe flatter que dans un moment, (& qui ſera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un Amant tendre, ardent, empreſſé viendra gémir à ſes genoux, & y porter en même tems ſes larmes & ſes tranſports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la molleſſe, ces principes qui ſeuls pouvoient la faire triompher d'une ſi dangereuſe occaſion ?

Ah Moclès ! s'écria Almaïde en rougiſſant, que la vertu eſt difficile à pratiquer ! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui avec tous les agrémens poſſibles, née pour vivre au milieu des plaiſirs, avez tout ſacri-

fié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on facrifie aux chofes mêmes qui fembleroient devoir le moins l'emporter fur elle. Je ne me flatte point, repliqua-t-elle modeftement, d'être arrivée à la perfection; mais il eft vrai que j'ai tout craint, fur-tout ce défœuvrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces fpectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le fçai, reprit-il, & c'eft à ce foin continuel de vous occuper, que vous devez principalement votre fageffe, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux paffions que l'oifiveté; & fi elle prend tout fur nous qui fommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut fur vous. Il eft vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne penfons, repliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous difois. Il faut de plus, que vous

considériez que les femmes sont toujours attaquées, & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes, qui même sans aimer, osent les premieres dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces soins, ces pleurs, & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple.... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous; l'exemple doit même d'autant plus vous entraîner, que vous êtes galants par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame, que l'on appelle le plaisir d'aimer: moi, par exemple, je suis dans

dans ce cas-là. Quand cela ne feroit pas, repliqua-t-elle, né assez heureux pour être inaccessible aux passions, vous aurez toujours...... Ici, Moclès leva les yeux au Ciel en soupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque chose! Ah Moclès! si vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oser l'être de soi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il tristement; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il est vrai aussi que je n'ai pas cédé à cette funeste tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre sans doute à vos yeux avec des foiblesses dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuse, je crains de vous faire encore trop bien penser de moi. Il est

moins humiliant d'être tenté, qu'il n'eſt glorieux de réſiſter à la tentation. En vous confiant mes foibleſſes, je ſuis forcé de vous parler de mes triomphes ; ce que je perds d'un côté, il ſemble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne ſçai ſi je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menſonge.

En achevant ce modeſte diſcours, Moclès baiſſa les yeux. Oh ! vous ne riſquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien ! vous avez donc été quelquefois tenté de ſuccomber ; vous ne m'étonnez pas : on a beau marcher d'un pas conſtant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'eſt malheureuſement que trop prouvé, répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureuſement, penſez-vous donc que j'aye tant à me

louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foiblesses que vous vous reprochez ! Quoi, lui dit-il, vous aussi, Almaïde ! J'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens & les confond, soit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès ; dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même il m'asservissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trou-

ve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise ; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand, & le plus continu de ses soins, de les anéantir ?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à sçavoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre ; dites-moi de grace : depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de désirs, sentez-vous encore ces mouvemens affreux? Ils sont beaucoup moins fréquens, repartit-elle, mais j'y suis encore sujette. Je suis aussi dans le même cas, répondit-il en soupirant.

Mais nous sommes fols de parler comme nous faisons, dit Almaïde en rougissant, & cette conversation n'est pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites, que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en souriant d'un air vain : il est bon de se défier de soi-même, mais ce seroit aussi avoir trop mauvaise opinion de nous, que de nous croire si susceptibles. Je conviens que le sujet que nous traitons, ramene nécessairement à de certaines idées ; mais il est bien différent de le discuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de se séduire ; & nous pouvons, je crois, sans nous tromper, nous répondre de nos motifs & nous reposer sur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyiez que ces sortes d'objets, si dangereux pour les gens qui vivent dans le désordre, puissent faire la

étions seuls ; je lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête, qu'à la lui faire valoir ; il osa même m'assurer que je l'aimerois ; vous imaginez bien que je lui soutins fortement le contraire. Je ne sçai avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi ; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi, & me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi de grace, du reste d'un récit qui blesseroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de sçavoir... Non, interrompit Moclès, vous me direz tout : c'est moins, je le vois, (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens, ou de blesser la pudeur qui

vous

vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible, & ce motif, loin d'être louable, ne sçauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il est vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir, sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées ? oserez-vous compter sur vous-même, quand vous ne vous serez pas éprouvée ? ainsi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles sont ses forces ! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur tou-

tes les circonſtances de votre hiſtoire ; ce n'eſt que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui ſur vous, que vous pourrez apprendre juſques où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu, ou (ce qui eſt encore plus eſſentiel) ce qu'il vous reſte encore à détruire pour parvenir à cette averſion totale des plaiſirs, qui ſeule fait les vertueux.

Ce conſeil me ſurprit dans la bouche de Moclès ; je lui connoiſſois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui dans cet inſtant le faiſoit raiſonner d'une façon ſi contraire à ſes principes, Quoi, me dis-je avec étonnement, c'eſt Moclès ! ce ſage Moclès ! qui conſeille à Almaïde de peſer ſur des détails qui peuvent bleſſer la pudeur, & porter à la corruption ? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, &

je lui trouvai tant d'agrément dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde, & de Moclès, que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre, Almaïde continua son histoire.



CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande Question à décider.

JE vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès: vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous confiant

ſans déguiſement les circonſtances de mon avanture qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me ſemble, que ce jeune homme, dont je vous parlois m'avoit renverſée ſur un Sopha; je n'étois pas encore revenuë de mon étonnement, qu'il s'y précipita ſur moi. Quoique l'excès de ma ſurpriſe me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aiſément dans mes yeux, & voulant ſe précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma réſiſtance, à me fermer la bouche avec le baiſer le plus inſolent, il me ſeroit impoſſible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui me trahiſſoit me porta bientôt ce baiſer dans le fond du cœur; il ſe mêla tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laiſſerent plus agir

qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines ; je ne sçai quel plaisir qui en le détestant m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame ; mes cris se convertirent en soupirs, & emportée par des mouvemens ausquels, malgré ma colere & ma douleur je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible situation ! Eh bien ! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle ? quand je le pouvois je lui faisois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit ; je dis que je le crois, car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes for-

ces & ma fureur ; une confusion singuliére regnoit dans toutes mes idées. Je me m'étois pourtant pas encore renduë ; mais quelle résistance ! qu'elle étoit foible ! & que toute foible qu'elle étoit elle me coûtoit encore ! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu ! Ah Moclès ! comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du désordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi ? Comment des craintes si vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant

d'empire à la vertu? Je souhaitois, (mais avec quels efforts! combien ne souffrois-je pas à le souhaiter?) que l'on vînt m'arracher au sort qui me menaçoit. En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la derniére violence, & qui cependant me déplaisoit moins que le premier, me faisoit désirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentois, je brûlois d'en sentir davantage; sans imaginer de nouveaux plaisirs, j'en souhaitois; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un supplice pour moi, & à fatiguer mes sens.

Quelle que fût l'yvresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pû parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pû m'arracher à ma foiblesse, conti-

nuoit de me la reprocher, lorſque ce jeune homme remarquant, ſans doute, l'impreſſion qu'il faiſoit ſur moi, pouſſa enfin juſqu'au bout, les outrages qu'il me faiſoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ces baiſers dont il m'accabloit ſans ceſſe, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle inſulte réveilla ma fureur; hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Je ſentois bientôt augmenter mon déſordre; juſqu'aux efforts que je faiſois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me ſéduire. Perduë enfin dans des tranſports inexprimables, dans un raviſſement dont il me ſeroit impoſſible de vous

donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement, entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état ! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites ! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne sçai pourquoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur, & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pû concevoir, & que vous ne croirez peut être pas, tant il est extraordinaire ! Dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux, dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'impression, changerent; une sorte de langueur qui vint y régner, en bannit la fureur : il chancela, & en

me pressant dans ses bras, avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juste punition des maux qu'il m'avoit faits !) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi ; après l'avoir considérée avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit : mais cette confusion secrette dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit

l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer son ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craignez?

Mais enfin, répondit-elle en rou-

gissant, elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De sorte reprit-il, que si actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit-il avec distraction, cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde: de tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ses désirs, & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble, l'encourageoit; mais son inexpérience ne lui permettant pas de sçavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre, pour achever de séduire Almaïde, n'étoit pas la seule chose à laquelle

il rêvat. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été, tyrannisé par l'idée des plaisirs, séduit, cessant de l'être, je le voyois tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés, une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître ; des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le sçavoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages, s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit

entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embarras d'amener leur chûte. Tous deux étoient également tentés, tous deux me sembloient avoir le même désir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'auroit pas été embarrassante, mais Almaïde & Moclès, loin de sçavoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards, encore mal

aſſurés, le feu dont ils ſe ſentoient brûler. Quand même ils ſe ſeroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, ſçavoient-ils à quel point ils étoient ſéduits tous deux ? Quelle honte ne ſeroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques reſtes de vertu ; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raiſons de ne pas rompre le ſilence ? En ſuppoſant à Almaïde plus de foibleſſe encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette ſageſſe dont elle avoit toujours fait profeſſion, ſe joignoient la pudeur & les bienſéances de ſon ſexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ſes déſirs ; & quoique pour toutes les femmes, cette loi ne ſoit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris ſi juſtement attaché à une,

démarche de cette nature. D'ailleurs sçavoit-elle comment Moclés la prendroit ? Peut-être si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se seroit-elle étourdie là-dessus ; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque têms en eux-mêmes, de quelle maniére ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le Sophisme ; supposé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouïr lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour se défendre

dre, ſeulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de ſe ſéduire, ou à ſe juſtifier ſa ſéduction!

Oh parbleu! dit alors le Sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne ſera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne ſçai pas pourquoi vous êtes ſi étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me ſemble que la ſituation où il ſe trouvoit exigeoit qu'il en fît quelques-unes. Quelques-unes, paſſe, répondit Schah-Baham, & c'eſt préciſément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas beſoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fuſſent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le tems qu'ils ſe donnoient pour cela. Vous avez riſqué de faire une remarque judicieuſe, reprit la Sultane. Vous avez riſqué! dit Schah-Baham, oſerois-je bien vous demander ce que cela

veut dire ? Vous avez de petites façons de parler, aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses, qui occupoient Almaïde & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude; &, si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas suspendre deux minutes leurs résolutions. Eh bien ! répliqua le Sultan, le Conteur est donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle, penserent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien,

repartit-il ; mais je ferois encore mieux que tout cela ; car, ce que je trouvois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si sérieux, & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si long-tems le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, repartit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit. N'en soyez pas surprise, continua-t-il, & ne soyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il sera dans ma bouche: Je suis désolé que

ce jeune téméraire qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi ? parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi, d'interroger sur ce qui m'agite, une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractère & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans

rien risquer? C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque désirer que vous fussiez plus instruite; car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pû douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sçachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout..... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être

fur un pareil article, dans une fi profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puifqu'il n'eft pas poffible que, vertueufe comme vous êtes, vous ne foyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde, parlez, je vous en conjure. Eh bien! lui dit-il, je penfe qu'il eft poffible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela fe pourroit-il! s'écria-t-elle, & d'un air affez fâché de ce que la converfation prenoit un tour fi férieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour (car, quelque chofe que vous en puiffiez croire, il n'eft pas douteux que ce qui vous eft arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite) moi, je l'ai toujours

sui, est-ce là de quoi nous croire si parfaits ? mais, direz-vous, nous avons eu des désirs, & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle-là ? sçavions-nous ce que nous désirions ? sommes-nous même bien sûrs d'avoir eu des désirs ; non, notre orgueil nous a trompés : ce que nous avons pris pour les désirs les plus ardens, étoit, sans doute, de bien légeres tentations. Ce n'est, peut-être, que par ignorance que nous nous y sommes mépris, plût au Ciel ! Mais s'il est vrai (comme je crains bien) que la seule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire seulement que nous en remportions, nous ait trompés là-dessus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vêcu ? Nous nous sommes flattés d'être vertueux pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous osions,

blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion ! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triste, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle ; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à sçavoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi ; mais, comme je vous le disois tout à l'heure, nous ne sçavons réellement ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi.

quoi consiste la vertu ? dans la privation absoluë des choses qui flattent le plus les sens. Qui peut sçavoir quelle est la chose qui les flatte le plus ? celui-là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas ; que peut-il donc sacrifier ? Rien, une chimere ; car, quel autre nom donner à des désirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore ? & si, comme cela est décidé, la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée ? Mais après s'être livré aux plaisirs, & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde, il est certain que nous ne

pouvons pas nous en flatter. Nous nous en sommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laissant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentît combien les raisonnemens qu'il employoit étoient faux ; nous avons osé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien aise, continua-t-il, & je vous louë sincérement de ce que vous sentez que tant qu'on ne s'est point mis à portée de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un & sur l'autre que des idées fausses. D'ailleurs, car ce mal tout grand qu'il est, n'est pas le seul, on est sans cesse tourmenté du désir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de négligence sur ses devoirs ; en proie à des distrac-

tions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que, sans cette tourmentante idée qui l'obséde toujours, elle donnoit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle sçavoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle seroit plus parfaite: il faut donc connoître le vice, soit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir guéres saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur sa ter-

reur, elle me parut enfin plus ſurpriſe qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en ſerions plus parfaits ? mais vraiment, repliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, conſidérez de grace la poſition où nous ſommes, & jugez s'il en eſt de plus horrible. Je ne le vois que trop, dit-elle ; elle eſt réellement épouvantable !

Premiérement, continua-t-il, nous ne ſçavons pas ſi nous ſommes vertueux ; état triſte pour des gens qui penſent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul malheur qu'entraîne notre ſituation : il n'eſt que trop certain que, contents de la privation que nous nous ſommes impoſée, il y a mille choſes plus eſſentielles, peut-être, ſur leſquelles nous nous ſommes crus diſpenſés de nous obſer-

ver ; par conféquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, fans être de la même importance, a cependant des inconvéniens confidérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous fuppòfant tels que nous nous fommes crus jufques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choifie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'eft pas douteux que ce fera du plus léger qu'il fe chargera.

Je vous entends, dit-elle en foupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de fcrupules ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baiffant les yeux ; & comment n'en être pas tourmenté, quand le feul moyen que l'on

ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant ! Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plût au Ciel que je ne supposasse rien !) que fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir, & juger de ses charmes par nous-mêmes ; quel seroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu ? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer ; mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, flateuses ou non, l'on a

attaché de la gloire ; si au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement, que sans doute Almaïde auroit détesté, si elle avoit été plus à elle-même, fit sur une ame qui n'attendoit plus pour succomber que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec de yeux incertains & troublés, je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absolue de cette épreuve ; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté ?

A ces mots elle se pencha languissamment sur Moclès, qui peu-à-peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la te-

noit entre ſes bras. Je crois, lui répondit-il, que ſi nous la voulions hazarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous ſommes ſûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne ſoit par une plus grande recherche de la vertu, que nous nous déterminions à des actions qui ſemblent la bleſſer, nous ſommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curioſité qui ne part que d'un ſi bon principe. De quelque façon que ce puiſſe être enfin, nous y gagnerons, puiſqu'au moins le ſouvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondît rien, elle paroiſſoit encore incertaine ; Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui oppoſa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par dégrés, afin, diſoit-il,

que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allassent pas plus loin. Elle y consentit, bientôt ils s'égarent, & irritant leurs désirs par des choses qui, quoiqu'elles fussent faites sans graces, & avec maladresse, n'en prenoient pas moins d'empire sur leurs sens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils sentoient, jugerent à propos de poursuivre, ou ne purent s'arrêter & .... tout d'un coup vous devintes autre chose, interrompit le Sultan ? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprens rien à cela, reprit Schah-Baham, & je sçais bien pourquoi, c'est que cela est incompréhensible ; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Ma-

jeſté, repartit Amanzéi, il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût impoſé à l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, répliqua le Sultan; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna ſur elle de grands ſoupçons; & l'ignorance qu'elle affecta quand elle ſe rendit à Moclès, quoiqu'elle fût extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faiſant le récit de ſon avanture, elle avoit ſupprimé la circonſtance qui me faiſoit reſter dans ma priſon. Voilà bien les femmes! s'écria le Sultan; oh oui! votre réflexion eſt juſte: eh bien! je n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne diſoit pas tout; ſi je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accuſé de faire l'eſprit fort. Allez, allez, ſoyez-en certain; ce fut elle qui empêcha que vous ne fuſſiez délivré.

La chose, toute probable qu'elle est, répondit Amanzéi, souffre des difficultés ; Moclès, pour un homme jusques alors si irréprochable, me parut avoir bien de l'expérience. Ceci change la thèse, dit le Sultan, car.... ah oui ! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane ; c'étoit elle, c'étoit lui : pourquoi sans se tourmenter tant, ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise foi ? Vous avez raison, repliqua le Sultan, à la rigueur cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre, je ne sçai pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après ? Ce n'est pas-là ce qui m'intéresse le moins.

Moclès fut le premier qui revint de son égarement ; il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde ; & sa rai-

ſon reprenant peu-à-peu ſon empire, à l'étonnement ſuccéda l'horreur : il ſembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter, à ſe flatter qu'un ſonge ſeul lui offroit de ſi cruels objets. Trop ſûr enfin de ſon malheur, il leva douloureuſement les yeux ſur lui-même, & ſe retraçant tout ce qu'il avoit fait pour ſéduire Almaïde, combien ſa criminelle paſſion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompuë par dégrés, il tomba dans la douleur la plus amére.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne diſtinguant pas les objets auſſi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuſe qu'affligée. Soit enfin que le déſeſpoir où elle le voyoit lui fît ſentir ſa chute, ſoit que d'elle-même elle connût tout ce qu'elle avoit à ſe reprocher : Ah Moclès ! s'écria

t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accusa de l'avoir séduite, la plaignit, tâcha de la consoler, & lui parla en homme vraiment humilié sur le danger qu'il y a à compter trop sur soi-même. Enfin après lui avoir dit tout ce que peuvent inspirer la plus vive douleur & le repentir le plus sincére, sans oser la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde restée seule, n'en fut ni moins honteuse, ni plus tranquille ; elle passa toute la nuit à pleurer & à se reprocher tout, jusques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus austére..... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le Sultan, ce n'étoit pas lui. Et Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconsolable, quelques jours

après ſuivit ſon exemple. Ceci me dérange, reprit le Sultan, il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais queſtion plus difficile à décider ne s'étoit offerte à mon eſprit, & je la laiſſe à réſoudre à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entr'autres choſes, on trouvera la façon de tuer le tems.

QUelque goût que j'euſſe pris pour la Morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorſque Moclès la ſéduiſit. Un jour plus tard j'en ſerois ſorti, perſuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes inſenſibles, ma patience heureuſement me ſauva une idée fauſſe.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-tems; les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déja connu, me promettant peu de plaisir, j'évitai avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un Fauxbourg d'Agra qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une Dame, qu'à sa magnificence, & plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une phisionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vi-

vement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faisoit ; elle ne parla qu'en tremblant à l'Esclave qui la conduisoit, & sans oser lever les yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus tristes réflexions, après avoir soupiré plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive, & elle sembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé ses pleurs, qu'un jeune homme fort bien fait & mis superbement, entra avec impétuosité, & en chantant, dans le cabinet. Sa présence acheva

acheva de troubler la Dame ; elle rougit, & en détournant ses yeux de dessus lui, & en se cachant le visage, elle tâcha de lui dérober la confusion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & se jettant à ses genoux : Ah Zéphis ! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas ! est-ce Zéphis que je vois ici ! est-ce vous ! vous que j'adore, & que je n'osois presque pas y espérer ! quoi ! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras !

Oui, répondit-elle en soupirant, c'est moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette solitude, s'écria-t-il, en lui baisant la main ! Ah ! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de

regrets ! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse deviendront plus cruelles pour moi, à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir, & elles s'en effaceront, Mazulhim; ou si vous vous les rappellez quelquefois, ce ne sera que pour me mépriser de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur ! répliqua-t-il d'un ton badin; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimères ? Sçavez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous ; & vous doutez de mes sentimens ! Non je n'ai point le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement ; je sçai que vous ne pouvez être ni constant, ni fidéle ; je doute même que vous sçachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma foiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pi-

tié à moi-même, j'en vois toutes les ſuites, & pourtant j'y céde. Ma raiſon me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, ſçavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir auſſi tendre que je le ſuis? Ah! Mazulhim, s'écria-t-elle, eſt-ce ainſi que vous ſentez tout ce que je vous ſacrifie, & que vous raſſurez mon cœur! Je vous aime, Mazulhim; ſi vous me connoiſſiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous déſirez qu'il y ſoit toujours. Si vous ſçaviez combien j'ai beſoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuſeriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'eſt à vous ſeul aujourd'hui que mon bonheur eſt attaché; vous voir, vous aimer tou-

jours, c'eſt mon ſeul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fuſſiez incapable de penſer pour moi comme je penſe pour vous ?

Ah ! s'écria-t-il, je vous proteſte.....Mazulhim, interrompit-elle, laiſſez-moi le ſoin de vous juſtifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le perſuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux que touché, que je ne me croyois pas aſſez malheureux pour que les preuves que depuis ſix mois j'ai tâché de vous donner de ma tendreſſe, vous en euſſent auſſi peu perſuadé. Je ſens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, ne va jamais ſans un peu de défiance ; ſi celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajoûta-t-il en la ſerrant dans ſes bras,

je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaiſir de vous trouver ſi délicate, me feroit oublier combien vous êtes injuſte ; mais c'eſt de votre repos qu'il s'agit ici, & ſi vous connoiſſiez mieux mes ſentimens, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'eſt infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés, mais elle ſe défendit d'un air ſi vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auſquelles on ne prend ſeulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zéphis, lui dit-il, eſt-ce ainſi que vous me prouvez votre tendreſſe, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne ſuis pas venue ici ſans ſçavoir à quoi je m'ex-



poſois, & vous me verriez verſer moins de larmes, ſi je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendreſſe : je vous aime, & ſi je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je ſerois entre vos bras ; mais, Mazulhim, il en eſt encore tems, & nous ne ſommes pas encore aſſez engagés l'un à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos ſentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me ſoit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas ; mais jugez combien j'aurois à me plaindre de vous, jugez quel ſeroit mon état, ſi je ne l'apprenois qu'après que ma foibleſſe ne vous auroit rien laiſſé à déſirer ! Dominé par le déſir de plaire, accoutumé à l'inconſtance par des ſuccès qui ne ſe ſont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être eſt-ce ſans paſſion pour moi que vous m'avez attaquée ?

examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma destinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, si vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrois de honte & de douleur, si je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis versoit en les prononçant, n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il; mais que je les mérite peu! est-il possible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets méprisables, qui seuls jusqu'à ce jour ont paru m'occuper. J'avoue que la

façon dont j'ai vécu a pu donner lieu à vos ſoupçons ; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'euſſe joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loiſirs, la honte de les avoir aimées ? Il eſt vrai, je craignois l'amour ; eh ! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes ſans mœurs & ſans principes, qui, dans l'inſtant même qu'elles me ſéduiſoient le plus par leurs agrémens, me ſauvoient par leur caractére, du danger d'une paſſion ! Je ſuis, dites-vous, accoutumé à l'inconſtance par le ſuccès. M'eſtimez-vous aſſez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattaſſe d'en avoir eu quelques-uns ? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez ſi vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confuſion ; pas une enfin qu'au prix de tout mon ſang,

ſang, je ne vouluſſe n'avoir point remportée, puiſqu'elles me rendent moins digne de vous !

Zéphis, à ces paroles, parut un peu aſſurée, & tendit la main à Mazulhim, en attachant ſur lui ſes beaux yeux, avec cette expreſſion tendre & touchante que l'amour ſeul peut donner. Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime ! ah ! combien vivement ! avec quel plaiſir je ſens à vos genoux, qu'au milieu même des tranſports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je ſacrifiois ! qu'il m'eſt doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous ! ſans vos charmes, même ſans vos vertus, j'aurois, ſans doute, ignoré toujours ce ſentiment auquel, juſques à vous, je refuſois de me livrer. C'eſt à vous ſeule que je le dois, c'eſt pour vous ſeule que je veux en être éternellement rempli !

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous ferions heureux si vous pensez ce que vous me dites ! s'il est vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre yvresse étoit peinte dans ses yeux, & bientôt Mazulhim, par ses transports, en pénétra toute son ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois jamais vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fût, cependant, à rendre Mazulhim, l'Amant du monde le plus heureux, elle ne put sans se ressouvenir de ses craintes, & peut être de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui opposant la plus foible résistance ; mais ne

pouvez-vous.... Ah Zéphis ! interrompit-il, Zéphis ! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendresse !

Zéphis soupira, & ne répondit rien : plus vaincuë par son amour qu'elle n'étoit persuadée de celui de son Amant, elle céda enfin à ses désirs. Trop heureux Mazulhim ! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix ! aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé ; tout l'étonnoit, tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiser. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle duroit trop long-tems, & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses désirs.

Il est bien vrai que plus on est

délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse ; mais enfin, on ne sçauroit s'y plaire toujours, & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses désirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flammes. J'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un Amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif sans être ardent ; il louoit, il admiroit toujours : mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un Amant sçait exprimer ses désirs ?


Pelletier Sculp

Avec quelque adreſſe que Mazulhim diſſimulât ſon malheur, Zéphis s'apperçut du peu de ſuccès de ſes charmes : elle n'en parut ni ſurpriſe, ni choquée, & tournant ſes beaux yeux vers ſon Amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux ſourire, je ſuis plus heureuſe que je ne le penſois.

Mazulhim à ce diſcours, qui ne lui parut qu'inſultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée qu'elle ſembloit en avoir priſe. Forcé enfin de ſe rendre juſtice : Hélas, Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'eſt que vous m'avez attriſté ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis ; mais votre douleur m'offenſeroit. Il ſeroit trop cruel pour moi, que vous cruſſiez mon cœur bleſſé....Ah Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il eſt affreux d'avoir tort avec vous, &

difficile de s'en justifier ! Cessez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un instant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse, que par des choses que vous vous reprochez.

Ah ! cela, comme l'on dit, est bon pour le discours, dit le Sultan ; mais dans le fond de l'ame, cette Dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premiérement, c'est que par soi-même, cela est affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en sçauroit divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs, c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante, quand cela arrive, qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me souviens

qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune ,) c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva ; nous étions pourtant tous deux .... Réellement, je ne m'en ferois jamais défié ; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup .... je ne fçai pas trop comment vous dire cela. Eh bien ! jeus beau lui tenir les propos du monde les plus galans ; plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois ; mais il eft vrai que c'étoit une chofe bien attendriffante. Je lui dis pourtant entre autres chofes, qu'il ne falloit défefpérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès ... Eh finiffez votre cruelle hiftoire, interrompit la Sultane. Je trouve affez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me foit point permis de faire un conte, & chez moi fur-tout ; de-là, comme je vous difois, pourfuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de

femme à qui cela ne fasse un certain plaisir ; par conséquent la Dame de Mazulhim qui disoit de si belles choses .... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane, cela est probable ; mais sçachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embarrasse. Ah oui, reprit le Sultan, je n'aurois, par exemple qu'à... mais n'ayez pas peur ! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parût de son avanture, il me sembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque chose peut, luit dit-il, me consoler de cette affreuse disgrace, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur votre cœur ; que de femmes me déteſteroient, si elles avoient autant à se plaindre de moi !

Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, si je pouvois attribuer cet accident à votre froideur ; mais si, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour seul trouble vos sens, je ne trouve dans cette avanture que mille choses plus flateuses pour moi que tous vos transports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez ; peut-être aussi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en souriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute ; mais quel que soit le motif de mon indulgence ; ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous pardonne. Je vous avertis au reste, que je serois moins tranquille sur le plus simple soupçon sur votre fidélité, que sur ce que vous appellez un crime. Oui, Mazulhim, soyez-moi fidéle, & pussé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté

de ce que vous appellez des plaisirs ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous seriez constant ?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire cesser son malheur. Zéphis se prêtoit à ses désirs avec une complaisance qu'intérieurement, peut-être, il n'approuvoit pas, parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre, insensiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il sembloit que ce ne fût que dans cet instant qu'elle se fût véritablement renduë : elle n'avoit jusques-là, que souffert les empressemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance insépara-

ble du premier moment que tant de femmes jouent, & que si peu sentent avoit cessé. Zéphis soutenoit sans embarras les éloges de Mazulhim, & paroissoit même desirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougissoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faisoit rougir ; ses regards ne se détournoient plus de dessus les objets qui d'abord avoient paru les blesser ; la pitié que Mazulhim lui inspiroit, enfin n'eut plus de bornes, cependant.....

Ah oui ? interrompit le Sultan, cependant.... J'entens bien, voilà un impertinent homme ! Je ne connois rien qui soit à la longue plus insupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis ; je suis bien sûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le suis du contraire : se fâcher d'un pareil malheur, c'est le mériter. Bon, reprit le Sultan,

penſez-vous qu'une femme faſſe une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'eſt qu'en pareil cas je me fâcherois, & ſi je ne m'en croirois pas moins raiſonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre choſe, chacun a ſon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obſtination du malheur de ſon Amant me parut l'ennuyer ; ſoit qu'ayant plus fait pour lui que la premiére fois, elle crût le mériter moins ; ſoit qu'étant en ce moment plus favorablement diſpoſée, elle trouvât dans ſa raiſon moins de force pour le ſoutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de ſon infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne penſant pas de Zéphis auſſi bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus ſage, ou plus

poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échappa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bientôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter, & quels que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs, lui laisser aucunes ressources. Ce que je dis toutefois sans vouloir en offenser aucune; & que sçait-on, d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre ?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre ; une expérience de dix ans toujours heureuse, me faisoit croire toujours pos-

sible, ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis ! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes désirs de nouvelles raisons de me plaindre ! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux., & vous devez aussi être bien sûr de toute ma pitié. Zéphis ! reprit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendresse, que vos charmes ; chaque moment augmente mon ardeur, & mon désespoir ; & je sens.... Eh Mazulhim ! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte ? Non, s'il est vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment &

me pénétrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien, dit Zéphis en se levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déja me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation! Non Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous. Eh! puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais sortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre; distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent, peut-être, Mazulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter; essayons si, en y arrêtant moins notre pensée, nous ne nous y disposerions pas mieux.

La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui

lui donna la main, de l'air du monde le plus respectueux.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce Mazulhim qui employoit si mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour Amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoissoient & toutes cependant cherchoient à lui plaire; sa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit!... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit il? que ne devoit il pas à la discrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageoit cependant si peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contents que

lorsqu'ils étoient sortis. À l'air modeste de Mazulhim, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'assit sur moi, nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds, sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fût en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans sçavoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras, & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir for-

tir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne lui refusoit rien. Désiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée, s'il ne cherchoit pas à le devenir ? étoit-ce enfin l'amour, ou la vanité qui le ramenoit si tendre ?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer)

crut devoir employer ces riens, charmants quand ils précédent ou suivent une converſation ſérieuſe ; mais qui par leur frivolité ne ſont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refuſa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empreſſement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaiſance qu'il n'avoit beſoin qu'elle en eût, elle conſentit par pure générofité, & en hauſſant les épaules, à ce dont il ſe faiſoit de ſi grandes idées, & dont, car il faut lui rendre juſtice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ſes ſoins, & comme il étoit l'homme de ſon tems qui ſçavoit le mieux traiter les petites choſes, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduiſit à l'intérêt : le peu de réalité

des objets qu'il lui offroit disparut insensiblement à ses yeux ; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle, la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchants, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement, & dans le doux désordre qui commençoit à s'emparer de ses sens ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abbatu, il vainquit enfin glorieusement ces obstacles cruels, par lesquels ils s'étoit vu

si long-tems, & si cruellement arrêté.

J'entens, dit alors le Sultan, c'est fort bien fait : *il vaut mieux tard que jamais* ; c'est-à-dire que....N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, & pensez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence, ou la finesse de nous laisser quelque chose à deviner ? Je n'en sçais rien, reprit le Sultan, ce ne sont pas là mes affaires ; mais enfin, c'est que, comme vous le sçavez aussibien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe.... parce que par hazard, il se pourroit... Eh bien ! dites-moi donc un peu, Mazulhim ?

Sire, il fut heureux ; mais il sçavoit mieux offenser, qu'il ne sçavoit réparer les outrages qu'il faisoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins géné-

reuſe que Zéphis, il eût pu pour ſi peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins ſentir le bonheur de poſſéder Zéphis, que le plaiſir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une converſation tendre, où Zéphis mit beaucoup de ſentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on ſervit un ſouper où il avoit épuiſé la délicateſſe & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la préſence de ſon Amant, lui dit mille choſes fines & paſſionnées qui ne me firent pas moins admirer ſon eſprit que ſa tendreſſe. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agiſſoient pas ſur lui auſſi vivement que ſur moi, & il me parut que ſon orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zéphis, que ſon cœur n'étoit touché de cette paſſion vive

& délicate qu'elle avoit pour lui, & dont, malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit uniquement remplie.

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; son cœur inaccessible au sentiment, languissoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inspirer les désirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience que le souper finît. Il le lui dit même; mais soit qu'elle s'y amusât, soit qu'elle

qu'elle n'eût pas si bonne opinion que lui de l'aprés-souper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la pressa, bientôt.... Ah Mazulhim ! que tu aurois été heureux, si tu avois sçu aimer !

Peu de tems après, Zéphis sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations d'amour & de reconnoissance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable, pour qu'il pût s'attacher constamment à elle ; elle étoit vraie, sans fard, sans coquetterie ; Mazulhim étoit sa premiere affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaison où il ne trouvoit ni plaisir ni amusement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui, nées sans sentiment & sans pudeur, ont mille avantures, sans avoir un Amant, & qu'à l'indécence de leur

conduite, on pourroit accuser de chercher plus encore le deshonneur que le plaisir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plût aux femmes de ce genre, & qu'à son tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la Sultane, comment un homme de si peu de mérite avoit-il pu toucher une personne aussi estimable que vous nous avez peint Zéphis ? Si Votre Majesté vouloit bien se ressouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût sçu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens, & sçavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne seroit pas la premiere femme raisonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & Votre Majesté n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous les jours. Sans doute, dit le Sultan,

par exemple, il a raison, l'on ne voit que cela; au reste, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en sçais rien. Ce n'est pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce sont des choses, qu'avec tout l'esprit que vous avez, il me paroît simple que vous ne sçachiez pas.

Qu'une femme raisonnable, continua-t-elle, se rende à un amour également tendre & constant; que sûre des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (si toutefois quelque chose peut jamais l'en assurer) elle se livre enfin à lui, cela ne me surprend pas; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne seroit pas ce qu'il est, si.... Si, si, interrompit le Sultan, allez-vous faire long-tems les beaux esprits? & ne vous souvient-

il plus que j'ai défendu les dissertations ? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une soit une bégueule, & l'autre un fat ? Eh bien ! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez sçavoir pourquoi, que ne demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme ? croyez-vous qu'il se souvienne de cela lui à présent ? Vous êtes cause, au reste, avec tous vos discours, que les contes que l'on me fait, ne finissent point, & cela m'excéde. Voyons, Emir, où en étiez-vous ? que devint cette Zéphis si raisonnable qu'elle en ennuye ? quelle fut la fin de tout cela ?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi ; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus secrettement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle, ne furent pas assez habile-

ment employés pour la tromper long-tems, ou les infidélités qu'il lui faisoit étoient trop fréquentes, & trop marquées, pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoi qu'il en soit, elle se plaignit; mais comme avec toutes les délicatesses de l'amour le plus tendre, elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aisément à bout de la calmer. Il continua ses infidélités, & elle recommença ses reproches. Enfin il s'impatienta, & peu touché de son amour & de ses larmes, il rompit absolument avec elle, & la laissa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la douleur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'est que j'aurois fait de même. Je sçai bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertisse, à

ennuyé tout comme lui. Ce n'eſt pourtant pas que je ſois un Mazulhim, je penſe qu'on ne me le reprochera pas ; mais c'eſt qu'il ne laiſſe pas d'être plaiſant de quitter des femmes, quand ce ne ſeroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en diſent.

CHAPITRE XI.

Qui contient un recette contre les Enchantemens.

TRois jours après que j'eus vu Zéphis pour la premiere fois, Mazulhim arriva ſeul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite femme dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit

pas d'éclat ; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit seulement pas remarquée. Aussi, étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah ! s'écria-t-il en la voyant, c'est vous : mais sçavez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure !

Cette beauté qui, malgré ses airs enfantins, avoit trente ans au moins, s'avança vers Mazulhim avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces ; & sans lui répondre, ni presque le regarder : Vous aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie ; mais, c'est qu'elle est charmante ! meublée d'un goût ! d'une volupté ! cela est divin ! N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est là

plus jolie du Fauxbourg ? Ne diroit-on pas à ce propos, répliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup ? Ce cabinet-ci est charmant ! continua-t-elle, galant au possible ! Je suis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaise. Oh pour moi, repliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois ; ce n'est pas que je ne sçache, aussi bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais... vous ne le pratiquez pas, interrompit-il, oh ! pour cela l'on vous rend justice. C'est que cela est vrai au moins, reprit-elle, exactement, je ne suis point fausse. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me proposâtes de venir ici ..... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractére ne me le permit point ; je suis franche, naturel-

le, vous me plaisez, & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être ? Qui ! moi ! répondit-il en haussant les épaules, voilà une belle idée ! j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant, reprit-elle ; mais dites-moi donc ? y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? J'arrivois, repartit-il, & j'en rougis, j'en suis confondu : mais vous avez pensé être ici la premiére. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en sçavoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empressés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous dise des nouvelles. Zobéïde vient dans la minute de quitter Areb-cham ; ne lui a-t-elle fait que cela, demanda

t-il ? Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore ?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoissoit trop pour la respecter seulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émuë que lui, elle promena ses yeux dans le cabinet avec distraction, puis les ramenant sur sa montre, mais, quelle folie donc, Mazulhim, lui dit-elle, est-ce que nous serons seuls tout le jour ? Voilà une assez bonne question ! répondit-il ; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus ; laissez donc ! ajoûta-t-elle sans aucun désir qu'il finît, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien ; & à propos de quoi

être seuls s'il vous plaît ? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu ! dit-elle, quel conte ! où avez-vous donc pris cela ? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure ; après tout, cela m'est égal, & je sçaurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc ! vous avez des façons singuliéres. Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica ! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond ? C'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure ; tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'é-

toit pas pour le déranger.

Quand j'y penſe, reprit-elle, il faut que je ſois bien folle pour croire que vous me ſerez fidéle, vous qui ne l'avez encore été à perſonne. Ah! ne parlons pas de cela, repliqua t-il en s'occupant toujours, & graces aux bontés de Zulica fort commodément ; vous ſeriez peut-être bien embarraſſée, ſi j'étois plus conſtant que vous me me ſoupçonné de l'être. Vous ne voulez donc pas me laiſſer ! dit-elle, en ne faiſant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la conſtance, continua-t-elle auſſi froidement que s'il n'eût pas continué lui, j'en ai dans le caractére, j'oſe le dire. Ce n'eſt pas aujourd'hui une vertu que la conſtance, tant elle eſt commune, répondit-il, & l'on peut ſans ſe vanter, dire qu'on en eſt capable ; vous avez pourtant, malgré celle dont

vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je ſcais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amans que vous avez eus. Eh bien! dit-elle, en ce cas-là, vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage; finiſſez donc! vous me tourmentez! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, repliqua-t-elle, c'eſt toujours plus que je ne veux. Quoi! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas? allez-vous avoir un caprice? N'avons-nous pas tout réglé? Eh mais.... oui, répondit-elle, mais.... Ah Mazulhim! vous me déplaiſez! C'eſt un Conte, repartit-il froidement, cela ne ſe peut pas.

Alors il la poſa doucement ſur moi. Je vous aſſure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je ſuis outrée contre vous; je vous le dis, c'eſt que je ne vous le pardonnerai jamais.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choses, il avoit la mauvaise habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui déplut en effet à un point qu'on ne sçauroit imaginer. Cependant, malgré sa colére, elle attendit, & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée, [& elles avoient été fréquentes assurément] on ne lui avoit jamais manqué ; c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime, de quels prodiges, si l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable ! Si [comme la chose lui paroissoit assez avérée] elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hazard Mazulhim qui, disoit-on,

n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier ? Elle avoit ouï dire à tout le monde qu'elle étoit charmante ; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne la méritât pas, au moins, par quelque endroit ; donc, ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, & ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'ouï-dire en ouï-dire Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galants sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les Magiciens des Indes eussent travaillé contre lui ; mais, continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont différé

le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui répondit que par des souris malins, mais auſquels, de peur de l'achever, elle n'oſoit donner toute l'expreſſion qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens ? Je vous conſeille de vous raccommoder avec eux ; des gens capables de jouer de pareils tours, ſont de dangereux ennemis ! ils le ſeroient moins, ſi vous vous étiez bien miſe en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute auſſi que malgré leur mauvaiſe volonté, ſi je vous aimois avec moins d'ardeur, j'euſſe éprouvé... Oh ! c'eſt un propos auquel j'ajoûte aſſez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le tems que

que l'on pouvoit rester enchanté, croyoit alors avoir accordé assez de répit. Je sçais bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente ; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'osois espérer... Vous prenez assurément bien votre tems pour railler, interrompit-elle, vous avez raison ! rien n'est si glorieux pour vous, que cette avanture ! Mais, Zulica, reprit-il, ne voudriez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation ? C'est, je vous jure, dit-elle, ce dont je me soucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, si vous vous en souciez si peu, de quoi vous fâchez-vous tant ? Vous me permet-

trez de vous dire, Monſieur, que c'eſt une fort ſote queſtion, que celle que vous me faites.

A ces mots elle ſe leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir ; laiſſez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre ? Aſſurément ! s'écria-t-il, j'en ai vu d'auſſi malheureuſes, mais je n'en ai jamais vu d'auſſi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica ; déſeſpérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans ſa fureur à un grand vaſe de porcelaine qu'elle trouva ſous ſa main, & qu'elle briſa en mille morceaux. Hélas, Madame ! lui dit Mazulhim en ſouriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briſer, ſi toutes les perſonnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées de la même maniere ; au

reste, ajouta-t-il en s'asseyant sur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à-fait, dit Schah-Baham, elle a du sentiment, & n'est pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus sote précieuse que j'aie de ma vie rencontrée! Je sens qu'elle m'intéresse infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi; entendez-vous? tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriserai autant que le respect dû à la vérité pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allée s'asseoir dans un coin, & loin de lui, soutint assez bien pendant quelque tems la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit; & pour la lui rendre, elle

se mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, est d'un tel Opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit-elle, sans le regarder. Vous ne le croyez peut-être pas, repartit-il; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoissent aussi bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois, si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer, c'est une expression charmante, qui ne laisse rien à désirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux secondent si bien qu'il est impossible de vous entendre, sans se sentir remuer, jusques

au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il est heureux que cela me plaise ?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous sçais connoisseur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà précisément, dit-il, la raison qui me feroit désirer de mériter les vôtres. Ah sans doute ! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoissez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas aussi qu'il m'est indifférent que vous pensiez de moi bien ou mal ? joindrez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déja faites ? Ah Zulica ! est-il possible que ce qui devoit augmenter votre tendresse, ne serve qu'à vous irriter contre moi !

Est-il possible aussi, reprit-elle

avec emportement, que vous me croyiez assez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus sanglant que jamais vous puissiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il ; aimable Zulica ! vous connoissez peu l'amour, si vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous est arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendresse, vous ont aimée bien peu, si vous ne les avez pas trouvé tous, aussi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monsieur, dit-elle en se levant, finissez, ou je vous quitte ; je ne puis plus soutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous blessent, répondit-il, & je suis surpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là sur vous ; mais, ce dont je ne reviens pas, c'est que vous vous obstiniez à me trouver si coupable. Je

trouverois tout simple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une avanture pareille : mais vous ! que vous soyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu ! en vérité cela n'est pas pardonnable. En effet ! dit-elle, il faut être sote au dernier point, pour ne la pas trouver flâtteuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singuliére que j'ai faite sur vous ! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur, s'écria-t-elle, je vous défens de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oui, répliqua-t-elle, cela vous sera sûrement plus commode ; mais faisons mieux, n'en parlez plus ; aussi bien ne suis-je pas assez imbécille, pour

que vous puissiez me persuader jamais, que plus un Amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous ? Oüi, repartit-elle, précisément ; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose, que je le suis de celle-là. Eh bien Madame ! vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & si je ne vous aimois au point que je ne connois sous le Ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerois que cette façon de penser m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'enne-

l'ennemi ; mais c'est qu'il est décidé de tout tems, que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers, & incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les momens où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir suffit pour troubler un Amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instants heureux qu'il a si vivement désirés : combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précédent, & si ce désordre que vous me reprochez, est aussi désobligeant pour une femme qui sçait penser, que ce sang froid dont, faute d'y réflechir sans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jetter à ses genoux, seroit-ce la premiere fois que vous.. Ah ! cessez cette mauvaise plaisanterie, in-

terrompit-elle, laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudrez-vous donc jamais sentir qu'il semble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser ?

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déja disposé Zulica à la clémence, soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise rendît ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire sur moi, en faisant cette légere résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu-à-peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'étoit fâchée.

Déja, troublée par les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à desirer vivement qu'il se laissât moins frapper les sens, que la

premiere fois ; déja même elle espéroit, lorsque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien ! dit le Sultan, qu'il finisse donc aussi lui ; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déja pris le parti de Zulica, mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, si la patience d'un Derviche y tiendroit ? C'est parbleu bien la peine de la faire attendre ! Amanzéi, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins ? à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là ; &, je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon. Mais, point du tout, Sire, répondit Amanzéi, si je faisois un con-

te à Votre Majesté, il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, sans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différents de ceux qu'il avoit. Ah le sot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je suis piqué contre lui ! Mais, dit la Sultane, je ne sçais pas pourquoi vous lui en voulez tant; il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il ? ma foi, je n'en sçais rien, c'étoit un méchant homme ! D'ailleurs dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des... Je vous prie, Madame, interrompit-il, d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je sçais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaise; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraye point, ré-

pondit la Sultane, & de plus, je ne ſerois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reſte de ſon hiſtoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faiſoit à ſes charmes : en vérité, Monſieur, lui dit-elle en le repouſſant avec violence, ſi c'eſt une préférence que vous me donnez, j'oſe dire qu'elle eſt mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, ſi je pouvois imaginer que vous cruſſiez un ſeul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai ſans peine, que rien ne me juſtifie. C'eſt que quand on ſe connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laiſſer les

gens en repos. Ce sera sans doute le parti que je prendrai, si ceci a des suites, repliqua-t-il ; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible, elle tâchoit de se remettre comme elle étoit, lorsqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derriere elle, en troublant son ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine, qu'à coup sûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dût lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédictions ; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter, Eh bien ! Monsieur, lui dit-elle, ceci sera-t-il éternel, & ne voulez-vous pas

que je puisse sortir ? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là dessus ; est-ce que vous ne soupez pas ici ? Non pas que je sçache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie, dit-il en la rejettant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues. Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, si vous voulez, je vous le dis sans colere ; mais le personnage que vous me faites jouer, est insoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre ; mais vous êtes si peu complaisante ! En vérité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter

la ſeule excuſe qui puiſſe vous reſter. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ſes raiſons, pour avoir le plaiſir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit ſa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuſe) elle ſe ſentoit d'indignation. Bleſſée qu'il eût eté ſi peu ſenſible à ſes charmes, elle ſembloit l'être encore plus qu'il eût répondu ſi mal à ſes dernieres bontés ; ſa vanité ſeule lui faiſoit ſoutenir ce qui la bleſſoit ſi ſenſiblement. A peine elle s'étoit flatée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un eſpoir qui ne ſembloit ſe préſenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi ? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à ſa deſtinée ? un moment de plus peut vaincre ſon ingratitu-

de. S'il eut été plus doux pour elle de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raisonnement n'étoit peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire; mais, pour la situation où elle se trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raisonner.

Mazulhim qui sentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenue, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flateurs sur son caractere compatissant. Assurément, s'écria-t-elle à son tour dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus, lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation si bien pla-

cée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui sçavoit combien quelquefois il est dangereux de rire, se fâcha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste, qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient jusques-là si cruellement persécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaisans de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remportoit sur eux, ne fût complette, elle ne laissa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle sembloit avoir : elle le connoissoit bien peu, de croire qu'il en eût besoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avanta-

geux, se sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusqu'à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui étoit à portée de juger des choses plus sainement que lui, pût lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer sans se perdre, soit (ce qui est plus vraisemblable) qu'il crût n'avoir besoin de rien dire de plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui (& encore par le plus grand hazard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas; & Mazulhim s'opiniâtrant toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses char-

mes ; & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'un air dédaigneux ! Tout d'un coup sa phisionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela, s'écria le Sultan ! eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilleuses ? cela est bon à sçavoir, Quoi ! lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire ? Oh ! je m'entends bien, répondit le Sultan ; c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches, je sçais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la mé-

ritoit certainement moins que personne ; mais poursuivez, Emir : il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter ; & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere partie.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

TABLE.

LE
SOPHA,
CONTE MORAL.
NOUVELLE EDITION.
SECONDE PARTIE.



A PEKIN,
Chez l'Imprimeur de l'Empereur,
1749.





LE SOPHA, CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE DOUZIÉME.

Le même à-peu-près que le précédent.

SI le désagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la présence d'esprit qui lui étoit nécessaire dans un

accident aussi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, se plaignit de toute autre chose que de ce qui la pénétroit de fureur, & pour tâcher de sauver sa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'assurément il ne méritoit point.

Je ne sçai si ce fut pour mortifier Zulica, ou si contre son ordinaire, il vouloit se rendre justice; mais quelque chose qu'il fît, il ne voulut jamais croire qu'il fût ce qu'elle disoit. Il y avoit, disoit-il opiniâtrement, des jours malheureux, des jours que si, on les prévoyoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à se louer qu'à se plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendresse dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de

croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus ; mais vous m'avez raſſurée.

Ah ! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres ! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne m'aveuglent pas, & plus je vous trouve généreuſe, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie repartit-elle, n'allez pas au moins vous frapper d'une idée auſſi fauſſe, rien ne ſeroit plus injuſte.

En finiſſant ces mots, ils ſe mirent à ſe promener dans la chambre tous deux fort embarraſſés l'un de l'autre, ſans amour, ſans déſirs, & réduits par leur mutuelle impru-

dence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maison, à passer ensemble le reste d'un jour qu'ils ne paroissoient pas disposés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputations. Ce qui intérieurement la désespéroit, (car je lisois aisément dans son Ame,) c'étoit l'impossibilité de se venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, se disoit-elle ? ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui, permettra-t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de désabuser tout le monde !

Ces idées l'occupoient assez tristement. Pour Mazulhim, il sembloit qu'il fût sur cela hors de tout intérêt. Ils se promenérent quelque

tems ſans ſe rien dire ; de tems en tems cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous rêvez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez-vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très-probable, repliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien

de l'esprit quand vous avez dit de pareilles choses ? Sçavez-vous bien que ce n'est-là qu'un vrai discours de Petit-Maître ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, si vous sçaviez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi ! s'écria-t-il, vous y avez rêvé ! Cela m'outrage ; je me flattois du contraire, & je vous sçais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, sans que vous y perdissiez rien dans mon esprit. Hé ! Dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions ? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement ? qu'est-ce que c'est que Zâdis ? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois juré que vous le connoissiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois,

tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſçavoit ici, continua-t-il, & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules, Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie d'un bien mauvais genre! Au fond, continua t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux; un homme comme Zâdis eſt peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été ſurpris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous euſſiez pu prendre un Amant auſſi froid, auſſi taciturne! Vous vous y trompez, Mazulhim, répondit-elle, il n'eſt que tendre. Je vous l'ai

ſacrifié, il ſeroit inutile de vous dire le contraire ; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous ětiez légere, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconſtant, mais moins nous avons juſques ici été capables d'un attachement ſérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduiſit de mon côté, mais d'un air qui faiſoit aiſément connoître que la bienſéance ſeule y guidoit ſes pas. Il eſt vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, & ſans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois perſonne qui pût mieux que vous, faire le bonheur d'un Amant. J'avoue, repondit-elle, que naturellement je ſuis réſervée ; ce n'eſt pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, ſans doute,

repliqua-t-il, mais née ſans déſirs, vous n'accordez pas aſſez à ceux que vous faites naître, je ſens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez ſans ceſſe de vous livrer trop, & entre nous, je vous ſoupçonne d'être aſſez peu ſenſible.

Mazulhim en parlant ainſi à Zulica, lui ſerroit les mains d'un air paſſionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déja nui, pourſuivit-il, je ne ſçaurois me refuſer au plaiſir de les admirer encore; duſſé-je même en périr, tant de beautés ne me feront pas cachées plus longtems. Dieux! s'écria-t-il avec tranſport, ah! s'il ſe peut, rendez-moi digne de mon bonheur.

Quelque choſe que Zulica eût dit de ſon peu de ſenſibilité, l'admiration où Mazulhim paroiſſoit plongé, la vivacité de ſes tranſports, les ſoins qu'il prenoit pour

les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement ? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnoissance, mais Zulica se souvenoit encore du peu de fond qu'il y avoit à faire sur lui ; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah ! Mazulhim, lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute sa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop ? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de sa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur conversation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudissoit de l'ouvrage de ses charmes, & Ma-

zulhim plus content de lui-même, s'abandonnoit aussi à son enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuses dispositions, on vint servir; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim qui étoient peut-être les deux plus méchantes personnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelque jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! sans doute, répondit-elle, est-ce que vous ignorez qu'il est infiniment bien avec Aïscha? mais ce seroit à ce qu'il me semble, répondit-il, une raison de plus pour être modeste. Oui, pour un autre, repartit-elle; mais est-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux, lui? Je vous avoue,

rai que non, repartit-il; quelque ridicule que ſoit Altun-Can je ne puis m'empêcher de le plaindre: un homme qui appartient à Aïſcha, eſt ſans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, ditelle, c'eſt qu'elle en fait myſtére. Ah! pour le coup, répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers; jamais Aïſcha n'a caché ſes Amants, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle eſt, elle y ſera moins diſpoſée que jamais. Rien n'eſt pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, ſi cela eſt, c'eſt qu'Altun-Can lui a demandé le ſecret.

Et la petite Meſem, demanda-t-il, il me ſemble que vous ne la voyez plus? C'eſt qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle en prenant un air prude, & qu'elle a une con-

duite misérable. Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement, rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contaire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque tems un fond de jaune, un air d'abbatement qui lui sied tout-à-fait bien: si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à Votre Majesté tous les propos qui se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le Sultan, & je vous permets de les abréger; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à Votre Majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en

auroit beaucoup qui ne feroient pas affez intéreffans pour....Oui, juftement, interrompit le Sultan, cela ne m'intérefferoit pas ; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une hiftoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'eft-il pas intéreffant ? Par bien des raifons, dit la Sultane ; ce qui fert à amener un fait, ne fçauroit, par exemple, être auffi intéreffant que le fait même : d'ailleurs fi les chofes étoient toujours au même dégré d'intérêt, elles lafferoient par la continuité ; l'efprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit foutenir d'être toujours ému, & il faut néceffairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le Sultan, c'eft comme pour fe divertir mieux, il eft à propos de s'ennuyer quelquefois ; quand on a un certain jugement,

ment, qu'on penſe d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Mazulhim, moins touché encore l'après ſouper, des charmes de Zulica, qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amuſemens qu'il lui propoſa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica ſe prépara à ſortir d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaiſe humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il oſa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils ſe reviſſent, & ajouter avec empreſſement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il ſembloit déſirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais ſi froidement

que je n'imaginai pas qu'elle voulût lui tenir parole.

En cet inſtant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuyerois dans ſa petite maiſon ; qu'il ſuffiroit que j'y revinſſe quand il y reviendroit lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuſer & pour m'inſtruire, que de ſuivre Zulica chez elle ; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec elle dans ſon Palanquin. Auſſi-tôt que je fus dans ſon Palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de ſe mettre à ſa toilette, lorſqu'on lui annonça Zâdis ; elle le fit prier d'attendre, ſoit qu'elle ne voulût paroître à ſes yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorſqu'elle s'étoit préparée, ou

qu'elle imaginât qu'il seroit indécent qu'il la vît dans le désordre où elle étoit alors. Vû la fausseté de Zulica, cette derniere raison n'étoit peut-être pas aussi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin ; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de sentimens, cette scrupuleuse délicatesse qui sont aujourd'hui si ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuses encore que respectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré sa passion ; de son côté, elle le reçut avec une politesse étudiée & cérémonieuse, & un air aussi prude qu'il le falloit

pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent préſentes, ils ſe parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choſes auſſi frivoles. Zâdis qui croyoit être le ſeul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands ſuffiſent à ce qu'elle méritoit, ne ſe permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouvoit un homme aſſez imbécille pour l'eſtimer, imitoit ſa réſerve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occaſion qu'elles ſe trouvent.

Avec quelque ſoin que Zâdis ſe contraignît, Zulica crut remarquer dans ſes yeux une triſteſſe différente de celle qu'il y portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les queſtions qu'elle

lui faisoit d'un ton fort doux, il ne répondoit que par des profondes révérences, & par des soupirs plus profonds encore.

Lorsqu'elle fut coëffée les femmes sortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire ce que vous avez ? Pensez-vous que m'intéressant à ce qui vous regarde, comme vous sçavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre silence ? En un mot, je le veux, répondez-moi ; je ne vous pardonnerai pas si vous vous obstinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin ; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica insista, & d'une façon si pressante qu'il crut que sans l'offenser, il ne pouvoit se taire plus longtems. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougissant de l'absurdité

qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je ſuis jaloux ?

Vous ! Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement ; c'eſt moi que vous aimez ! Je vous aime ! & vous êtes jaloux ! Y penſez-vous bien ? Ah ! Madame, repliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colére. Je ſens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon eſprit ſe refuſe aux mouvemens de mon cœur, & les déſavoue ; cependant ils m'entraînent, & tout le reſpect que j'ai pour vous, toute l'eſtime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne ſois cruellement tourmenté. La honte enfin que je me fais de mes ſoupçons ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majeſtueux, & ſouvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répé-

ter, & je vais vous donner de mes ſentimens une preuve qui pour vous doit être ſans replique, c'eſt de vous pardonner vos ſoupçons. Peut-être pourrai-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour me vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laiſſer aucun lieu de douter de moi, & qu'une perſonne de mon caractere doit inſpirer de la confiance. Je devrois même mépriſer vos craintes, ou m'en offenſer, mais il eſt plus doux pour mon cœur de vous raſſurer; & mon amour veut bien deſcendre juſques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en ſe proſternant à ſes genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, ſi je pouvois penſer que des ſoupçons auſquels même je ne me ſuis pas arrêté long-tems, fuſſent pour vous une raiſon de douter de mon reſpect. Non Zâdis,

répondit-elle en souriant, je n'en doute pas ; mais sçachons un peu ce qui vous a donné de l'inquiétude ? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il ? Je veux sçavoir, repliqua-t-elle. Hé bien ! dit-il, les soins que Mazulhim a paru vous rendre..... Quoi ! interrompit-elle, c'est de lui que vous étiez jaloux ? Ah Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous assez méprisée pour croire qu'il pût jamais me plaire ? Ah Zâdis, dois-je, & puis-je jamais vous le pardonner ?



CHAPITRE XIII.

Fin d'une avanture, & commencement d'une autre.

EN achevant ces paroles, ses yeux se mouillerent de quelques larmes, & Zâdis qui les croyoit sinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les siennes. Oui, j'ai tort, lui disoit-il tendrement, & quelque violente que soit ma passion pour vous, je sens qu'elle ne peut pas même me servir d'excuse. Ah! cruel, répondit-elle en sanglottant, soyez jaloux, si vous le voulez; abandonnez-vous à toute votre frénésie, j'y consens; mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, repliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous pussiez prendre du goût pour lui; mais je n'ai pu sans frémir le voir venir ici. Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agrémens surpasseroit, s'il étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulût prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé; qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimére; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de deshonorer les fem-

mes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus long-tems. Au reste, je suis bien aise, quoique je trouve vos soupçons aussi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le sujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le tems qui me sera nécessaire pour rompre avec lui sans éclat.

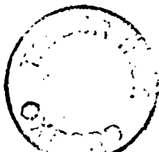
Zâdis en lui baisant la main avec transport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faisoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de sacrifice. Mais, Madame, lui dit-il, est-il possible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroissiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en souriant; oh! non, je vous assure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me

connoiſſez, & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'eſt pas aſſez pour s'adreſſer à des femmes d'un certain genre. Au ſurplus, pourtant, je ne ſerois pas ſurpriſe, que, ſans m'avoir jamais déſirée, & ſans m'avoir de ſa vie parlé de rien, il dît publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il eſt avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme vous qui pût le croire; n'eſt-il pas vrai! Non, reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelquefois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi, je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une choſe délicieuſe que d'entendre mal parler de votre Maîtreſſe, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, ſur les propos du premier fat qui, connoiſſant votre ca-

raćtére, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & ſongez que la jalouſie que vous voulez bien me pardonner... ne ſera peut-être pas, interrompit-elle, la derniére d'aujourd'hui; je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il, & puiſque vous m'avez pardonnée, & que juſques à mes injuſtices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarraſſé. Que vous êtes incommode avec vos déſirs, lui dit-elle! Ne me les ſacrifierez-vous donc jamais? Si vous ſçaviez combien je vous aimerois, ſi vous étiez plus raiſonnable..... Cela eſt vrai, ajouta-t-elle



en le voyant ſourire, je vous en aimerois mille fois plus; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choſes qui me plaiſent.

Tout en diſant ces auguſtes paroles, elle ſe laiſſoit conduire languiſſamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut ſur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'eſpere pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodemens, je commence à le croire.

Malgré ſa répugnance, Zulica céda enfin aux empreſſemens de Zâdis, mais ce fut avec une décence! une majeſté! un pudeur! dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en ſeroit plaint ſans doute; pour lui attaché

aux plus minutieuſes bienſéances, la vertu déplacée de Zulica le tranſporta de plaiſir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur & de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'autant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne ſçai pourtant pas comment les choſes à la fin ſe tournérent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui propoſa de paſſer la journée avec elle. Pour que perſonne ne ſçût qu'ils étoient enſemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les diſcours que pour toute autre raiſon, elle ordonna qu'on dît qu'elle n'étoit pas chez elle; Zâdis que ſa jalouſie n'avoit, comme c'eſt l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré ſa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il ſortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, perſuadé au-

tant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raisonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulût continuer un commerce peu agréable pour une femme de son caractère, & où ni l'amour ni les plaisirs ne l'intéressoient ; cependant la curiosité l'emporta sur toutes les raisons qu'elle pouvoit avoir. Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain ; & le soir marqué pour le rendez-vous, fut à peine arrivé, qu'elle monta dans son Palanquin, & prit, avec mon Ame qui la suivit, le chemin de la petite maison, où nous ne trouvâmes qu'un Esclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Comment donc ? dit-elle à l'Es-

clave, d'un ton brusque, il n'est pas encore ici? Je le trouve charmant de se faire attendre! Il est admirable que je sois ici la premiére. L'Esclave l'assura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'est que ce sont des airs tout particuliers que ceux qu'il se donne! l'Esclave sortit, & Zulica vint d'un air colére se mettre sur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuse, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accusant tout haut d'être d'une facilité sans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin elle entendit un char arrêter; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colére pouvoit lui fournir, elle se leva vivement, & ouvrant la porte: en vérité, Monsieur, dit-elle, vous avez des façons aussi singulieres, aussi rares! Ah Ciel! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus presque aussi étonné qu'elle

le à la vue d'un homme que je ne connoissois pas. Quoi! demanda le Sultan, ce n'étoit pas Mazulhim! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le Sultan! cela est bien particulier! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui? Sire, répondit Amanzéi, Votre Majesté va l'apprendre. Sçavez-vous bien, reprit le Sultan, que rien n'est si comique que cela? Cet homme-là se trompoit apparemment. Ah! sans doute, il se trompoit, on le voit bien. Mais, dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y pense, qu'est-ce que c'est qu'une petite Maison? Depuis que vous en parlez, j'ai fait semblant de sçavoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, répartit Amanzéi, c'est une Maison écartée, où sans suite & sans témoins, on va.... Ah! Oui, interrompit le Sultan, je devine, cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

La colere & la surprise qui saisirent Zulica à l'aspect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler : Je sçai, Madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient désirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes à qui (si j'avois eu le bonheur d'être à sa place) j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable ; non, Madame, il sçait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de sa reconnoissance : des ordres cruels, ausquels même il a pensé désobéir, quelque sacrés qu'ils

lui doivent être, l'ont arraché à d'auſſi doux plaiſirs. Il a cru devoir compter ſur ma diſcrétion plus que ſur celle d'un Eſclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hazard un ſecret où une perſonne telle que vous, ſe trouve auſſi particuliérement intéreſſée.

Zulica étoit ſi étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-tems, ſans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit, lui faiſoit même ſouhaiter qu'il eût encore plus de choſes à lui dire. Conſternée, & preſque ſans mouvement, elle baiſſoit les yeux, n'oſoit le regarder, rougiſſoit de honte & de colére, enfin elle ſe mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduiſit ſur moi, où ſans prononcer une ſeule parole, elle ſe laiſſa tomber.

Je le vois, Madame, continua-

t-il, vous vous obſtinez à croire Mazulhim coupable ; & tout ce que je puis vous dire pour le juſtifier, ſemble augmenter la colére où vous êtes contre lui. Qu'il eſt heureux! Tout mon ami qu'il eſt, que j'envie les précieuſes larmes qu'il vous fait verſer ! Que tant d'amour ! ...... Qui vous dit que je l'aime, Monſieur, interrompit fiérement Zulica qui avoit eu le tems de ſe remettre ? Ne puis-je pas être venue ici pour des choſes où l'amour n'a point de part ? Ne peut-on voir Mazulhim, ſans concevoir pour lui les ſentimens que vous ſemblez m'attribuer ? Sur quoi enfin oſez-vous juger qu'il offenſe mon cœur ?

J'oſe croire, répondit l'Indien, en ſouriant, que ſi mes conjectures ne ſont pas vraies, au moins elles ſont vraiſemblables. Les pleurs que vous verſez, votre colére, l'heure à laquelle je vous trouve dans un

lieu qui jamais n'a été consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez ; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi ! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois ! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement ? Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien ! Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ai dit, je venois ici le lui prouver, l'ingrat avoit enfin sçu m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer ; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse, que l'aveu que

je lui en ai fait. Un jour plus tard !.. Ciel ! Que ſerois-je devenue ?

Eh Madame ! dit froidement l'Indien, penſez-vous que Mazulhim ait eu aſſez mauvaiſe opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du ſecret ? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-t-elle aigrement ? A-t-il joint la calomnie à l'outrage, & ſeroit-il aſſez indigne ?..... Mazulhim peut être indiſcret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe ! s'écria-t-elle, c'eſt la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puiſque vous le voulez, repliqua-t-il ; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous ? Si vous vouliez me rendre juſtice, j'oſe me flatter que vous craindriez moins que je fuſſe le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous pleurez ! Ah !

c'eſt trop honorer l'ingrat ! Belle comme vous êtes, vous ſiéd-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger ? Oui, Madame, oui Mazulhim m'a tout dit ; je n'ignore pas que vous avez comblé ſes vœux, je ſçais même des détails de ſon bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offenſez point, pourſuivit-il, ſa félicité étoit trop grande, pour qu'il pût la contenir ; moins content, moins tranſporté, ſans doute, il auroit été plus diſcret. Ce n'eſt pas ſa vanité, c'eſt ſa joie qui n'a pu ſe taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec tranſport ! Ah le traître ! Quoi ! Mazulhim me ſacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? Il a bien fait, pourſuivit-elle d'un ton plus moderé, je ne connoiſſois pas encore les hommes ; & graces à ſes ſoins, j'en ſerai quitte pour une foibleſſe. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit

feignoit de la croire, ce n'eſt pas vous venger, c'eſt vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes ſont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter, non ils reſſemblent tous à Mazulhim.

Ah! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'oſe vous jurer que ſi vous m'aviez mis à ſa place, vous ne l'auriez jamais vû à la mienne. Mais reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu, ne ſont qu'un vain prétexte, & ſans doute il m'abandonne. Ah! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien! Oui, Madame, répondit l'Indien, il ſeroit inutile de vous le cacher, Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureuſement! Ah! ce coup me tue, l'ingrat! étoit-ce là le prix qu'il réſervoit à ma tendreſſe?

En finiſſant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, &

joua tour-à-tour les larmes, la fureur & l'abbattement. L'Indien qui la connoissoit, ne s'opposoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je sens que je me meurs, Monsieur, lui dit-elle, après avoir long-tems pleuré, ce n'est point à un cœur aussi sensible, aussi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'aussi rudes coups; mais qu'auroit-il donc fait si je l'avois trompé? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvoit-il pas me l'écrire? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus méprisable? Pourquoi encore, faut-il que ce soit vous qu'il choisisse pour me le faire dire?

Je ne vois que trop, repliqua l'In-

dien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, & je puis vous jurer que connoiſſant, comme je fais, votre injuſte averſion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici, ſi Mazulhim m'avoit nommé la dame à laquelle il me prioit de porter ſes excuſes. Je doute même (étant pour vous dans des diſpoſitions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous voir pour moi) que je l'euſſe cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penſer qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire ſon bonheur d'être aimé d'elle.

C'eſt donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus ſenſible que vous puſſiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des ſecrets que ſûrement vous aimeriez mieux voir entre les mains de tout autre qu'en-

tre les miennes. Je ne ſçais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarraſſé, les ſecrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui poſſeſſeur, ne ſe confient ordinairement à perſonne; mais je n'ai point de raiſons particuliéres.....

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïſſez; je n'ignore pas qu'en toute occaſion, mon eſprit, ma figure, & mes mœurs, ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus ſévére critique. J'avouerai même que ſi j'ai quelques vertus, je les dois au déſir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers, dont depuis que nous ſommes dans le monde, vous n'avez pas ceſſé de m'accabler.

Moi! Monſieur, dit-elle en rougiſſant, je n'ai jamais rien dit de

vous, dont vous puissiez être fâché ; d'ailleurs à peine nous connoissons-nous, vous ne m'avez jamais donné sujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas assez ridicule.... Brisons-là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit ; mais puisque nous sommes sur ce chapitre, permettez-moi seulement de vous dire que par les sentimens que j'ai toujours eu pour vous (sentimens tels ; que votre injustice n'a pas pu un moment les altérer (j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inspiré; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi m'ont fait gémir, mais ne m'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puisse un jour prendre pour moi

les sentimens que je pourrois désirer ; mais j'espere que ma discrétion sur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention, & que si elle est au point que vous ne puissiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous ne me refuserez pas votre estime.

Zulica gagnée par un discours si respectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la source, elle s'étoit ouvertement déclarée son ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit si bien réparer, qu'il n'en seroit plus question entr'eux, & qu'elle l'assuroit de son estime, de son amitié & de sa reconnoissance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le secret le plus inviolable, elle se leva dans l'intention de sortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant ? Vous

n'avez ici perſonne à vous ; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir, eſt encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis reſter dans un lieu où tout me reproche ma foibleſſe. Oubliez Mazulhim, reprit-il ; cette Maiſon aujourd'hui n'eſt point à lui, il me l'a cédée ; permettez à l'homme du monde qui s'intéreſſe le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez ſortir à l'heure qu'il eſt, ſans riſquer d'être rencontrée. Que votre colére ne vous faſſe pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, ſongez que peut-être demain, vous feriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des ſentimens que l'on doit reſpecter, l'on vous croiroit perſonne à qui ces ſortes d'avantures ſont ordinaires.

Zulica résista long-tems aux raisons que Nassès (c'étoit le nom de l'Indien) lui apportoit pour la faire rester. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, souffrez que j'y passe la soirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je suis moi-même, tout doit vous répondre de mon respect. Je n'appuie pas sur mes sentimens; si j'ose encore vous en parler, c'est uniquement pour vous faire sentir à quel point je m'intéresse à vous, & pour tâcher de vous ôter les impressions sinistres que l'indiscrétion de Mazulhim me semble vous avoir laissées.

Après quelque résistance, Zulica persuadée par ce que lui disoit Nassès, consentit enfin à rester. Pensant, comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible.....Bon! interrompit le Sultan, il ne sçait ce qu'il dit: car autant que je puis m'en souvenir

souvenir, c'eſt toujours cette Dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle ? Sans doute, dit la Sultane, c'eſt la même. Un moment de grace, reprit le Sultan, orientons-nous. Si c'eſt la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit ? Vous voyez bien qu'il ſe trompe. Cette Dame-là eſt accoutumée à avoir des Amans, par conſéquent il eſt ridicule qu'il lui diſe qu'elle doit être bien étonnée ? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la Sultane ? Ah ! c'eſt une autre affaire, repliqua le Sultan; mais pourquoi ne m'en avertit-on pas ? où veut-on que j'aille deviner cela ? Ah ! il ſe moque d'elle, je le vois bien; mais à propos de quoi s'en moque-t-il ? Voilà ce que je voudrois ſçavoir. Et c'eſt ſans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, ſi vous voulez le laiſſer continuer. Soit, dit le Sultan; ce que

j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'eſt pas que cela ne me ſoit égal ; on parle pour parler, cela amuſe, & pour moi, je ne hais pas la converſation.

CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que de discours.

A MANZÉI, le lendemain, continua ainſi.

Penſant, comme vous faites, Madame, diſoit Naſsès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver ſi ſenſible ? Cela n'eſt pas douteux, répondit-elle ; & c'eſt, je vous aſſure, une avanture bien ſinguliere, dans ma vie, que celle qui m'arrive ! Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'eſt pas ce qui m'étonne ; il y a bien peu de femmes qui ſe

soient ſauvées de l'amour ; mais que ce ſoit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui ſembloit ſi peu fait pour connoître l'amour ! c'eſt, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle ; & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me ſéduire. Ah ! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle deſtinée que la nôtre ! Vous aimez qui ne vous aime plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuſte averſion que je ſçavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché ? Peut-être, hélas ! mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect vous auroient déſarmée. Et peut-être auſſi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, ré-

pondit-il, en lui prenant la main; non, Zulica se feroit vue adorée aussi religieusement qu'elle mérite de l'être. Mais repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes discours que vous; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choses que lui?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ses sentimens, répondit-il; Mazulhim inconstant, dissipé, n'a jamais sçu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiscret, & plus trompeur qu'il ne nous est même permis de l'être. Il est vrai cependant que quelque infidéle qu'il fût, vous pouviez, sans être accusée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaisir si doux & si rare de regner dans un cœur qu'avant lui personne ne s'étoit soumis, tout devoit vous faire espé-

ter de ſa part une tendreſſe éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit pour Zulica, qu'une idée ſi ſimple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il eſt certain, du moins, répondit-elle modeſtement, que par ma façon de penſer, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! Vous! s'écria-t-il, ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit? Ainſi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigeriez que ce qu'on doit à la femme même qu'on eſtime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé?

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Naſsès.....Vous le pouvez, interrompit-elle, vous ne devez pas douter que ce qui ſe paſſe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus

tendre ; mais eſt-ce à moi, eſt-ce à ce Naſsès ſi long-tems haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre ? Oui, Naſsès, répondit-elle, c'eſt Zulica qui reconnoît ſon injuſtice, qui en eſt déſeſpérée, & qui vous jure de la réparer par des ſentimens & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment, il étoit d'une figure fort agréable ; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi ! s'écria-t-il encore, c'eſt vous qui me promettez de m'aimer ! Oui, repliqua-t-elle, mon cœur vous ſera ouvert, vous y lirez comme moi-même ; mes moindres ſentimens, mes idées, tout vous ſera connu.

Ah ! Zulica, dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, & en lui baiſant la main avec ardeur, que ma tendreſſe ſçaura bien vous payer de ce que

vous ferez pour moi ! Avec quel plaisir ne vous soumettrai-je pas toutes mes pensées ! Maîtresse souveraine de ma vie, vos ordres seuls régleront ma conduite ! Laissons cela, dit-elle en souriant, & levez-vous, je n'aime pas à vous voir à mes genoux ; revenons à ce que vous vouliez me dire.

Il se leva, s'assit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il poursuivit ainsi. Je vais vous interroger, puisque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies, Mazulhim a-t-il pu vous plaire ? par quel enchantement la femme la plus respectable par ses sentimens & par sa conduite, Zulica enfin, l'a-t-elle trouvé aimable ? Comment un homme aussi vain, aussi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme aussi sage, aussi modeste que vous ? Car, qu'il plaise à des femmes de son caractere, à ces femmes frivoles,

étourdies, dissipées, à qui aucun objet n'inspire de l'amour, & qui cependant sont vaincues par tous ceux qui se présentent à leurs yeux; qu'il leur plaise, dis-je, cela ne m'étonne pas, mais vous!

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me crusse incapable de foiblesse. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuse dans les égaremens les plus funestes; mais rassurée par mes sentimens, par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, sans avoir manqué aux moindres des dèvoirs qui nous sont prescrits, j'osois me flatter que ce calme seroit éternel.

Sans doute, dit Nassès d'un air fort sérieux, rien ne perd les femmes comme cette sécurité dont vous parlez. Cela est vrai, au moins, répondit-elle; une femme n'est jamais plus exposée à succomber, que lorsqu'elle se croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorsque Mazulhim s'est offert à mes yeux; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me séduire. Ce que je sçais, c'est qu'après lui avoir résisté long-tems, mon cœur s'est ému, ma tête s'est troublée. J'ai senti des mouvemens qui prenoient sur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui sçavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité, pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conséquence; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je

croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté, que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions espérer. J'y suis venue, sa présence m'a plus émue que je n'avois pensé; seule avec lui, je me suis trouvée moins forte contre ses désirs; sans sçavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuser rien; l'amour enfin m'a séduite jusqu'au bout.

En finissant ces paroles, elle avoit les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Nassès qui paroissoit prendre à sa douleur la part la plus sincere, en feignant de la consoler, lui disoit les choses du monde les plus propres à la désespérer. Sur-tout il appuyoit malignement sur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée: Ce n'est pas assurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un

homme heureux, du moins, on en doit juger ainſi. Il eſt pourtant vrai, que cette inconſtance ſi prompte de Mazulhim, feroit, ſi c'étoit toute autre que vous, penſer les choſes les plus déſavantageuſes.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit aſſez à Naſsès qu'elle croyoit avoir raiſon de ne ſe rien reprocher là-deſſus.

On n'ignore pas, reprit Naſsès, que les hommes ſont aſſez malheureux, pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable, ſans que leurs déſirs ſe ralentiſſent ; mais au moins on aime trois mois, ſix ſemaines, quinze jours même, plus ou moins : on n'a jamais imaginé de quitter une femme auſſi bruſquement que Mazulhim vous a quittée, vous ; c'eſt d'un ridicule, d'une horreur même qu'on ne peut imaginer ! Ah ! Zulica, ajouta-t-il, j'oſe encore le ré-

péter, vous m'auriez trouvé plus constant. Zulica lui répondit qu'elle en étoit bien persuadée ; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit desormais une chose indifférente que les hommes fussent constans ou non ; qu'elle désiroit même, par la sincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il disoit sentir ne fût pas véritable, & qu'elle seroit extrêmement fâchée qu'il conservât des sentimens qu'il ne pourroit jamais voir récompensés.

Oui, lui répondit Nassès d'un air triste, je sens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractere cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle fasse mon malheur. Si vous étiez moins estimable, j'en serois beaucoup moins à plaindre ; car enfin il me seroit permis d'i-

maginer que puiſque vous avez aimé Mazulhim, il ne ſeroit pas impoſſible que vous m'aimaſſiez auſſi. C'eſt une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, ſans les offenſer; mais malheureuſement, vous ne reſſemblez à perſonne, & c'eſt ſans tirer à conſéquence pour l'avenir, que vous avez eu une foibleſſe.

Zulica qui, ſans doute, rioit en elle-même, de la fauſſe idée que Naſsès ſembloit avoir d'elle, l'aſſura qu'il lui rendoit juſtice, & s'étendit beaucoup ſur l'heureuſe façon de penſer qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de diſpoſition qu'elle avoit à ſe laiſſer toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaiſirs d'une extrême vivacité, l'avoit laiſſée, même malgré l'amour violent que lui avoit ſçu inſpirer Mazulhim.

Tant-pis pour vous, Madame, lui dit Nasſès ; plus vous êtes eſtimable, plus vous êtes à plaindre. Votre inſenſibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim ſera préſent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne ſortira pas un moment de votre mémoire ; c'eſt un ſupplice qui vous accablera dans la ſolitude, & dont la diſſipation & les plaiſirs du monde ne vous diſtrairont jamais aſſez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon eſprit une idée auſſi cruelle ? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le ſouvenir de Mazulhim, mais ſans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y ſeroient attachés, puis-je croire que mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour aſſurer ma guériſon ? Non, Nasſès, croyez-moi, une femme

qui pense d'une certaine façon, ne sçauroit aimer deux fois. Idée fausse ! s'écria-t-il, j'en connois qui ont aimé plus de six, & qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel, qu'il vous met au dessus des régles, & que si l'on sçavoit votre avanture, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit assurément de la bonté de reste, repliqua-t-elle, en souriant. Mais non, repartit-il, on trouveroit cela plus simple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reste, que ce que j'en dis n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en seroit assez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah ! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue &

la plus sincere qu'on puisse voir ; nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en vous, comme des vertus, nous est toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on pensoit cela, répondit-il ; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh ! non, si ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raison ; car qu'importe qu'on occupe son cœur ? essentiellement je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, répliqua-t-il, avec un esprit qui vous fait discerner si bien le faux du vrai, vous sacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne sçauroit pas raisonner ? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foiblesse pour Mazulhim, plutôt que de

de songer sagement à vous en consoler ; vous croyez qu'une femme qui pense d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois ; vous sentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agissez, n'est pas vrai ; mais vous résistez à vos lumieres, pour jouir du noble plaisir de vous affliger, & apparemment aussi, pour qu'on ne cesse pas de dire que c'est la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne sont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de soi ? De moi ! répondit-elle, mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua-t-il ; je sçai que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci ; il est constant que je n'en parlerai pas moi ; la chose fait assez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il se croye obligé à garder le silence ; & cependant si vous ne changez point de

façon de penser, tout le monde le sçaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle ?

Parbleu ! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, sans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que si on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas ? Pensez-vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, résiste au plaisir d'apprendre au Public, que c'est sa perte qui la cause ? Cela est vrai, dit-elle ; mais, Nassès, est-ce donc qu'il dépendroit de moi de n'être plus affligée ? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond, que regrettez-vous à présent ? Mazulhim ? S'il revenoit à vous, consentiriez-vous à le recevoir ? Moi ! s'écria-t-elle, ha ! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque chose qu'il pût faire,

rien ne pourroit lui rendre votre cœur, il eſt donc, reprit-il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour long-tems ? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet ! Tant pis, repliqua Schah-Baham, voilà des diſcours qui m'ennuient furieuſement, je vous en avertis. Si vous pouviez les ſupprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaiſir, & je n'en ferois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane, cette converſation qui vous ennuie eſt, pour ainſi dire, un fait par elle même. Ce n'eſt point une diſſertation inutile, & qui ne porte ſur rien, c'eſt un fait.... N'eſt-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en ſouriant ? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choſes, reprit-elle, eſt agréable,

elle peint mieux, & plus universellement les caracteres que l'on met sur la scène; mais elle est sujette à quelques inconvéniens. A force de vouloir tout approfondir, ou de saisir chaque nuance, on risque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne sont pas des objets assez importans pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter précisément où il le faut, est peut-être une chose plus difficile que de créer. Le Sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez si rapidement, mais vous l'aurez devant moi & devant toute personne de goût, si la fureur de parler vous emporte, & si vous ne sçavez pas sacrifier de tems en tems les choses mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorsque vous ne pourrez

nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le Sultan a tort, dit Schah-Baham, cela est bientôt dit ! & moi je soutiens que cet Amanzéi-là, n'est qu'un bavard, qui se mire dans tout ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues conversations, & de faire le bel esprit. Cela vous choque, ajouta-t-il en se tournant du côté d'Amanzéi, mais c'est que je suis franc ; & si vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raison. Oui, Sire, répondit Amanzéi, &, complaisance de courtisan à part, je suis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-tems qu'on me trouve le défaut que Votre Majesté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Baham. S'il m'avoit été aussi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, Votre Majesté n'auroit

pas eu de reproche à me faire.

La force du raisonnement de Nassès frappa Zulica, poursuivit-il. Dans le fond, vous avez raison, lui dit-elle, aussi n'est-ce plus Mazulhim que je pleure, c'est ma foiblesse, c'est de m'être donnée à un homme si indigne de moi. J'avoue, repliqua Nassès d'un air simple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant si vous voulez le juger sans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agrémens; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneusement; d'abord il n'est pas bienfait. Je ne sçais pas reprit-il, mais personne cependant n'a plus de graces que lui; il a la plus belle tête, & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aisé, l'esprit vif, leger, amusant. Oui, reprit elle, je ne nie point qu'il ne soit une bagatelle assez jolie; mais après tout il

n'eſt que cela, & de plus je vous aſſure qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi amuſant qu'on le dit. Entre nous, c'eſt un fat, d'une préſomption! d'une ſuffiſance!...... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme aſſez heureux pour vous avoir plû, interrompit Naſsès, on en prend à moins tous les jours.

Mais, Naſsès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croye apparemment, vous me tenez de ſinguliers propos. Tout odieux que vous eſt à préſent Mazulhim, répondit Naſsès, il vous l'eſt encore moins que moi, & je croirois riſquer plus à vous parler d'un Amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez ſi tendrement aimé. Il vous occupe encore ſi vivement, que jamais je ne prononce ſon nom, que vos yeux ne ſe mouillent de lar-

mes ; actuellement encore ils s'en remplissent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah ! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria-t-il, ils me percent le cœur ! Je ne puis, sans un attendrissement qui me devient funeste, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce discours, sans se croire obligée de verser de nouvelles larmes. Nassès qui se divertissoit de tout le manége qu'il lui faisoit faire à son gré, la laissa quelque tems dans cette douleur affectée. Cependant pour ne pas perdre ses momens auprès d'elle, il s'amusa à lui baiser la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut assez long-tems sans daigner songer à ce qu'il faisoit ; & ce ne fut qu'après lui avoir laissé là-dessus entiere liberté, qu'elle s'avisa d'y trouver à redire. Vous n'y

pensez

penſez pas, Naſsès, lui dit-elle ayant toujours un mouchoir ſur ſes yeux, voilà des libertés qui me bleſſent. Vraiment! Je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur ? regardez-moi donc, ajouta-t-il, que je voye vos yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, repliqua-t-il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il, l'état où je vous vois, m'afflige, je veux abſolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la néceſſité où vous êtes d'aimer encore, & je vais, autant qu'il me ſera poſſible, vous prouver actuellement que c'eſt moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réuſſiſſiez. C'eſt ce que nous allons voir, reprit-il; premierement, vous convenez de m'avoir haï ſans ſujet; c'eſt une injuſtice que vous ne pou-

vez réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle ſourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, & tout facile qu'il vous eſt de faire prendre à qui que ce ſoit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inſpirer, jamais vous ne trouverez perſonne auſſi diſpoſé que moi, à vous aimer avec toute la tendreſſe que vous méritez.

Que nous ayons tort, ou raiſon, il eſt conſtant qu'en général, nous penſons mal des femmes ; nous nous ſommes perſuadés qu'elles ne ſont ni fidéles, ni conſtantes, & ſur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni conſtance, ni fidélité. De paſſions, par conſéquent, on n'en voit guéres ; il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous ſçuſſions qu'une femme mérite des ſentimens moins légers que ceux que communément on lui accorde, examiner ſon caractere, & ſa façon de

vivre & de penser, & régler là-dessus le dégré d'estime que nous pouvons lui devoir..... Hé bien! interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il, cette étude prend du tems; pendant que nous en serions occupés, une femme nous préviendroit d'inconstance, & c'est un si cruel accident pour nous, que pour n'y pas être exposés, nous la quittons souvent, avant que de sçavoir si elle mérite que nous l'aimions plus longtems. Mais, demanda-t-elle, qu'est-ce que tout cela peut conclure pour vous?

Le voici, répondit-il; mais ce mouchoir sera-t-il éternellement sur vos yeux? Ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle? Pas assez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paroisse, ou je vous hais, s'il est possible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en souriant,

& d'une façon aſſez tendre. Continuez donc, lui dit-elle, en ſe panchant ſur lui, Oui, répondit-il en la ſerrant fortement dans ſes bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, pourſuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puiſqu'il vous a acquis toute mon eſtime, & conſéquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame ſeroit une choſe dont il ne pourroit jamais être ſûr, puiſque rien ne lui prouveroit juſques à quel point vous portez la délicateſſe des ſentimens. Il l'apprendroit, direzvous, en me voyant agir. Eh! Madame, (je vais parler mal de nous) penſez-vous qu'un homme diſſipé, étourdi, ſans mœurs, ſur-tout ſur ce qui regarde les femmes, & ne trou-

vant pas de moyen plus sûr pour les mépriser toujours, que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; pensez-vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choses qui devroient vous assurer son estime, ou qu'il ne vous accuse pas de forcer votre caractere, & de vous parer à ses yeux de vertus que vous ne possédez point? Oui, je le crois, dit-elle; ce que vous dites-là, par exemple, est, on ne peut pas plus sensé.

Nassès pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiser la main; mais la bouche de Zulica se trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner sa reconnoissance. Ah Nassès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, poursuivit-il sans lui répondre, que puisque je suis l'homme du monde qui vous estime le plus, &

qui a le plus de raison de le faire ; je dois être aussi le seul que vous puissiez aimer. Non, répondit elle, l'amour est trop dangereux. Vieille maxime d'Opéra, si plate, si usée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit seulement pas aujourd'hui passer dans un madrigal, & qui, au reste, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'est pas elle qui m'en empêche, répondit-elle..... Mais pourquoi me demander de l'amour ? ne vous ai-je pas promis de l'amitié ? Sans doute ! repliqua-t-il, l'effort est généreux ! il est constant que si je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut-être même à moins ; mais les sentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous

inſpirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteſte auſſi, répondit-elle que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah ! dit-il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en ſuis charmé, ce m'eſt une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raiſon. En vous aimant comme je fais, je le ſerai pour vous, plus que perſonne. Avec une femme moins eſtimable que vous, je ne ſerois pas ſi ſûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je ſuis eſtimable, plus je réſiſterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes ſeules coûtent à vaincre, on leur perſuade aiſément qu'elles ſont aimables ; mais on ne les touche pas de même, & de toutes les conquêtes la plus aiſée, c'eſt celle d'une femme raiſonnable. Je ne l'aurois aſſurément pas cru, dit-elle. Rien n'eſt pourtant plus vrai,

répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple : Répondez, en doutez-vous ? Soyez de bonne foi ! je viens d'être si sotement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me persuadera de long-tems. Mais, Mazulhim à part, insista-t-il, qu'en croyez-vous ? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haïssoit pas ; il s'obstina, & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit persuadée qu'il l'aimoit. Et vous, poursuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux ! Odieux ! dit-elle, non sans doute, je puis vouloir être indifférente ; mais je ne veux plus être injuste.

Vous croyez que je vous aime ? s'écria-t-il, vous ne me haïssez pas, & vous imaginez que vous me résisterez long-tems ! Vous ! avec cette vérité que vous avez dans le caractere ! vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux,

lorſque vos propres déſirs vous parleront en ma faveur ! que vous fixerez un tems pour céder, & que ce ne ſera que lorſqu'il ſera arrivé, que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence ! Non, Zulica, non, j'ai meilleure opinion de vous, que vous même. Vous n'aurez point aſſez de fauſſeté pour vouloir déſeſpérer un Amant que vous aimez ; vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, juſqu'à celle qui doit à jamais combler & ranimer mes déſirs, l'inſtant où je vous attendrirai ſera celui où je mourrai de plaiſirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec tranſport......

Fort bien cela, fort bien, interrompit le Sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi ! je commençois à craindre que cela ne fût jamais. Ah ! la ſote créature que cette Zulica, avec ſes façons !

En effet ! dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-tems. Comment donc ! résister une heure ! Cela est sans exemple ! Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'est que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eu quinze jours, & que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la chose, je serois mort de chagrin & de vapeurs ; mais qu'auparavant, il lui en auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.



CHAPITRE XV.

Qui n'amuſera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

AU ſilence qui ſe fit dans cet inſtant dont Votre Majeſté étoit hier ſi contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Naſsès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de pourſuivre. Ah ! Naſsès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le pût, Naſsès ! ſongez-vous à ce que vous faites ? Si vous m'aimiez ? Plus Naſsès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laiſſoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet inſtant, conçu combien il eſt avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, diſoit Zulica, Naſsès !

Ecoutez-moi ! Voulez-vous donc que je vous déteſte ? ...... Tous mots, qui entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force, & n'impoſoient pas. Zulicat vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ſes tranſports, & à qui l'on auroit ſans aucun fruit, dit les plus belles choſes du monde. Que faire ! Ce qu'elle fit. Après s'être précautionné contre les entrepriſes que Naſsès, au milieu de ſon trouble, tentoit avec toute la témérité poſſible, & s'être miſe à cet égard, hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les diſcours qu'elle lui préparoit ſur ſes impertinences. Naſsès cependant, ſoit pour obtenir plus aiſément ſon pardon, ſoit qu'en effet Zulica l'eut troublé, ne la laiſſa en liberté, que pour tomber ſur ſon ſein, & dans un abbatement qui

ne devoit pas le laiſſer ſenſible à quelque autre choſe qu'à l'état où il ſe trouvoit.

Embarras nouveaux pour Zulica; car à quoi ſert-il de parler à quelqu'un qui ne ſçauroit entendre? Ce qui, en cet inſtant, pouvoit lui rendre moins pénible le ſilence auquel elle étoit forcée, c'eſt qu'il n'y avoit pas d'apparence que Naſsès eût l'eſprit aſſez libre pour faire là-deſſus des commentaires. Elle tenta pourtant de ſe retirer tout-à-fait d'entre ſes bras, & n'y réuſſit point. Quand il revint de ſon trouble, il avoit l'air ſi tendre! Ses premiers regards errérent ſur Zulica d'une façon ſi touchante! Il referma les yeux ſi languiſſamment! pouſſa de ſi profonds ſoupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré ſon inſenſibilité naturelle, à ſe ſentir émue,

& à partager ses transports. Cette vertueuse personne étoit perdue, si Nasſès eût pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoit agitée. Nasſès enfin rendu à lui-même, saisit la main de Zulica. Nasſès, lui dit-elle d'un ton de colere, est-ce ainsi que vous croyez vous faire aimer?

Nasſès s'excusa sur la violence de son ardeur qui, disoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui soutint que l'amour, quand il est sincere, étoit toujours accompagné de respect, & que l'on n'avoit des façons aussi peu mesurées que les siennes, qu'avec les femmes que l'on méprisoit. Lui de son côté soutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inspiroient des désirs, que l'on manquoit de respect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du sien que l'emportement qu'elle

s'obstinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins estimée, poursuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir; mais quelque légeres que soient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuseriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas songé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on pense bien d'une femme, plus on est forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardiesse, rien n'est si vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire seroit vrai, c'est toujours une régle établie, de ne pas commencer l'aveu de ses sentimens par des façons aussi singuliéres que celles que vous avez.

Supposé que j'eusse brusqué les choses autant que vous le dites, repliqua-t-il, ce seroit encore une attention pour vous, dont vous de-

vriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'esprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche ! Il est plaisant, repartit-il, que ces opinions que vous traitez de bizarrerie, soient toutes fondées en raison. Celle que vous me reprochez actuellement, est d'une vérité que sûrement je vous ferai sentir ; car, non-seulement vous avez de l'esprit, mais encore vous l'avez juste, mérite assez rare dans votre sexe, pour que l'on puisse vous en féliciter. Le compliment ne me séduit pas, dit-elle d'un ton brusque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'est sans doute un désagrément pour moi, répondit-il, de vous voir si peu sensible aux discours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monsieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choses, il faut au moins avoir persuadé ;

persuadé ; trouvez bon que je vous le dise.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien ! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, sans que qui que ce fût s'en doutât ; mais puisque ce ménagement de ma part vous déplaît, je vous rendrai des soins, Madame ; on sçaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au Public quels sont les sentimens que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle ? Vous êtes un étrange homme ! C'est par respect pour moi, que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner ; c'est par une attention infinie sur ce qui me regarde, que vous me brusquez, comme la femme du monde qui mé-

riteroit le moins d'égards ? C'est vous qui faites mille choses condamnables, & c'est moi qui ai tort ! Dites-moi, de grace, comment tout cela se peut faire ?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puissent être pour moi, j'aime sans comparaison mille fois mieux vous donner des leçons sur cette matiere, que de vous voir assez instruite pour n'en avoir pas besoin. Etes-vous encore à sçavoir que ce sont moins les bontés qu'une femme a pour son Amant, qui la perdent, que le tems qu'elle les lui fait attendre ? Croyez-vous que je puisse vous aimer, & être malheureux sans que mes assiduités auprès de vous, sans que les soins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au Pu-

blic ? Je deviendrai triste, & (ma discrétion fût-elle extrême) on n'ignorera pas que vos seules rigueurs causent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir là, vous me rendrez heureux. Pensez-vous qu'avec quelque attention que je m'observe, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre secret ?

Zulica, par son étonnement & son silence, sembloit approuver ce que lui disoit Nassès. Vous voyez donc bien, poursuivit-il, que quand je vous presse de me rendre promptement heureux, c'est moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En suivant mes conseils, si vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui suit toujours les commencemens d'une passion. D'ailleurs, dans la situa-

tion où nous avons été enſemble ; je ne pourrois, ſans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous impoſerons au Public ſur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos ; perſuadé que vous me déteſtez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un ſentiment qui lui eſt ſi contraire, vous ayez paſſé ſi rapidement à l'amour. Il vous ſera facile au reſte d'amener naturellement notre réconciliation.

A la Cour, ou chez la premiere Princeſſe où nous nous trouverons enſemble, vous ſaiſirez quelque occaſion que ce ſoit de me faire une politeſſe, ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai ſoin de la faire naître. Je répondrai avec empreſſement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïſſiez plus. Je vous ferai mê-

me proposer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie ; vous direz que vous le voulez bien, je me ferai présenter à vous, je retournerai vous voir : je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été si long-tems privé. Il n'en faudra pas davantage pour justifier mes empressemens : ils paroîtront simples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaisir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, si je vous rendois si promptement heureux, je craindrois trop votre inconstance. J'avoue que je ne serois pas fâchée de lier avec vous un commerce fondé sur plus d'estime, de confiance, & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde ; je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour ;

ſi un Amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de ſa tendreſſe.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, eſt une choſe plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puiſſe être. J'avoue auſſi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flaté que d'obtenir tout d'un autre. Mais, Zulica, croyez-moi, je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui reſſent pour vous la paſſion la plus vive! Si vous ſçaviez borner vos déſirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous acorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit eſſayer de vous rendre moins malheureux, mais ...... Non, Zulica, interrompit-il vivement, vous ſerez contente de mon obéiſſance.

Sur cette parole que Zulica ſentoit bien auſſi périlleuſe qu'elle l'é-

toit, elle ſe pencha nonchalamment ſur Naſsès qui ſe précipitant ſur elle, uſa ſans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah Zulica! lui dit-il tendrement, un moment après, ne ſera-ce qu'à votre complaiſance que je devrai de ſi doux inſtans, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le font déja pour moi?

Zulica ne répondit rien, mais Naſsès ne ſe plaignit plus. Bientôt il fit paſſer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la ſienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne ſe ſouvint pas elle-même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle ſe plaignit à la vérité, mais ſi doucement que ce fut moins un reproche qu'un ſoupir tendre, que l'eſpece de plainte qui lui échappa. Naſsès ſentant à quel point il l'égaroit, crut ne de-

voir pas perdre d'aussi précieux instans. Ah Nassès ! lui dit-elle d'une voix étouffée, si vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre !

Quand les craintes de Zulica sur l'amour de Nassès auroient été aussi vraies, & aussi vives qu'elles paroissoient l'être, il y avoit apparence que les transports de Nassès les auroient dissipées. Aussi presque assuré qu'elle ne douteroit pas longtems de son ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre, un tems qu'il devoit employer à la rassurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les discours les plus touchans. Zulica ne s'offensa point de son silence ; Bientôt même (car il ne faut souvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vûe les choses les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, sans faire

une injure mortelle à Nasfsès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces sans doute, succéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne put proférer que quelques mots sans suite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de son ame.

Lorsqu'il eut cessé, Nasfsès se jetta à ses genoux. Ah! laissez-moi, lui dit-elle en le repoussant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & seroit-il possible que vous eussiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'est pas que n'eusse de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, repliqua-t-il, ne deviez-vous pas être lasse d'une aussi cruelle résistance? Je conviens, répondit-elle, que beaucoup de femmes se seroient rendues plutôt, mais je n'en sens pas moins que j'aurois dû vous

résister plus long-tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annoncent & excitent les désirs. M'aimez-vous, lui demanda Nassès aussi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même ? Ah ! Nassès, s'écria-t-elle, quel plaisir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déja arraché ; m'avez-vous là-dessus laissé quelque chose à vous dire ? Oui, Zulica, répondit-il ; sans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux ; sans lui je ne puis jamais me regarder que comme un ravisseur. Ah ! voulez-vous me laisser un si cruel reproche à me faire ? Oui, Nassès, dit-elle en soupirant, je vous aime !

Nassès alloit remercier Zulica ; lorsque l'Esclave de Mazulhim vint servir ; il en soupira.... Parbleu ! je le crois bien, interrompit le Sultan, voilà comme sont les valets !

On ne les voit jamais que quand on a le moins besoin de leur présence. N'ayez pas peur qu'il soit venu tantôt, pendant que Nassès & Zulica m'ennuyoient tant ! Il faut précisément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaisir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, lui dit la Sultane, de n'avoir rien dit. Tubleu ! repliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler ; j'avois trop d'envie de sçavoir comment tout ceci finiroit. J'en suis fort content, ajouta-t-il en se tournant vers Amanzéi ; voilà ce qui peut s'appeller une situation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi ! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela ? Pourquoi donc pas, répondit-il ? cela est fort intéressant, ou je me trompe fort. C'est pour moi comme une Tragédie, & si vous n'en pleurez point, c'est que vous n'avez pas le cœur

bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour une épigramme sanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air satisfait à Amanzéi de poursuivre.

Nassès soupira de se voir interrompu, poursuivit Amanzéi, ce n'étoit pas qu'il fût amoureux; mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, sans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui ressemblent, & que les femmes regardent toujours comme les symptômes d'une vraie passion, soit qu'elles sentent combien il leur est nécessaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoissent rien de mieux. Zulica qui n'attribuoit qu'à ses charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Nassès, en avoit toute la reconnoissance possible; mais pour soutenir ce caractere de personne réservée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit

ſigne, en lui ſerrant la main, d'avoir devant l'Eſclave de Mazulhim un peu de circonſpection. Ils ſe mirent à table.

Après le ſouper...... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit Schah-Baham, je veux, ſi cela ne vous déplaît pas, les voir ſouper. J'aime ſur toutes choſes les propos de table. Vous avez dans l'eſprit une conſéquence bien ſinguliere, lui dit la Sultane ! vous vous êtes impatienté mille fois à des diſcours qui étoient néceſſaires, & vous en demandez actuellement qui, abſolument hors de l'hiſtoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger ? Hé bien ! répondit le Sultan, ſi je veux être inconſéquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puiſſe m'en empêcher ? Voyons ? Je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan eſt fait pour raiſonner comme il lui plaît ; que tous mes ancêtres ont eu le

même privilége que celui qu'on me dispute ; que jamais femme bel esprit n'a eu le crédit de les empêcher de parler comme ils vouloient ; & que ma grand-Mere même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schach-Riar mon ayeul, fils de Schah-Mamoun, qui engendra Schach-Thechni, lequel... Ce que j'en dis au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sçais ma généalogie, que pour contrarier personne, & vous pouvez poursuivre, Amanzéi.

C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien singulière que la façon dont les événemens les plus marqués de notre vie sont amenés ! Qui diroit à une femme, Vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non-seulement auquel vous n'avez jamais pen-

sé, mais que même vous haïssez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive! Je vous en réponds, repartit Nassès, & je serois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voyent pour la premiere fois, ou qu'elles ont haï. C'est même de-là que naissent les passions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle, vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Sçavez-vous, répondit Nassès, qui sont les gens qui soutiennent cela? ce sont, ou de jeunes gens qui ne connoissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions

poſſibles, ne s'enflamment que par dégrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendreſſe, & dont vous ne jouiſſez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes-là, toutes ridicules qu'elles ſont, ont encore des partiſans; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-tems que je penſois comme elles.

Vous! répliqua-t-il, mais ſçavez-vous bien que vous avez tous les préjugés, qu'on peut avoir? Cela ſe peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de ſympathie. Quant à moi, dit-il, je ſçais qu'ils ſont fort communs. Je connois même une femme qui y eſt ſi ſujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Naſsès, s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible! Quand vous diriez ſimplement que cela n'eſt pas ordi-

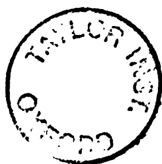
naire : Sçavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, (si pourtant c'en est un,) ne peut pas répondre un moment d'elle-même ? Je vous suppose, vous, dans la nécessité de m'aimer, que ferez-vous ? Je vous aimerai, répondit-elle. Hé bien ! supposez à présent, continua-t-il, une femme qui soit dans la nécessité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle fasse ? Qu'elle fuie, me direz-vous ? Mais on ne va pas loin dans une chambre ; quand on s'y est promené quelque tems, on s'est lassé, il faut se rasseoir. Cet objet qui vous a frappé est toujours présent à vos yeux. Les désirs se sont irrités par la résistance qu'on a faite, & la nécessité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en est deve-

nue que plus pressante. Mais répondit-elle en rêvant, en aimer quatre! Puisque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah! dit-elle, cela devient plus vraisemblable, & plus possible même. Que de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taisez-vous, lui dit-elle en souriant, je ne sçais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me faites, & où je prends moi toutes les réponses que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui ayent autant de vérité dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nassès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi, que se




TAYLOR INST.
OXFORD

voyant ſans témoins, il ſe leva avec feu, & ſe mettant aux genoux de Zulica, vous m'aimez, lui dit-il! Eh! ne vous l'ai-je pas aſſez dit, répondit-elle languiſſamment? Ciel! s'écria-t-il en ſe relevant & en la prenant dans ſes bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah Naſsès! répondit-elle, en ſe laiſſant aller ſur lui & ſur moi, quel uſage faites-vous de ma foibleſſe?

Eh que diable! dit le Sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît? Ceci n'eſt pas mauvais! Elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laiſſée plus tranquille. Non! les femmes ſont d'une ſingularité..... bien ſinguliére! elles ne ſçavent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on eſt avec elles.... Quelle colere! interrompit la Sultane, quel torrent d'épigrammes! Que vous avons-nous donc fait? Non, dit le

Sultan, c'eſt ſans colere que je dis tout cela. Eſt-ce que pour trouver les femmes ridicules on a beſoin d'être fâché contre elles ? Vous êtes d'une cauſticité ſans exemple, lui dit la Sultane, & je crains bien que vous qui haïſſez tant les beaux eſprits, vous n'en deveniez un inceſſamment. C'eſt cette Zulica qui m'a fâché, repartit le Sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que Votre Majeſté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas long-tems.



CHAPITRE XVI.

Qui contient une Dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplû à Votre Majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais ? Il me louoit davantage, répondit-elle ; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de ma tendresse, repartit-il ; oui, Zulica, vous apprendrez bientôt combien Mazulhim m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi ! reprit elle, quoi ! . . . Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nassès ! s'écria-t-elle

tendrement, que vous êtes digne d'être aimé ! Naſsès ne répondit à cet éloge, qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins ſur le préſent, ſi l'on ne prétendoit point par-là l'encourager ſur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner ; auſſi prit-elle pour lui une conſidération, même une ſorte de reſpect, qui, vu le motif qui les lui faiſoit obtenir, devenoient extrêmement plaiſantes, & qui doivent flatter un homme, d'autant plus qu'elles ne ſont pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le ſentiment. Naſsès aſſez content de lui-même, crut qu'il pouvoit ſuſpendre pour un moment l'admiration qu'il cauſoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoiſſoit trop pour en être flaté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il ſe

ſentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impoſſible la diſſimulation & les ménagemens avec les perſonnes qui nous l'inſpirent ; & dans cette diſpoſition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer aſſez tôt toute l'impreſſion que ſa conduite avec lui, avoit faite ſur ſon ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas ſi bien que Mazulhim ? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même tems que vous ſçavez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une diſtinction que je n'entends pas ; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer ? Celle qu'il a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'eſt que de celle-là que je prétends parler ; mais vous, qui me paroiſſez aimer ſi bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'eſt que l'amour ? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'eſt pas que je l'ignore ; mais

comme chacun définit ce ſentiment ſuivant ſon caractere, je voulois ſçavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en diſant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, ſi vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que ſa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'eſt qu'il a le cœur épuiſé, lui.

Le cœur épuiſé, reprit-il! voilà une expreſſion qui, ſelon moi, n'offre point de ſens déterminé. Le cœur s'épuiſe, ſans doute, ſur une paſſion trop longue; mais Mazulhim ne pouvoit pas ſe trouver avec vous dans ce cas-là, puiſque pour ſes yeux & ſon imagination, vous étiez un objet nouveau. Par conſéquent, ce que vous me dites de lui n'eſt pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que cela, répondit-elle;

dit-elle ; ce que j'en sçais, c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, repliqua-t-il cependant, je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui. Ah ! pardonnez-moi, repartit-il, on sent aisément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui, qu'il a le cœur épuisé ; c'est une expression modeste & mesurée, mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Nassès, répondit-elle ; mais puisque vous voulez sçavoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai été surprise. Ah ! ah ! dit-il, quoi !

vous l'avez trouvé... Cela est étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins!

Oh! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là-dessus de si grandes lumieres! .... Expérience ou non, repliqua-t-il, on sçait ce que doit être un Amant, quand on veut bien ne lui laisser plus rien à désirer; il y a là-dessus une tradition établie; mais j'avoue encore une fois que vous me surprenez, car Mazulhim... Hé bien! Nassès, interrompit-elle, c'est à un point qu'on ne sçauroit imaginer! Je ne sçaurois revenir de ma surprise, répondit-il, je sçais de lui des choses incroyables, des prodiges! Ce sera apparemment lui qui vous les aura contées, dit-elle? Quand ce n'auroit été que par amour propre, je me serois, repartit-il, défié d'un pareil recit. Non, il ne m'a parlé de

rien ; je vous dirai plus, il a là-dessus une vraie modestie. Pour modeste, répondit-elle, il ne l'est pas ; mais quelquefois peut-être il se rend justice.

Madame, Madame, lui dit-il, une réputation aussi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un fondement, & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra pensent bien, soit un homme si peu estimable. Eh ! pensez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il est vrai cependant qu'il puisse s'en trouver qui soient sensibles à ce dont nous parlons) dise à qui que ce soit la raison pour laquelle elle en est si mécontente ? Précisément oui, reprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde ; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'est que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois

cette confidence qu'à la façon dont nous sommes ensemble. Mais Mazulhim a plû à d'autres personnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui sans doute elles confioient leurs avantures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas résisté à Mazulhim ; il y auroit par conséquent quarante mille hommes, ou-à-peu-près, qui sçauroient dans la plus exacte vérité ce qu'il est, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un secret de cette nature eût été enseveli ? Cela n'est pas probable. Non, Madame, encore une fois ; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas imposé si long-tems.

Vous dirai-je plus ? Vous connoissez Telmisse ; elle n'est plus assurément, ni jeune, ni jolie ! Il n'y a que dix jours au plus que Mazul-

him lui a prouvé toute l'estime possible, & qu'il a mérité & acquis toute la sienne. C'est pourtant un fait. Telmisse le dit à qui veut l'entendre ; ce n'est pas une personne à dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoissons point de femme de qui le suffrage fasse plus d'honneur, & soit plus difficile à obtenir que le sien. Pouvez-vous après cela penser mal de Mazulhim ! Non, répondit-elle séchement, je crois qu'il est incomparable. C'est ma faute, sans doute, ajouta-t-elle avec un souris dédaigneux, si je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne suis pas fait pour le penser, reprit-il ; mais il est vrai qu'il y a là-dedans quelque chose d'inconcevable. Au surplus, vous ne croiriez peut-être pas une chose ! Si j'étois femme, les gens de l'espece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres,

Je crois, répondit-elle, que ce ne seroit pas une raison de n'en pas vouloir, ou de les quitter ; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il ; eux seuls connoissent les soins & la complaisance : plus ils sentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empressent à mériter de l'être : nécessairement soumis, ils sont moins Amans qu'Esclaves. Sensuels & délicats, ils imaginent sans cesse mille dédommagemens, & l'amour leur doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter ? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit ; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjugent la nature. Peut-il jamais y avoir

pour elle de triomphe plus doux & plus vrai ?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions ſingulieres. Vous penſez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroiſſe telle, & je ſçais que plus d'une femme..... Laiſſons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais diſputé ſur les choſes qui ne m'intéreſſoient pas. Au reſte, c'eſt à ce qu'il me ſemble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raiſon, dit le Sultan. Quand s'en va-t-elle ? Que vous êtes impatient ! répondit la Sultane. Ce n'eſt pas que je m'ennuie, reprit le Sultan, à beaucoup près ; mais quoique je me divertiſſe fort, il me ſemble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre choſe. Je ſuis comme cela moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la Sul-

tane? Eſt-ce que cela ne s'entend pas, répondit-il? je me trouve fort clair. Quand je dis que je ſuis comme cela, c'eſt que je penſe qu'un plaiſir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en ſouhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choſes qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane, on vous entend, voulez-vous quelque choſe de plus? Oui, dit le Sultan, je veux qu'Amanzéi finiſſe ſon hiſtoire; il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me ſemble que s'il la laiſſoit-là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais comme je ſuis la complaiſance même, je lui permets de pourſuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conſéquence.

Au ſurplus, pourſuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup ſi vous

vouliez

vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très-volontiers, répondit-il; c'est ce cœur épuisé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber sur une dissertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puisqu'elle vous a fâchée, si je ne me rappellois que ma tendresse pour vous, & le désir de sçavoir pourquoi vous croyez que je vous aimois mieux que Mazulhim, l'ont seuls amenée. Plus les sentimens que vous me marquez me sont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curiosité que je n'ai, que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triste, il me semble que depuis quelques momens vous ne m'aimez plus autant que vous m'aimiez, je ne sçais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin; & cette idée m'afflige.

Je suis enchanté de vous la voir, repliqua Nassès; ces sortes d'in-

quiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être senties que par un cœur également tendre & délicat : vous me faites injustice, mais cette injustice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chere. Rassurez-vous, poursuivit-il, aimable Zulica, Ciel ! que de plaisirs je trouve à bannir vos craintes ! Zulica ! charmante Zulica ! Ah ! pour votre bonheur & le mien, puissent-elles renaître sans cesse ! En disant ces paroles, il prenoit Zulica dans ses bras & l'accabloit des caresses les plus tendres. Que vous me donnez de transports, s'écria-t-elle ! je sens tous les vôtres passer dans mon cœur, ils le remplissent, le troublent, le pénétrent ! Ah Nassès ! quel plaisir pour moi de vous en devoir de si doux, & que je connoissois si peu ! Vous seul !.... Oui, vous seul !....

Mais Nasſès ! Ah cruel ! ....

Quoique Zulica ne ceſſât point de parler, il ne me fut plus poſſible d'entendre ce qu'elle diſoit. C'eſt qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le Sultan ? Cela eſt vraiſemblable, répondit Amanzéi. Et puis continua le Sultan, c'eſt qu'il eſt vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je ſuis bien trompé, ou il n'y avoit pas le ſens commun dans ce qu'elle diſoit ; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je ſuis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naſsès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'eſprit qu'elle ; car il diſoit à-peu-près les mêmes choſes. Ne vous dis-je pas, repartit le Sultan ? ces gens-là n'avoient pas le ſens commun.

Lorſque Naſsès & Zulica furent devenus plus raiſonnables, continua

Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement : Vous êtes charmant, Nafsès, lui dit-elle, ah ! pourquoi ne vous ai-je pas aimé plutôt ! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque inftant fait fentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorfque je fonge à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains ! Quoi Zulica ! dans ces lieux où nous fommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent auffi chers que celles que vous y avez eues pour lui me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à fon inconftance ! Quel génie ! Quel Dieu même veilloit pour moi, lorfqu'après l'avoir rendu infenfible à tant de charmes, il lui infpira le deffein de me choifir

pour vous apprendre ſa perfidie. Ah Zulica ! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidéle, ou ſi quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majeſtueuſement Zulica : s'il m'avoit été fidéle, je n'aurois jamais aimé que lui ; mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins qu'un Naſsès. Je crois, puiſque vous m'avez choiſi, répondit-il, que j'étois en effet le ſeul qui puſſe vous plaire ; mais quand je ſonge à l'état où vous étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis ſon ſilence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle : ne voulant rien accorder, il m'auroit été aſſez indifférent que l'on eût exigé quelque choſe. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il ; il y a pour les fem-

mes de terribles situations, & celle où je vous ai vue, étoit peut-être une des plus affreuses!.... Tant qu'il vous plaira, interrompit-elle; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentimens, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se livrer à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux, repliqua-t-il; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite Maison. Je ne sçai pas, si j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me semble que je serois bien aise que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien aise, reprit-elle! apparemment, cela est tout simple; & moi aussi j'aurois été bien aise, que, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, n'en eût rien dit. Le beau propos! Il faut que vous

perdiez l'esprit pour en tenir de pareils ! Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginiez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre ? Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite Maison, prouve qu'elle a le cœur sensible : on tire là-dessus de terribles conséquences ; & communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh ! c'est un conte, reprit Zulica ; le goût seul, mais je dis, le goût le plus vif, peut excuser une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoiqu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter aussi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin, & l'honneur.... Bon ! interrompit-il,

croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation ? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas, & je ne connois point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicat, reprit-il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à engager une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monsieur, lui dit-elle ; vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plai-

re, que de ne pas mal penſer de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée ? Ah Naſsès ! étoit-ce de vous que je devois attendre un procédé auſſi cruel ? Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la réſiſtance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur ? Eh ! penſez-vous, reprit-elle en ſanglottant, que je ne ſente pas que vous me reprochez de ne m'être pas aſſez long-tems défendue ? Hélas ! entraînée par le goût que javois pour vous, plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cédé ſans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas aſſez long-tems réſiſté. Mais quelle idée eſt donc la vôtre, Zulica, répondit-il en ſe rapprochant d'elle ? Moi ! vous reprocher d'avoir fait mon bonheur ! Pouvez-vous le croire ?

Moi qui vous adore, ajouta-t-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il disoit vrai. Laissez-moi, lui dit-elle en le repoussant foiblement, laissez-moi, s'il est possible, oublier combien je vous ai aimé.

La résistance de Zulica étoit si douce, que quand les empressement de Nassès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! cesser de m'aimer, lui disoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce discours tout ce qui pouvoit le rendre plus persuasif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'est point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ses plus tendres sentimens. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere; non, traître que vous êtes! Vous ne me tromperez plus. Ciel!

ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuſte & le plus cruel des hommes? Ah! laiſſez-moi..... Non, vous ne me perſuadez plus..... Je ne dois pas vous pardonner.... Que je vous hais!

Malgré toutes ces proteſtations de haine que Zulica faiſoit à Naſſès, il ne voulut pas croire un moment qu'il pût être haï, & Zulica, en effet, ſembloit ne pas ſe ſoucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne ſçai pas ſi je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois preſque que vous me haïſſez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit-elle en hauſſant les épaules! croyez-vous que je vous en déteſte moins? Eſt-ce ma faute ſi..... Mais cela eſt vrai je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'eſt plus certain que ce que je dis. Je vous eſti-

me trop pour le penser, répondit-il, & cela est au point que je vous verrois inconstante, que je n'en voudrois rien croire. Je suis, & je veux être persuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque chose. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il est possible ; mon cœur n'est point fait pour des sentimens modérés. Je le crois bien, repliqua-t-il, & c'est aussi ce que je voulois dire. Plus on a de délicatesse, plus on a les passions vives ; & quand j'y songe, une femme est bien malheureuse quand elle pense comme vous. En vérité, j'ose le dire, la dépravation est telle aujourd'hui, que plus une femme est estimable, plus on la trouve ridicule ; je ne dis pas que ce soient les femmes seules qui lui fassent cette injustice, cela seroit tout simple ; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'est

que ce sont les hommes ! Eux, qui leur demandent sans cesse des sentimens ! Cela n'est que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-t-il ; qui cherchons-nous ? l'amour ? Non sans doute. Nous voulons satisfaire notre vanité, faire sans cesse parler de nous ; passer de femme en femme ; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus méprisables : plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en posséder qu'une digne de plaire ; les chercher sans cesse, & ne les aimer jamais. Ah ! que vous avez raison, s'écria-t-elle ; mais aussi c'est la faute des femmes, vous les mépriseriez moins, si toutes pensoient d'une façon, & avoient des sentimens qui pussent les faire respecter. Je l'avoue à regret, répondit-il, mais il est certain qu'on ne

sçauroit nier que les sentimens ne soient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement ! Ah ! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raisonnables assurément, mais ce n'est pas le plus grand nombre. Je ne parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blâmer ; mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuse, font tout ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puisse pas seulement les soupçonner de le connoître. Il y a, repartit-il, bien peu de femmes assez équitables, pour parler comme vous. A quoi sert-il de vouloir dissimuler des choses aussi connues, répondit-elle ? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrois qu'on accablât

de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute foiblesse est excusable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere ; le vice ne paroît ce qu'il est, que dans celles qui ne sont point faites pour inspirer des désirs, & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, est cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles-là que vous cherchez le plus ; ce n'est jamais le cœur que vous demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous souciez pas d'être aimés ; & pourvu que vous triomphiez de la personne, la conquête du reste vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le Sultan. Quand est-ce donc qu'il la mé-

prise ? L'admirable question, s'écria la Sultane ! Ce que je dis, répondit le Sultan, n'est point par méchanceté. Une question, une fois, c'est une question, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me semble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela est plaisant, oui ! On me donne pour conte un recueil de conversations où il n'y a le mot pour rire, que quand on n'y parle pas, & c'est moi qui ai tort ? En un mot comme en mille, Amanzéi, si demain Nassès n'a pas méprisé Zulica, je ne vous dis que cela ; mais c'est à moi que vous aurez affaire.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.

VOTRE Majesté, dit Amanzéi le lendemain, se souvient sans doute.... Oui, interrompit brusquement le Sultan; je me souviens qu'hier je mourus d'ennui; est-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuie, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir. Nons pas, s'il vous plaît, répondit le Sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuie pas si cela se peut, s'entend, car je ne demande point des choses impossibles. Amanzéi reprit ainsi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicatesse. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je suis naturellement fort susceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui est infâme, repliqua-t-elle ! je ne conçois pas comment on peut se vanter de cela ! Je ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis simplement ce qui est. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il ; elles ne m'avoient point prié d'être constant, par conséquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on se prend sans conditions, on n'a d'aucun côté à se plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je ferois curieuse au possible, dit Zulica, de sçavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Nasès, une histoire de ma vie bien circonstanciée? Cela seroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir sans risque, en supprimant les détails. Il y a dix ans que je suis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troisiéme beauté que j'ai conquise en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il est pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Nasès! dit-elle, que je suis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter sur votre constance! Je ne vois pas pourquoi, répondit-il; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer

moins ? Oui, reprit-elle ; moin
vous auriez aimé, plus je pour-
rois croire qu'il vous resteroit de
ressource pour aimer encore, &
qu'enfin vous ne seriez pas abso-
lument usé sur le sentiment. Je
crois, repliqua-t-il, vous avoir
prouvé que je n'ai pas le cœur épui-
sé ; d'ailleurs, à vous parler avec
franchise, il y a bien peu d'affai-
res où l'on se serve du sentiment.
L'occasion, la convenance, le dé-
sœuvrement les font naître pres-
que toutes. On se dit, sans le sen-
tir, qu'on se paroît aimable ; on se
lie, sans se croire ; on voit que
c'est en vain qu'on attend l'amour,
& l'on se quitte de peur de s'en-
nuyer. Il arrive aussi quelquefois
qu'on s'est trompé à ce que l'on sen-
toit, on voyoit que c'étoit de la
passion, ce n'étoit que du goût ;
mouvement, par conséquent, peu
durable, & qui s'use dans les plai-

firs, au lieu que l'amour semble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaire, on n'en est quelquefois pas encore à sa premiere passion.

Vous n'avez donc jamais aimé, lui demanda-t-elle ? pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur, & je sens à la façon dont je commence avec vous, que si depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de sentimens qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me seroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammé ? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, si je ne vous l'avois pas

déja dit ; vous n'ignorez pas que Mazulhim, & vous, êtes les ſeuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoiſſions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinſſiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à rédire que tout impoſſible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire ; mais à préſent que la confiance doit être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit ſingulier, je l'avoue, que vous ne me fiſſiez pas le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous le feriez aſſurément, répondit-elle, ſi je m'en étois réſervé quelques-uns ; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-deſſus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aye en vous une auſſi grande confiance, & qu'enfin je croie de-

voir en être aussi sûre que je le suis de moi-même.

J'en suis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué ; j'ose dire cependant qu'après la façon dont je me suis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant : Quelle est donc cette fantaisie, Nassès, lui demanda-t-elle tendrement, comment se peut-il que tantôt vous vous eussiez fait un crime de douter de ce que je vous disois, & qu'à présent il semble que vous vous reprocheriez de me croire ? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas ; mais occupé alors d'un intérêt plus pressant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous persuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet instant que vous déplaire, & que je

n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Nassès, insista-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit.

Cela n'est pas possible, Madame, interrompit-il brusquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'est pas croyable que vous n'ayez souvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous soyez point quelquefois rendue. Vous seriez la premiere, qui, dans un espace de tems aussi considérable, n'auroit eu que deux Amans, ou vous serez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne seroit pas assez nouveau, Monsieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle, & je suis bien trompée s'il n'est arrivé à d'autres que moi, d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réservé

réservé de les rendre sensibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il seroit vrai que j'eusse sur cet article quelque chose à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai presque toujours vu le mépris suivre ces sortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne soyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il est cependant fort rare que sa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu sensibles.

Mais quelle idée, lui dit-il! qui moi! Je vous mépriserois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendresse, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir; Eh bien! vous avez aimé Mazul-

him, cela m'a-t-il étonné ? Vous en estimé-je moins ? Pourquoi voudriez-vous que quelques Amans de plus fissent sur moi une impression désagréable ? ai-je quelque chose à démêler avec ceux qui m'ont précédé ? est-ce votre faute, si le destin ne m'a pas offert à vos yeux le premier ? Non, Zulica, non; je ne suis pas même de l'avis de *ceux* qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'est plus capable d'aimer encore. Loin que je pense que le cœur s'use en aimant, je suis au contraire persuadé que plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicatesse.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne seriez donc pas flaté d'être le premier Amant d'une femme ? J'ose dire que non, repliqua-t-il, & voici sur quoi je fonde une façon de penser qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a point encore aimé, si elle désire d'être vaincue, c'est moins encore parce qu'elle est pressée par le sentiment, que parce qu'elle désire de le connoître ; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime ? a-t-elle, pour s'assurer de la nature & de la force de son sentiment actuel, de quoi le comparer ? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvemens sont des objets considérables, la moindre émotion paroît trouble, & le simple désir, transport ; & ce n'est pas enfin quand on connoît aussi peu l'amour qu'ou peut se flatter de le ressentir, & qu'on doit le persuader.

Peut-être en effet s'exagere-t-on ses mouvemens, répondit Zulica ; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit sentir, &, que ce désor-

dre parte du cœur, ou qui n'exiſte que dans l'imagination, l'Amant en eſt-il moins heureux ? Non, Naſsès, avec quelque déſavantage que vous peigniez les premiers ſentimens, je vous aimerois, s'il étoit poſſible, mille fois plus que je ne vous aime, ſi j'étois la premiere à qui vous rendiſſiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne penſez; repliqua-t-il. Je ſuis à préſent mille fois plus en état de ſentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous euſſe aimée. Tout alors m'échappoit, eſprit, délicateſſe, ſentimens. Toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces momens, où emporté par mes tranſports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être auſſi. L'on s'applaudiſſoit de pouvoir me rendre ſi ſenſible; moi-

même je me félicitois d'être capable d'une aussi délicate volupté : il me sembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'assez heureux pour sentir aussi vivement les charmes de l'amour. Sans cesse aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languissant, jamais éteint, je trouvois dans mon Ame mille ressources dont j'étois étonné de pouvoir faire si peu d'usage. Un seul regard portoit le trouble & le feu dans mes sens ; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaisirs. . . . Ah Nassès ! Nassès ! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable ! Non ! Vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

Mille fois davantage, répliqua-t-il ; dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'a-

mour, & j'ai bien senti depuis. . . .
Ah! interrompit-elle, il est impossible que vous n'ayez point perdu à être désabusé. La jalousie, la défiance, mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez moins aimé, vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raisonnez mieux sur le sentiment, mais vous n'aimez plus si bien.

Ce raisonnement, répondit-il, seroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en supposant toujours que Mazulhim a été votre premier Amant, que vous ne pouvez pas m'aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne serois point surprise du tout, que vous eussiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne suivez avec plaisir que celles auf-

quelles je puis perdre, mais laiſſons cela. Point du tout, dit-il, ne le laiſſons pas.

Au reſte, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'eſt pas bien ſurprenant que vous penſiez mal des femmes. Et ſi c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fût cauſe que je n'en penſe pas bien? Vous allez dire qu'il eſt impoſſible que cela ſoit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas abſolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi! s'écria-t-elle, penſez-vous encore à cela? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis? En vérité! Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez ſi vous voulez; mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica, qui, comme Votre Majesté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long-tems à détourner la conversation.... Elle faisoit bien, interrompit le Sultan ; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux si vous l'aviez rapprochée, & si vous m'aviez épargné toutes ces dissertations que vous y avez mises à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'est que pour en parler plus ! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là ? En un mot, comme en mille, finissez votre histoire.

Zulica, continua Amanzéi, opposa long-tems encore de mauvaises défaites aux empressemens de Nassès. Enfin elle parut se rendre, & après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en estimeroit pas moins : *Plus je me suis défendue de satisfaire votre curiosité, lui dit-elle, moins à présent j'y devrois céder. Vous me*

sçaurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refusé si long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il est plus aisé d'inspirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne sçais si c'est par fausseté que quelques-unes pensent ainsi ; mais pour moi, je puis vous jurer que mon silence n'étoit pas fondé sur un aussi indigne motif. Je crois qu'il est impossible que l'on se rappelle avec plaisir une foiblesse qui, loin de se retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y présente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cause, ou du souvenir douloureux des mauvais procédés d'un Amant. Cela est exactement vrai, dit Nassès ; une femme délicate est bien à plaindre.

Fort bien, dit le Sultan, mais pour le plaisir que je prends à vous entendre, je désire que vous remettiez à demain la suite (car je n'ose encore dire la fin) de cette inouïe conversation.

CHAPITRE XVIII.

Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.

VOUS sçaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laissai pas (sans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'Amans que je n'en désirois, toute sote que j'étois alors sur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des Amans, j'entends cette foule de gens désœuvrés qui disent qu'ils aiment, plus par habitude que par

ſentiment ; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aiſément à nous faire croire que nous ſommes aimables, qu'à ſe le faire trouver eux-mêmes. Ils amuſérent long-tems ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus ſenſible. Née délicate, je craignois l'amour ; je ſentois que je trouverois difficilement un cœur auſſi tendre, auſſi vrai que le mien ; & que le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une femme raiſonnable, eſt d'avoir une paſſion, quelque heureuſe même qu'elle puiſſe être. Tant que je dûs être indifférente, ces conſidérations prirent tout ſur moi ; mais je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur, que parce qu'on n'avoit pas encore ſçu le toucher, & que ce calme dont nous nous applaudiſſons, eſt moins en nous l'ouvrage de la raiſon, que l'effet du hazard. Un moment, un ſeul moment ſuffit pour

troubler mon cœur ! Voir, aimer adorer même ; ſentir à la fois, & avec une extrême violence ce que l'amour a de plus doux, & de plus cruels mouvemens ; être livrée au plus flatteur eſpoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes ; tout cela fut l'ouvrage d'un regard, & d'une minute. Etonnée, confuſe même d'un état ſi nouveau pour mon Ame ; dévorée de déſirs qui juſques alors m'avoient été inconnus, ſentant la néceſſité d'en démêler la cauſe, craignant de la connoître : abſorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient ſurpris tous mes ſens, je n'oſois m'aider de ma raiſon pour détruire des mouvemens qui, tout confus, tout inexpliquables qu'ils étoient pour moi, me faiſoient déja jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le ſent, & quand on ne le ſent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eût déja pris sur moi, j'essayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, soupirs, larmes, remords ; tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce sentiment cruel dont j'étois tyrannisée. Ah Nassès ! quel ne fut pas mon plaisir, quand dans les soins respectueux, quoiqu'empressés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée ! Quel trouble ! Quels transports ! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas sa passion ! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne !

Que vous êtes heureux, Nassès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre Ame est agitée, l'apprendre à l'objet qui le cause, de ne pas connoître cette dissimulation si nécessaire pour nous conserver votre

eſtime, mais ſi pénible pour un cœur tendre ! Combien de fois, en l'entendant ſoupirer auprès de moi, ſoupirois-je de douleur de ne l'oſer faire pour lui ! Quand ſes yeux s'attachoient tendrement ſur les miens, que j'y trouvois cette expreſſion douce & langoureuſe, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah ! comment dans ces inſtants qui me mettoient ſi loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit ? Enfin il parla. Naſsès, vous ignorez le plaiſir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait déſirer, & quelquefois trop long-tems ; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez : mais voir un Amant timide, un Amant adoré, mais qui ne ſçait pas ſon bonheur ; pénétré de ſentiment, de crainte, de reſpect, venir à vos pieds vous déclarer tout

ce qu'il ſent pour vous ; manquer même d'expreſſions en voulant vous l'apprendre ; tremblant autant de l'émotion que ſon amour lui donne, que de la crainte qu'il ne ſoit pas agréé ; voler au-devant de ſes paroles, ſe les répéter tout bas, ſe les graver dans le cœur : en lui répondant qu'on ne le croit pas, ſe faire intérieurement un crime de ſon menſonge ; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous ſentez pour lui, Naſsès ! Croyez-moi, de tous les ſpectacles, de tous les plaiſirs, ceux dont je vous parle, ſont aſſurément les plus doux.

Si la vanité ſuffit pour vous rendre agréable le ſpectacle que vous me peignez ſi vivement, répondit Naſsès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en eſt pas pour vous de plus ſatisfaiſant. Mais enfin il parla, cet

Amant ſi tendrement aimé ; répondites-vous ?

Peignez-vous mon embarras, repliqua-t-elle ; combattue par l'amour, & par la vertu, ſi la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me ſervit à maſquer l'autre ; mais ce ne fut point autant que je le déſirois.... Livrée trop long-tems à ſes diſcours, mon émotion découvrit le ſecret de mon cœur, & en croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendreſſe égaloit la ſienne.

C'eſt un malheur qui eſt arrivé à d'autres, répondit froidement Naſsès. Hé bien ! qui étoit cet homme ſi dangereux, que le voir & l'aimer ne furent malgré votre fierté naturelle, qu'une même choſe ? Que vous importe ſon nom, demanda-t-elle ? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez ſçavoir ? Pas encore, repliqua-t-il ; & vous ſentez bien vous-même, que

que la confidence n'eſt pas complette. Hé bien ! répondit-elle, c'étoit le Raja Amagi.

Amagi ! s'écria-t-il, quel tems avez-vous donc pris pour l'avoir ? Il eſt mon ami, ne me cache rien, & je ſçais que, depuis qu'il eſt dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi ! répéta-t-il, mais ne vous tromperiez-vous point ?

Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, voilà une ſinguliére queſtion ! elle eſt unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle eſt fort ſimple. Amagi m'a dit que malgré ſon extrême tendreſſe pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amuſé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances ſi peu ménagées, & que nous ſommes ſi fats, que le mépris qu'elles nous inſpirent, ne nous empêche pas de

leur ſçavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il ſe les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'eſtime & de l'attachement, & qui ne fît pour lui, par déréglement de tête ſeulement, ce qu'il avoit été aſſez ridicule pour attribuer quelquefois à un ſentiment ſi vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienſéances. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous? Par conſéquent je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur poſſible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulût m'en faire un myſtere; mais

c'est qu'apparemment, il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fut-ce vous qui lui fîtes une infidélité? Me ferez-vous long-tems de pareilles questions, lui demanda-t-elle? Je vous en demande pardon, reprit-il; mais vous êtes si peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc? Après lui qui est-ce qui vous occupa?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-tems livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flatois que je ne pouvois plus être sensible, mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu! s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses, & bien cruellement exposées à la calomnie! Cela n'est que trop vrai, dit-elle, mais à propos de quoi vous en souvenez-vous à présent? A propos de vous, repartit-il, à qui, puisqu'il faut vous le dire, on a l'injustice

de donner un peu plus d'avantures que je vois que vous n'en avez eues. Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne fasse pas peur, on n'imagine point qu'elle ne soit pas plus sensible qu'il ne le faudroit : & ce sont souvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le Public lui donne le plus ; mais quoi qu'il en soit, cela ne me fait rien.

Ne seroit-il donc pas possible de vous obliger à parler d'autres choses ? Il n'est donc pas vrai que vous ayez eu tous les Amans qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore ? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence, qu'en haussant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il ; si vous étiez moins aimable, je croirois plus aisément que vous ne diminuez rien de votre histoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigre-

ment, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencemens sont douteux ; on sçait pourtant que dans votre très-grande jeunesse ; passionnée pour les talens, & persuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, est d'intéresser vivement à nous ceux qui les possédent, vous ne dédaignâtes pas vos Maîtres, & que c'est ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous dansez avec tant de grace.

Ah ! Grand Dieu ! Quelle horreur ! s'écria Zulica. Vous avez raison de vous récrier là-dessus, Madame, répondit-il froidement, car en effet cela est horrible. Pour moi, je ne vous condamne pas, & ne sçaurois même assez vous estimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réservées, ont tous les pré-

jugés imaginables, vous avez eu assez de force d'esprit pour sacrifier ceux que votre naissance, & l'éducation devoient vous avoir donnés. A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne sçauroit y être trop fausse, vous cachâtes sous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaisirs. Née peu tendre, mais excessivement curieuse, tous les hommes que vous vîtes alors, piquérent votre curiosité; & autant que vous le pûtes, vous les connûtes à fond. Quand on a autant d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer, ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions; sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes, ce-

pendant ce ne fut pas pour longtems. Vos occupations particuliéres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renonçâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La Princesse Saheb avoit alors Iskender pour Amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se fier à son goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah! juste Ciel! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies!

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour prendre Akébar-Mirza à qui (parce que, tout Prince

qu'il étoit, il vous ennuyoit) vous associâtes le Vizir Atamulk, & l'Emir-Noureddin; que le Prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de santé (que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne disoit) le Visir étant trop occupé des affaires de l'Etat pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de sa profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la Guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importants qu'aimables.

On ose ajouter que sçachant combien il est dangereux à la Cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que forcée de les ménager, vous vous étiez avec tout le mystere possible jettée entre les bras du jeune Vélid qui moins grand,

grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin, pour réveiller son ardeur, de lui donner de l'inquiétude, vous aviez pris Jemla ; que Vélid fâché de se voir un rival ; & vous épiant avec soin, avoit enfin découvert les trois autres, & que toute cette affaire jusques-là si judicieusement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles, & les plus publiques mortifications.

Ah ! c'en est trop, interrompit Zulica en se levant, & je vais...... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Nassès en la retenant ; on a poussé l'impudence jusqu'à me dire, que voyant que les affaires

réglées ne vous réussissoient pas, haïssant l'amour, mais tenant encore aux plaisirs, vous ne vous étiez plus permis que des amusemens passagers, assez agréables pour remplir vos momens, mais jamais assez vifs pour intéresser votre cœur; sorte de Philosophie qui, pour le dire en passant, n'a pas laissé de faire quelques progrès dans ce siécle-ci, & dont il seroit aisé de démontrer la sagesse & l'utilité, si c'étoit ici le tems de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica se mit à pleurer de fureur, & Nassès feignant de ne s'en pas appercevoir continua ainsi : Vous concevez bien que je vous rends trop de justice; que je vous connois trop à présent, pour croire absolument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non, reprit-il modestement, ce que je fais pour vous est tout simple ; & pour

ſçavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à consulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes déſirs ; mais en ne croyant pas tout, vous ſentez bien auſſi qu'il eſt impoſſible que je ne croye rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle ? Tout ce qu'on vous a dit, eſt ſi probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement ſi déplacé. Je crois donc ſeulement, reprit-il..... Ah ! croyez tout, Monſieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'eſt un effort dont je ne ſerois pas capable ; jugez ſi, en vous croyant innocente, je pourrois prendre aſſez ſur moi, être aſſez barbare pour faire ce que vous ſemblez me conſeiller. Non, non, Monſieur, repliqua-t-elle ; vous croyez tout ce qu'on a dit, vous le croyez & vous ne valez pas

la peine que je vous désabuse. Ainsi donc, reprit-il, nous allons être brouillés ? Une même soirée aura vu naître & finir votre ardeur, car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en soupirant, je ne sens que trop qu'elle sera éternelle.

Oui, Monsieur, répondit Zulica ; oui, nous serons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il ? c'est-à-dire, que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris. C'est, en honneur, une chose que je ne croyois pas possible. Mais comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette Ame si délicate sur le sentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil ? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole ! Que je vous plains ! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puisque vous deviez changer, que

de vous voir changer si promptement ; un plus long commerce avec vous, m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulières, vous ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi ; vous n'avez pas pu gagner sur vous d'être constante seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il en s'avançant vers elle & en la serrant tendrement dans ses bras ; non, vous ne ferez pas cette injustice à l'Amant du monde le plus passionné. Qui moi ? s'écria-t-elle, en se débattant dans ses bras avec

violence, moi ? je ſerois encore à vous ? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Naſsès ſon indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ſes efforts ; ſon dépit la ſervant mieux que n'avoit fait cette ſévere vertu pour laquelle elle combattoit ſi mal à propos, il fut obligé de diſputer contre elle, juſqu'à des faveurs ſi peu importantes, qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle ſe défendoit toujours contre lui, lorſqu'un char qu'ils entendirent arrêter, ſuſpendit l'attaque & la réſiſtance.

Voilà ſans doute mes gens, Monſieur, lui dit-elle, & je parts. Je ne vous preſſe pas de réfléchir ſur ce qui s'eſt paſſé entre nous, cela vous ſeroit inutile ; plus on eſt capable d'un mauvais procédé, moins on eſt fait pour le ſentir.

En achevant ces paroles, elle ſe

leva, & elle alloit ſortir, lorſque ce que je dirai demain à Votre Majeſté, la força de demeurer. Pourquoi demain, dit le Sultan? penſez-vous que vous ne me le diſſiez pas aujourd'hui, ſi j'en avois la fantaiſie? Heureuſement pour vous, je n'ai ſur tout ceci aucune curioſité; & ſoit demain, ſoit un autre jour, tout cela m'eſt indifférent.

CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

APRÈS ce qui s'étoit paſſé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de ſurpriſe en le voyant, & les pleurs ſuccédant à ſon étonnement elle ſe laiſſa tomber ſur

moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où sa présence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre : Je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, accablantes, affreuses, désespérantes, m'a empêché de me rendre à vos ordres...... Quoi ! vous pleurez ! Ah Nassès ! cela n'est pas bien, vous avez abusé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance.... Mais, mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée ! C'est que j'en suis furieux, désolé, je ne m'en consolerai jamais. Ceci fait une avanture unique, étonnante, du premier rare !.... Enfin, ne peut-on pas sçavoir ce que c'est que tout cela ? Dites donc, vous autres ? vous ne parlez point ? Ah ! je vois ce que c'est, j'en suis la cause innocente. Vous me croyez infidelle, oui,



vous le croyez. Que vous connoiſſez peu mon cœur ! Je reviens à vous, mille fois, je dis, mille fois, plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendreſſe, plus Zulica déconcertée, abbatue, s'obſtinoit au ſilence. Naſsès qui jouiſſoit malignement de ſa confuſion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce tems-là pour ſe remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils reſterent quelque tems tous trois dans le ſilence. De grace, éclairciſſez-moi ce myſtere, dit enfin Mazulhim à Naſsès ; eſt-ce de vous, ou de moi que Madame a à ſe plaindre ? Ne m'aime-t-elle plus, vous aime-t-elle ? Point du tout, repartit Naſsès ; c'eſt moi, puiſqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus ai-

mer. Nous sommes brouillés. Ah perfide, dit Mazulhim ! Après les sermens que vous m'aviez faits de m'être toujours fidelle. . . . . Quelle horreur ! Ce n'est qu'avec une peine extrême que je suis parvenu à consoler Madame de votre perte, répondit Nassès ; c'est une justice que je lui dois, & pour faire mon devoir jusqu'au bout, je vais, quelque chose qu'il m'en coûte, vous laisser essayer si vous pourrez avec plus de facilité la consoler de la mienne. Adieu, Madame, poursuivit-il en s'adressant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré longtems ; mais je connois trop la bonté de votre cœur, pour ne pas espérer qu'un jour vous me rendrez ce que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaise de vous souvenir de moi, soyez sûre que je serai toujours à vos ordres.

Lorsque Nassès fut parti, Zulica se leva brusquement, & sans regarder Mazulhim, voulut sortir aussi. Non, Madame, lui dit-il d'un air respectueux, je ne puis me déterminer à vous quitter sans m'être justifié ; il se pourroit aussi que vous eussiez quelques petites excuses à me faire, & de quelque façon que ce soit, il me paroît indécent que nous nous séparions sans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le silence ? Ne vous souvient-il plus que vous m'aviez promis une constance éternelle ? Ah ! Monsieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais ressenti ! Hé bien ! répliqua-t-il, voilà les femmes ! On manque malgré soi, on en gémit, on séche, on languit de douleur ; & lorsqu'on n'a mérité que d'être

plaint, que l'on revient, plein des plus tendres transports, se jetter aux pieds de ce qu'on aime, on se trouve abhorré ! Après tout, vous seriez moins injustes, si vous étiez moins délicates. Avec les Ames sensibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, sans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familiérement, êtes-vous réellement bien fâchée ?

Zulica ne répondit à cette question qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'est qu'au fond, continua-t-il, il me seroit bien aisé de me justifier ; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hausser les épaules, très-aisé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels sont mes torts avec vous ?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence ! me faire venir ici, ne vous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout méprisable même qu'est ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée ; mais y joindre la derniere perfidie ! M'envoyer ici un inconnu que vous instruisez de ma foiblesse, quand vous devriez la cacher à toute la terre.... Oui ! La cacher, interrompit-il, ce seroit un beau mystere, & fort utile au reste, que celui-là. Pensez-vous qu'une affaire entre personne comme nous puisse s'ignorer ? Mais je suppose que, contre votre expérience même, vous vous fussiez assez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas ; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je exposée ? Notre secret n'est-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain

rang, qu'entre celles d'un esclave? Avois-je même alors, pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? *Le* tems me pressoit. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivoit, celui de mes Amis à qui je sçais le plus de moeurs, Nasses enfin qui, outre des moeurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vu avec plaisir, & à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime & de considération.

Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remercimens que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclaircissement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le fai-

re; car, ſoit dit ſans vous fâcher, je ne ſuis ni auſſi curieux, ni auſſi incommode que vous.

Que d'impertinence, & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, ſur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choſes ſur leſquelles je pourrois me récrier auſſi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La préſence de Naſsès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute auſſi peu, c'eſt que pour vous mettre à l'aiſe avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me deſtiner.

Quand cela ſeroit, répondit fié-

rement Zulica... J'entends interrompit-il, cela eſt. Hé bien! Oui, reprit-elle courageuſement, oui, je l'ai aimé. N'abuſons pas ici des mots, repliqua-t-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela eſt revenu au même. Convenez, puiſqu'à préſent vous le connoiſſez un peu, que c'eſt un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en ſçai, répartit-elle froidement, c'eſt que s'il eſt fat, inſolent, & ſans égards, il a du moins de quoi ſe le faire pardonner, & que tel qui oſe prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raiſon pour être modeſte.

Toute détournée qu'eſt cette épigramme, reprit-il, je ſens à merveille qu'elle s'adreſſe à moi, & je veux bien, ſans que cela tire à conſéquence, vous donner la petite conſolation de me l'entendre avouer. Je pouſſerai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permetrai pas une juſti-

justification dont peut-être la politesse seroit blessée.

Que vous tenez de misérables propos, s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *espece* comme vous ! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne serai pas fâché de vous offrir en ma personne un modéle de modération ; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout seul, cette modération si vantée, repartit-elle en se levant, car je vais..... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point ; ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir ; pour votre honneur, pour le mien,

nous devons mutuellement nous prêter à un éclairciſſement, & éviter un éclat qui ſeroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez.

Soit que Zulica ſentît le tort que cette avanture pourroit lui faire ſi elle ſe répandoit, & qu'elle crût, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au ſilence; ſoit que trop mépriſable pour être long-tems fâchée qu'on la mépriſât, ſa colere commençât à ſe calmer, elle ſe rejetta ſur le Sopha, mais ſans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainſi ſon diſcours. Vous convenez que vous avez pris Naſsès; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit eſt entiérement rompue; &

là-dessus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite : pour moi, qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en sçavoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire sur votre coeur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien sçavoir, repliqua-t-il : dans le trouble où vous étiez, étoit-il possible que vous démêlassiez les motifs qui vous faisoient agir ? Vous me croyez inconstant, on vous pressoit de vous engager ; si vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait ; & Nassès auroit tenté vainement de vous mener aussi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la passion la plus vive, d'inspirer ces mouvemens qui ne laissent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je ne sçau-

vois assez m'étonner que Nassès ait été assez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou assez aveuglé pour ne pas voir que, même entre ses bras, vous étiez toute à un autre, & que sans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh! non, répondit-elle, il m'a plû, & je vous ai fait assurément une infidélité dans toutes les régles. Vanité toute pure de votre *part*, répliqua-t-il, n'allez pas croire cela, rien n'est moins vrai.

Comment donc, dit-elle? rien n'est moins vrai! Je trouve assez singulier que vous vouliez sçavoir mieux que moi ce qui en est. Je le sçai pourtant si bien que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y est pris vous vous séduire, répondit-il; Nassès vous a trouvé belle, il a mieux aimé vous instruire des désirs que vous lui donniez,

que de me justifier, & je parierois même, que loin de vous parler en ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il ? Quel misérable triomphe a-t-il remporté-là, & qu'il est peu flatteur ! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagêmes ; ils en ont besoin pour plaire.

Quoi ! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidéle ? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre avanture si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta-t-elle ! qu'étiez-vous donc devenu ? Je ne suis, repliqua-t-il, sorti de chez l'Empereur, qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici ; & Zâdis même à qui, par parenthese, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne

m'a point quitté ; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi :

Quoique j'aye toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que nous ne vivrons plus ensemble dans cette intimité que vous m'avez permise. Ce n'est pas que je vous pardonne tout, mais un commerce lié ne vous convient plus ; au reste, nous nous étions pris plus de fantaisie que d'amour ; ce n'étoit point le sentiment qui nous unissoit ; ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, si sans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois susceptibles l'un pour l'autre. Je me flatte, répondit-elle dédaigneusement ;

qu'en faisant cet arrangement, vous en sentez tout le ridicule, & que vous n'espérez pas de m'y faire consentir. Pardonnez-moi, reprit-il ; vous êtes trop raisonnable pour ne pas sentir ce que l'on doit d'égards, & de ménagemens à ses anciens amis ; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'est un usage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ses nouvelles connoissances, sans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choses s'arrangent, comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica très-digne qu'on le fît avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osoit la croire capable de ce qu'elle faisoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui sur un ton de

dignité qui, ne la rendant que plus méprisable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remercimens à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous, & seul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux...Il n'étoit pas besoin, interrompit-elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, répliqua-t-elle; je n'avois

n'avois pas encore rompu absolument avec lui, & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais. . . . Que vous passâtes, interrompit-il, tout le jour, & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas sur le motif, tout extraordinaire qu'il est; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais comme une chose, pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de désespoir à vos genoux, & que touchée de l'abbatement où votre inconstance le jettoit, vous l'avez consolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, sans que vos soins pour lui prissent rien sur la fidélité que

vous m'aviez jurée. Un homme désespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite sensée, il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose; essuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur : rien ne prend plus de tems. Au reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis, il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis gai! Cela vous paroît-il convenable? Si, comme je me garderai bien d'en douter, vous me dites vrai; ou vos conseils ont eu de l'empire sur lui, ou pour vous regretter aussi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre esprit, l'autre en fait assez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous sçavez à quoi vous en tenir là-dessus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander

de paroître triste, au moins pour le tems que vous pouviez avoir besoin de me tromper.

Zulica, à ces paroles, voulut essayer de se justifier, mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, seroit inutile. Epargnez-vous une justification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit sans me satisfaire. Adieu, ajouta-t-il en se levant, il est tard; & nous devrions déja nous être séparés. A propos, que ferez-vous de Nassès?

Zulica, à cette question, parut étonnée. Ce que je vous demande, poursuivit-il, me paroît sensé. Vous vous êtes quittés mal, & il me semble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous être plus difficile de le garder en le haïssant,

qu'il ne vous l'a été de le prendre sans l'aimer. Si vous vous obstinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien assurément ne soit si simple que ce que vous avez fait, il se trouveroit des gens assez noirs, assez injustes pour vous donner le tort, & pour faire d'une chose toute ordinaire, l'histoire la plus singuliére & la plus ridicule. Ce n'est pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquiéter; quand on porte un certain nom, qu'on est d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'est pas une chose à laquelle on doive regarder de si près; mais c'est qu'il faut éviter de se faire des ennemis. Demain, je vous le présenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois? Eh oui! répondit-il en lui présentant la main pour descendre, il faudra prendre cela sur vous. Si par hazard, Zâdis est assez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez sur moi;

ou il sera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire assidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obstinoit à la refuser: Quelle misére, lui dit-il en la lui prenant malgré elle! Vous faites l'enfant à un point qui n'est pas supportable.

Alors ils sortirent. Ils sortirent, s'écria le Sultan! Ah! le grand mot, c'est à mon gré, le meilleur de votre histoire; & ne revinrent-ils pas? Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours, dit le Sultan, comme vous sçavez...Parbleu! c'étoit un rare garçon! Quelle femme eut-il après Zulica? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne meritoient pas de l'avoir, & dont le destin me faisoit pitié. Mais à propos, demanda Schah-Baham à la Sultane, n'avez-

vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica ? Je la trouve si méprisable, repliqua la Sultane, que je voudrois, s'il étoit possible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a semblé à moi, repartit le Sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui ; cela n'est pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la Sultane ; une femme telle que Zulica n'a point de ressources contre le mépris ; & comme l'ignominie de sa conduite la livre aux plus cruelles insultes, la bassesse de son caractere, & cette honte intérieure dont malgré elle-même, elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'Amanzéi eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en sçaurois bon gré. Ce seroit en quelque façon donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh

oui ! reprit le Sultan, cela est bien nécessaire ! Mais laissons cela, la dispute m'aigrit ; & je ne doute point que je me fâchasse, si nous parlions plus long-tems. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous, Amanzéi.

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite Maison de Mazulhim, l'intérêt de mon Ame me força de m'en arracher ; & persuadé que ce ne seroit pas là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque Maison où je fusse, s'il étoit possible, plus heureux que dans toutes celles que j'avois déja habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que

des choſes que j'avois déja vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majeſté, j'entrai dans un vaſte Palais qui appartenoit à un des plus grands Seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un Cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un ſemble toujours exclure l'autre. Tout y reſpiroit la volupté; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit ſans ceſſe, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'Ame; ce Cabinet enfin auroit pu paſſer pour le temple de la molleſſe, pour le vrai ſéjour des plaiſirs.

Un inſtant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeuneſſe, les graces, la beauté, ce je ne ſçai quoi qui ſeul les fait valoir, & qui,

plus puissant, plus marqué qu'elles-mêmes, ne peut cependant jamais être défini ; tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon Ame ne put la voir sans émotion, elle éprouva à son aspect mille sensations délicieuses que je ne croyois pas à son usage. Destiné à porter quelquefois une si belle personne, non seulement je cessai de me tourmetner sur mon sort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah ! Brama, me disois-je, quelle est donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien servi, puisque tu permets que les Ames que ton juste courroux a reprouvées, jouissent de la vue de tant d'attraits ! Viens, continuois-je avec transport, viens. Image charmante de la divinité, viens calmer une Ame inquiéte qui déja seroit confondue avec la tienne, si

des ordres cruels ne la retenoient pas dans sa prison.

Il sembla dans cet instant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le Soleil étoit alors à son plus haut point, il faisoit une chaleur excessive ; Zéïnis se prépara bientôt à jouir des douceurs du sommeil, & tirant ellemême les rideaux, ne laissa dans le Cabinet que ce demi-jour si favorable au sommeil & aux plaisirs, qui ne dérobe rien aux regards, & ajoute à leur volupté, qui rend enfin la pudeur moins timide, & lui laisse accorder plus à l'amour.

Une simple tunique de gaze, & presque toute ouverte, fut bientôt le seul habillement de Zéïnis ; elle se jetta sur moi nonchalamment. Dieux ! avec quels transports je la reçus ! Brama, en fixant mon Ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle le voudroit ; qu'avec plaisir en cet instant j'en fis usage !

Je choisis avec soin l'endroit d'où je pouvois le mieux observer les charmes de Zéïnis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuser. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le sommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inspiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me restoit encore à examiner, & à revenir sur ceux que j'avois déja parcourus. Quoique Zéïnis dormit assez tranquillement, elle se retourna quelquefois; & chaque mouvement qu'elle faisoit, dérangeant sa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon Ame. Accablée sous le nombre & la violence de ses désirs, toutes ses facultés demeurerent quelque tems

ſuſpendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je ſentois ſeulement que j'aimois, & ſans prévoir, ou craindre les ſuites d'une auſſi funeſte paſſion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne ſont pas leur partage! Au-deſſûs même des êtres aëriens, il n'en eſt point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une Ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéïnis! Divine Zéïnis! Non, il n'en eſt point qui te mérite; non, Zéïnis! puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe te reſſembler!

Pendant que je m'occupois de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & ſe retourna. La ſituation où elle venoit de ſe mettre, m'étoit favorable, & malgré mon

trouble, je ſongeai à en profiter, Zéïnis étoit couchée ſur le côté, ſa tête étoit panchée ſur un couſſin du Sopha, & ſa bouche le touchoit preſque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque choſe à la violence de mes déſirs; mon Ame alla ſe placer ſur le couſſin, & ſi près de la bouche de Zéïnis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, ſans doute, pour l'Ame, des délices que le terme de plaiſir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'eſt pas encore aſſez fort. Cette yvreſſe douce, & impétueuſe où mon Ame ſe plongea, qui en occupa ſi délicieuſement toutes les facultés, cette yvreſſe ne ſçauroit ſe peindre.

Sans doute notre Ame embarraſſée de ſes organes, obligée de meſurer ſes tranſports ſur leur foibleſſe, ne peut, quand elle ſe trouve emprisonnée dans un un corps, s'y livrer

avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore, cherche vainement une issue, & accablée des efforts qu'*elle* a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque tems semble l'avoir anéantie. Telle est, à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre Ame toujours inquiéte au milieu des plus grands plaisirs, est réduite à en desirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée sur la bouche de Zéïnis, abîmée dans sa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle essaya, mais vainement, à se glisser toute entiere dans Zéïnis; retenue dans sa prison par les ordres

cruels de Brama, tous ses efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans redoublés, son ardeur, la fureur de ses désirs échaufferent apparemment celle de Zéïnis. Mon Ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impression qu'elle faisoit sur la sienne, qu'elle redoubla ses efforts. Elle erroit avec plus de vivacité sur les levres de Zéïnis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le désordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéïnis, augmenta le trouble & les plaisirs de la mienne. Zéïnis soupira, je soupirai; sa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer son visage. Le songe le plus flatteur vint enfin égarer ses sens. De doux mouvemens succéderent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement! Quelques mots interrompus par les plus tendres soupirs, sui-

virent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne sois aimé ?

Moins libre encore que Zéïnis, je l'entendois avec transport & n'avois plus la force de lui répondre. Bientôt son Ame aussi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée ; un doux frémissement.... Ciel ! Que Zéïnis devint belle !

Mes plaisirs, & les siens se dissiperent par son réveil. Il ne lui resta plus de la douce illusion qui avoit occupé ses sens, qu'une tendre langueur à laquelle elle se livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaisirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même régnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ses veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déja perdu de l'impression voluptueuse que mon amour, & le trouble de ses sens y avoient mise, mais

mais qu'ils étoient encore touchans ! Quel mortel, en se devant le bonheur de les voir ainsi, ne seroit expiré de l'excès de sa tendresse, & de sa joie !

Zéïnis, m'écriois-je avec transport ! aimable Zéïnis ! C'est moi qui viens de te rendre heureuse ; c'est à l'union de ton Ame & de la mienne, que tu dois tes plaisirs. Ah ! puisse-tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zéïnis, il n'en peut jamais être de plus tendres & de plus fideles. Ah ! si je pouvois soustraire mon Ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier ; éternellement attachée à la tienne, ce seroit par toi seule que son immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer son être. Si je te perds jamais, Ame que j'adore ! Eh ! comment dans l'immensité de la nature, ou accablé de ces liens

ɛls dont Brama me chargera peut-
, pourrai-je te retrouver ! Ah
ma ! Si ton pouvoir suprême
rrache à Zéïnis, fais au moins
, quelque douloureux que me soit
souvenir, je ne le perde jamais !
Pendant que mon Ame parloit si
drement à Zéïnis, cette fille char-
nte sembloit s'abandonner à la
douce rêverie, & je commen-
à m'allarmer de la tranquillité
c laquelle elle avoit pris ce songe
it quelques instants auparavant, je
ıvois tant à me féliciter. Zéïnis,
disois-je, est sans doute accoutu-
e aux plaisirs qu'elle vient de goû-
Quelque chose qu'ils ayent pris
ses sens, ils n'ont point étonné
imagination : elle rêve, mais el-
ıe paroît pas se demander la cause
mouvemens dont elle a été agi-
. Familiarisée avec ce que l'amour
le plus doux & de plus tendres
nsports, je n'ai fait que lui en re-

tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déja développé dans le cœur de Zéïnis ce germe de tendresse que la nature y a mis. C'est son image, non mon ardeur qui l'a enflammée ; elle connoît l'amour, elle en a parlé, elle sembloit au milieu de son trouble être occupée du soin de rassurer un Amant qui, peut-être, est accoutumé à porter entre ses bras ses craintes & son inquiétude. Ah Zéïnis! s'il est vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colère de Brama mon sort va devenir horrible!

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorsque j'entendis frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéïnis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de son sommeil l'avoient laissée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah! me

dis-je avec une extrême douleur ; c'est peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue ; s'il est heureux, quel supplice ! S'il le devient, que Zéïnis soit telle que quelquefois je la suppose, & que ce soit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi, si je suis forcé de me séparer d'elle après les sentimens qu'elle m'a inspirés !

Quoique par la connoissance que j'avois des moeurs d'Agra, je dusse être assuré contre la crainte de quitter Zéïnis, & qu'il fût assez vraisemblable qu'à l'âge de quinze ans à-peu-près qu'elle paroissoit avoir, elle n'eût pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il se pouvoit aussi que j'eusse tout à craindre d'elle de ce côté-là, & quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférois ce supplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien de la figure la plus brillante, étoit entré dans le Cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine ; elle redoubla à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte se peignirent tour-à-tour sur son visage : elle le regarda quelque tems avant que de lui parler ; il me parut aussi agité qu'elle, mais à son air timide & respectueux, je jugeai que s'il étoit aimé, on ne le favorisoit pas encore. Malgré son trouble & son extrême jeunesse (car il ne me parut guéres plus âgé que Zéïnis,) il sembloit n'en être pas à sa premiere passion, & je commençai à espérer que je n'aurois de cette avanture, que le chagrin que je pouvois le mieux supporter.

Ah Phéléas ! lui dit Zéïnis avec émotion, que venez-vous chercher ici ? Vous que j'esperois y trouver,

ępondit-il en ſe jettant à ſes ge-
oux, vous ſans qui je ne puis vivre,
t qui voulûtes bien hier me promet-
e de me voir ſans témoins. Ah!
'eſperez pas, reprit-elle vivement,
ue je vous tienne parole; ſortons,
: ne veux pas reſter plus long-tems
ans ce Cabinet. Zéïnis, repliqua-
il, m'enviez-vous le bonheur de
:ſter ſeul un moment avec vous,
t ſe peut-il que vous vous repen-
ez ſi-tôt de la premiere faveur que
ous m'accordez? Mais, répondit-
lle d'un air embarraſſé, ne puis-
: pas vous parler ailleurs qu'ici;
: ſi vous m'aimiez, vous obſtine-
ez-vous à me demander une cho-
: pour laquelle j'ai tant de répu-
nance?

Phéléas ſans lui répondre, lui
iſit une main, & la baiſa avec tou-
: l'ardeur dont j'aurois été capable.
éïnis le regardoit languiſſamment,
le ſoupiroit; encore émue de ce

ſonge qui lui avoit peint ſon Amant ſi preſſant, & où elle avoit été ſi foible, diſpoſée encore plus à l'amour par les impreſſions qui lui en étoient reſtées; chaque fois que ſes yeux ſe tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient inſenſiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit miſe quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, ſa tendreſſe qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéïnis les lui laiſſoit aſſez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaiſir. Zéïnis d'ailleurs ſimple, & ſans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où ſa préſence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en ſçavoit pas aſſez pour triompher

d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décents l'auroient effrayé ; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéïnis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaisir qu'elle vît Phéléas à ses genoux, elle le pria de se lever. Loin de lui obéir, il les lui serroit avec une expression si tendre & des transports si vifs, que Zéïnis en soupira. Ah Phéléas ! lui dit-elle avec émotion, sortons d'ici, je vous en conjure. Me craindrez-vous toujours, lui demanda-t-il tendrement ! Ah Zéïnis ! que mon amour vous touche peu ! Que pouvez-vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui presque en naissant fut soumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous ? Zéïnis, ajouta-t-il en versant des

des larmes, voyez l'état où vous me réduisez !

En achevant ces paroles, il leva sur elle ses yeux chargés de pleurs; elle le fixa quelque tems d'un air attendri, & cédant enfin aux transports que l'amour & la douleur de Phéléas lui causoient : Ah cruel ! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & quelles preuves puis-je vous donner de ma tendresse, si après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne vous oublieriez vous pas avec moi dans cette solitude; & loin d'en vouloir sortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vînt nous y troubler ? Hélas ! reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aye d'autres ?

A ces mots Phéléas quittant brus-

quement ses genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant il rencontra Zéïnis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher, il la prit entre ses bras; & malgré la résistance qu'elle lui opposoit, il la remit sur moi, & s'y assit auprès d'elle.

CHAPITRE DERNIER.

JE ne sçais si Zéïnis imagina que quand une porte est fermée, il est inutile de se défendre, ou, si craignant moins d'être surprise, elle-même se craignît plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougissant moins de ce qu'il faisoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire; avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix tremblante & d'un air

interdit, elle le ſupplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis étoit plus tendre qu'impoſant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la ſerroit dans ſes bras avec tant de fureur que Zéinis en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ſes tranſports.

Quelque émue qu'elle fût, elle tâcha de ſe débarraſſer des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y reſter, que pour rendre ſes efforts inutiles, il n'eut pas beſoin d'en employer de bien grands. Ils ſe regarderent quelque tems ſans ſe rien dire, mais Zéïnis ſentant augmenter ſon trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laiſſer.

Ne voudriez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-

t-il ? Ah ! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinssiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obscures à Phéléas, plus il lui parut nécessaire d'apprendre de Zéinis ce qu'elles vouloient dire. Il la pressa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eût à parler davantage, il la pressoit si tendrement, la regardoit avec tant de passion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais si je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuserez. Il lui jura que non avec des transports qui, loin de la rassurer sur ses craintes, ne devoient pas lui laisser douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'el-

le alloit lui faire ; après s'être encore foiblement défendue contre ses empressemens, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des transports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la serrant dans les siens ? Oui, répondit-elle en portant sur lui des yeux troublés. Ah ! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à présent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle ; mais il est vrai que je craignois moins de vous le dire. Après ? lui demanda-t-il. Ah Phéléas ! s'écria-t-elle en rougissant, que me demandez vous ? Vous étiez plus heureu - que je ne veux que vous le soyex jamais, & vous n'en étiez pas moinz injuste.

Phéléas à ces mots, ne pouvant

plus contenir ſon ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéïnis lui avoit faite, ſe ſoulevant un peu, & ſe penchant ſur elle, fit ce qu'il put pour approcher ſa bouche de la ſienne. Quelque hardie que fût cette entrepriſe, Zéïnis peut-être ne s'en ſeroit pas offenſée; mais Phéléas uniquement occupé de ſe rendre heureux, porta ſon audace ſi loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faiſoit. Ah Phéléas! s'écria-t-elle, ſont-ce là les promeſſes que vous m'avez faites, & craignez-vous ſi peu de me fâcher?

Quelque violents que fuſſent les tranſports de Phéléas, Zéïnis ſe défendit ſi ſérieuſement, & il vit tant de colere dans ſes yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter ſans offenſer ce qu'il aimoit; & qui même par la réſiſtance de

Zéinis devenoit extrêmement douteuse pour lui. Soit respect, soit timidité, enfin il s'arrêta, & n'osant plus regarder Zéinis : Non, lui dit-il tristement, quelque cruelle que vous soyez, je ne m'exposerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez sans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus espérer de vous rendre sensible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il se leva d'auprès d'elle, & sortit. Mortellement fâchée que Phéléas la quittât, & n'osant cependant pas le rappeller, la tête appuyée sur ses mains, Zéinis pleuroit & étoit demeurée sur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de son Amant, elle se levoit pour sçavoir ce qu'il étoit devenu, lorsque ramené par sa tendresse, il rentra dans le Cabinet.

Elle rougit en le revoyant, & se laissa tomber sur moi en poussant un profond soupir. Il courut se jetter à ses genoux, lui prit tendrement la main, & n'osant la baiser, il l'arrosa de ses larmes. Ah! levez-vous, lui dit Zéïnis sans le regarder. Non, Zéïnis, lui dit-il, c'est à vos pieds que j'attends mon arrêt; un seul mot.... Mais vous pleurez! Ah Zéïnis! est-ce moi qui fait couler vos larmes?

La barbare Zéïnis en ce moment lui serra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils versoient, embellissoient encore, soupira sans lui répondre. Le trouble qui régnoit dans ses yeux, ne fut pas plus obscur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel! s'écria-t-il en l'embrassant avec fureur, seroit-il possible que Zéïnis gardât encore le silence? Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce

qu'il sembloit lui dire, & sans interroger davantage Zéïnis, il alla chercher jusques sur sa bouche l'aveu qu'elle sembloit lui refuser encore.

En cet instant, je n'entendis plus que le bruit de quelques soupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un instant avec lui. . . . Mais pourquoi rappellé-je un souvenir encore si cruel pour moi ? Zéïnis s'étoit précipitée dans les bras de son Amant; l'amour, un reste de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient son visage & ses yeux Ce premier trouble dura longtems. Phéléas & Zéïnis tous deux immobiles, respirant mutuellement leur ame, sembloient accablés de leurs plaisirs.

Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faisoit pas grand plaisir, n'est-il pas vrai ? Aussi de quoi vous avisiez-vous de devenir amoureux,

pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable, car, en bonne foi, à quoi cette fantaifie pouvoit-elle vous mener ? Vous voyez bien qu'il faut fçavoir raifonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma paffion fut bien établie, que je fentis combien elle devoit me tourmenter, & felon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je fuis vraiment fâché de votre accident ; car je vous aimois affez fur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan, c'eft réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéinis avoit réfifté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois flaté que rien ne pourroit la vaincre, & lorfque je la vis plus fenfible., je crus qu'arrêtée par les préjugés de fon âge, elle ne porteroit pas fa foibleffe jufques où elle pouvoit faire

mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce songe, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle-même que l'image de Phéléas étoit la seule qui se fût présentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit sur ses sens, & non à mes transports qu'elle avoit dû ses plaisirs ; il me resta peu d'espoir d'échapper au sort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'avois dû l'être, je me consolois du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque chose qu'il eût dit à Zéïnis de sa passion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroissoit pas possible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou seize ans, sans avoir eu au moins quelque curiosité qui l'empêcheroit de délivrer mon Ame de cette captivité qui m'avoit long-

tems paru si cruelle, & que je préférois dans cet instant au poste le plus glorieux qu'une Ame pût remplir. Tout désespéré que j'étois de la foiblesse de Zéinis, j'en attendis les suites avec moins de douleur, dès que je me fus persuadé que, quelque chose qui arrivât, je ne serois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuse que fût pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque soupir qu'ils poussoient paroissoit augmenter encore, elle retardoit les téméraires entreprises de Phéléas, & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils sentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point permettre qu'elle se dissipât. Inutiles vœux ! j'étois trop criminel pour que deux Ames innocentes, & dignes de leur félicité, me fussent sacrifiées.

Phéléas, après avoir langui quel-

ques instants sur le sein de Zéïnis, pressé par de nouveaux désirs, que la foiblesse de son Amante avoit rendu plus ardens, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuse yvresse de son cœur. Zéïnis embarrassée des regards de Phéléas, détourna les siens en soupirant. Quoi! tu fuis mes regards, lui dit-il? Ah! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inspires.

Alors il la reprit entre ses bras. Zéïnis tenta encore de se dérober à ses transports; mais soit qu'elle ne voulût pas résister long-tems, soit que se faisant illusion à elle-même, en cédant, elle crût résister, Phéléas fut bientôt regardé aussi tendrement qu'il désiroit de l'être.

Quoique les dernieres bontés de Zéïnis l'eussent jetté dans une ten-

dre langueur peu différente de celle où mes transſports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit déſirée d'elle, elle parut ſe repentir de s'être trop livrée à ſon ardeur, & chercha à ſe retirer des bras de Phéléas. Ah Zéïnis, lui dit-il, dans ce ſonge dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas ! répondit-elle, quel que ſoit mon amour pour vous, ſans lui, ſans le trouble qu'il a mis dans mes ſens, vous n'en auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorſque j'appris que c'étoit à moi ſeul que mon rival devoit ſon bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez ſans m'offenſer vouloir la pouſſer plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendreſſe,

mais.... Ah Zéïnis ! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimasses, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité, tu t'abandonnerois à tous mes transports, & tu ne croirois pas encore faire assez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, si une Ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah Phéléas ! s'écria d'une voix tremblante la timide Zéïnis, songes-tu que tu me perds ? Hélas ! tu m'avois juré tant de respect, Phéléas ! Est-ce ainsi qu'on respecte ce qu'on aime ?

Les pleurs de Zéïnis, ses prieres, ses ordres, ses menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle &

lui, ne le laissât joüir déja que de trop de charmes, & que ses transports l'eussent remise comme elle étoit pendant le sommeil de Zéïnis, moins satisfait des beautés qu'elle offroit à sa vue, que transporté du désir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéïnis défendoit encore foiblement, & se précipitant sur les charmes que sa témérité offroit à ses regards, il l'accabla de caresses si vives & si pressantes, qu'il ne lui resta plus que la force de soupirer.

La pudeur & l'amour combatoient cependant encore dans le cœur, & dans les yeux de Zéïnis. L'une refusoit tout à l'Amant, l'autre ne lui laissoit presque plus rien à désirer. Elle n'osoit porter ses regards sur Phéléas, & lui rendoit avec une tendresse extrême tous les transports qu'elle lui inspiroit.

Elle

Elle défendoit une chose pour en permettre une plus essentielle : elle vouloit, & ne vouloit plus ; cachoit une de ses beautés pour en découvrir une autre ; elle repoussoit avec horreur, & se rapprochoit avec plaisir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit un instant après sacrifié, mais avec des réserves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit paru, le faisoient triompher encore. Zéïnis avoit tour-à-tour honte de sa facilité, & de ses répugnances. La crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui causoient ses transports, & l'épuisement où un combat aussi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à se rendre. Livrée elle-même à tous les desirs qu'elle inspiroit, ne suportant qu'impatiemment des plaisirs qui l'irritoient sans la satisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du spectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient son peu d'expérience, qu'il ne chassât mon Ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle se plaisoit à demeurer; je voulus sortir pour quelques instans du Sopha de Zéïnis, & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain, cette même puissance qui m'y avoit exilé, s'opposa à mes efforts, & me contraignit d'attendre dans le désespoir, la décision de ma destinée.

Phéléas.... O souvenir affreux! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon Ame! Phéléas ennyvré d'amour, & maître, par les tendres complaisances de Zéïnis, de tous les charmes que j'adorois, se prépara à achever son bonheur: Zéïnis se prêta voluptueuse-

ment aux transports de Phéléas ; & si les nouveaux obstables qui s'opposoient encore à sa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéïnis verserent des larmes, sa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet instant sa tendresse seule ne lui fit point pousser des soupirs. Phéléas auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéïnis, de qui Phéléas se plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle poussa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance, & mon Ame pleine de son amour & de sa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama, & de nouvelles chaînes.

Quoi ! c'est-là tout, demanda le Sultan ? ou vous avez été Sopha

bien peu de tems, ou vous avez vû bien peu de chose pendant que vous l'étiez. Ce seroit vouloir ennuyer Votre Majesté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon séjour dans les Sopha, répondit Amanzéi ; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choses que j'ai vûes, que celles qui pouvoient l'amuser. Quand les choses que vous avez racontées, dit la Sultane, seroient plus brillantes que celles que vous avez supprimées, je crois (puisqu'il est impossible d'en faire la comparaison) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené sur la scène que quelques caractéres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement resserré un sujet qui de lui-même est si étendu. J'ai tort sans doute, Madame, répondit Amanzéi ; si tous les caractéres sont agréables, ou mar-

qués au même point ; si j'ai pu les traiter tous, sans tomber dans l'inconvénient d'exposer à vos yeux des traits communs, ou rebattus, & si j'ai pu m'étendre beaucoup, sur une matiere qui devoit, quelque variété que j'eusse mise dans les caracteres, devenir ennuyeuse par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le Sultan, je crois que si l'on vouloit peser tout cela, il pourroit bien avoir raison ; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en est. Ah, ma grand-mere ! continua-t-il en soupirant, ce n'étoit pas ainsi que vous contiez.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

TABLE.

Holleyman & Treacher
9.4.1984
[VOLTAIRE]

